
3 1761 09936899 5

Propos Canadiens

ABBÉ CAMILLE ROY
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Propos Canadiens

Le vieux Hangar.— Les leçons des vacances.
Vieilles cloches et vieilles églises.—Noël rustique.
L'esprit paroissial.—La Femme « bloomer girl ».
La première leçon d'un moineau.
Idéal de jeunesse.—Pensées pour le 24 juin.
Comment écrivent vos fils et vos filles ?
Québec.— A l'école primaire.— Mgr Laflamme.
Pour le grec et le latin.—Journalisme décadent.
Les Arpents de Neige, etc.

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE
103, rue Sainte-Anne, 103

1912

Permis d'imprimer.

A.-E. Gosselin, Ptre
Sup. Sém. de Québec.

Québec, 29 janvier 1912.

Nihil obstat.

S.-A. Lortie, Pter
Censor designatus.

Quebeci, die 15a feb. 1912.

Imprimatur.

† L.-N., Arch. Quebec.

Quebeci, die 18a feb. 1912.

A MA VIEILLE MÈRE

QUI ME BERÇA AU « VIEUX HANGAR »

FILIALEMEMT

JE DÉDIE CES PAGES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

———

L'Université Laval et les Fêtes du Cinquantenaire, grand in-8, 6.5×9.2, 395 pages..........$1.00

Les deux cents premières pages de ce livre racontent l'histoire de notre Université canadienne-française. En vente au Séminaire de Québec, et chez les libraires.

Essais sur la Littérature canadienne, in-12, 5×7.5, 380 pages. Restent quelques exemplaires seulement.................................$0.90

Nos Origines littéraires, in-12, 4.6×7.4, 356 pages.

Histoire complète des commencements de notre littérature canadienne-française, depuis 1760 jusqu'à 1830. Étude critique avec nombreuses citations de textes empruntés aux journaux et aux manuscrits du temps. En vente chez l'auteur, à l'Action Sociale, et chez les libraires.

Tableau de l'Histoire de la Littérature canadienne-française, plaquette de 92 pages, in-12, 5×7.5. ....$0.25

———

En préparation:

Essais sur la Littérature canadienne, 2ème série.

AVANT-PROPOS

Les Propos *que nous offrons aux lecteurs sont des fragments d'une conversation que plus d'une fois nous avons reprise avec le public.*

Dans ces causeries toutes simples, presque familières, que des directeurs de journaux et de revues ont complaisamment provoquées, nous avons traité bien des sujets, graves ou légers, que d'ordinaire nous dictait l'actualité. Dans chacun de ces sujets nous avons essayé de faire entrer quelques pensées utiles, dont l'intérêt put dépasser l'occasion opportune qui les avait suggérées. Et c'est pourquoi nous avons voulu ici les grouper, pour qu'ils puissent y donner encore quelque profitable enseignement.

En commençant les articles de quinzaine que pendant plusieurs mois nous avons publiés dans le Soleil, *sous la signature d'un pseudonyme qui, paraît-il, ne fut mystérieux pour personne, nous écrivions :*

« Les Propos du Samedi *seront avec tous ceux qui voudront nous lire un échange très simple, et cordial, d'impressions, d'idées, de souvenirs, d'espérances, de joies et de tristesses, selon que le soir où il les faudra tenir, il y aura lieu d'être confiants, heureux ou chagrins. »*

Ce sont ces idées, ces souvenirs, ces impressions, ces espérances, ces causes de joie ou de tristesse, que

nous rapportons aux lecteurs. Nous y avons ajouté d'autres entretiens où se sont exprimés d'autres pensées et d'autres sentiments. Un égal désir d'être à la fois agréable et utile les inspira toujours.

Nous nous flattons d'avoir mis souvent dans ces pages destinées au grand public le meilleur de notre pensée sacerdotale, notre plus franc patriotisme, la plus chaude émotion de notre âme canadienne-française.

Propos de morale, propos rustiques, propos scolaires, propos patriotiques, propos littéraires : puisse le lecteur ouvrir à tous ces divers propos son esprit bienveillant !

C. R.

Propos Rustiques

LE VIEUX HANGAR

Je n'aime pas les maisons neuves :
Leur visage est indifférent.
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.

(Sully Prudhomme.)

« Pourquoi donc ne reviennent-ils pas ?... Quatre mois sont passés, et ma porte est restée close et mon seuil inviolé. Peut-être je n'abriterai plus leur joie et leur vie... »

Ainsi pensait, sous le front détérioré de son vieux toit, un vieux hangar. Et il s'attristait de penser ces choses : et la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre qui enveloppait ses larges pans et faisait briller ses fenêtres, donnait à ses réflexions plus de regrets et plus de mélancolie. Il se sentait mourir comme toutes les choses que l'automne a flétries, comme la tige grêle de houblon qui languissait maintenant sur sa façade, comme les longues herbes jaunies qui avaient poussé à travers les pierres de son solage. Et parce qu'il se sentait mourir, toutes les tristesses de la nature le faisaient rêveur et désolé.

Depuis que juin avait ramené la saison chaude, il attendait les hôtes qui chaque année venaient se réfugier en lui, l'animer et l'égayer. Et voici que pour la première fois depuis plus de cinquante ans,

il était resté vide, et solitaire. Il ne pouvait en son cerveau de poutres et d'entraits s'expliquer un tel abandon, un pareil délaissement. Aussi le vieux hangar était-il bien triste dans la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.

*
* *

Savez-vous bien, d'ailleurs, ce que c'est qu'un vieux hangar? et quels souvenirs il enferme? et quelle place très large il tient et il occupe dans la vie de nos braves habitants?

Le hangar, n'en déplaise à tous les dictionnaires, et le lexique franco-canadien que prépare et publie la Société du Parler français devra tenir compte de cette acception, c'est le «cottage», le chalet ou la maison de campagne du cultivateur. C'est dans cette originale et fraîche demeure qu'il va passer la belle saison, et qu'il fait sa villégiature.

A la campagne, voyez-vous, dès que le soleil recommence la fête de la nature, et que la prairie est bien verte, dès que les pommiers fleurissent et que les oiseaux sont revenus chanter sur les toits, il faut changer de résidence. La maison où l'on a passé l'hiver, et que l'on s'est appliqué à faire chaude et confortable, paraît à l'homme des champs beaucoup trop fermée ; elle lui devient insupportable, une sorte de quatrième étage où l'on manque d'air, où l'on étouffe et où l'on s'ennuie. Il faut donc en sortir, comme on sort d'une ville pour aller aux plages lointaines et rafraîchissantes. Il faut sortir de cette maison urbaine pour

aller habiter la villa champêtre. Et l'on en sort donc, hommes, femmes et enfants,... et l'on s'en va au hangar.

Or, le hangar,—le vieux du moins,—est toujours complètement séparé, détaché de la maison; il est, à proprement parler, la maison d'en face, et distant de vingt ou trente pas de la maison principale. C'est donc, pour y aller, un long voyage qu'il faut entreprendre, et c'est aussi une promenade que l'on doit recommencer tous les jours. Parce que le hangar ne peut offrir à ses hôtes un logement convenable pour la nuit, on a soin dès le matin de retenir à la maison sa chambre et son lit, où l'on retourne le soir dormir.

Et c'est pourquoi, pendant l'été, le cultivateur est un véritable touriste qui chaque matin se rend à sa maison de campagne, et qui ne se lasse pas de se replonger chaque jour avec délices dans la vie simple et rustique de son chalet.

Là, il ne s'entoure que de ce qui est nécessaire à l'existence. D'ordinaire, l'intérieur du hangar,—du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes, — est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle s'élève la cheminée monumentale, faites de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, s'étale et s'écrase le four où l'on cuit le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le

fournil. Autour de cette pièce unique, non lambrissée, et qui laisse voir la charpente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berceuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on garde la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel est placée et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche; au-dessus de la chaudière, suspendue à un clou qui est obliquement planté dans le mur, brille la grande tasse de fer blanc. A côté du four se dresse l'escalier à jour et à pic qui monte au grenier; plus loin, vers l'arrière, surgit la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage », et, tout à côté, le rouet que fait ronronner grand'mère; enfin, dans un coin, au fond, le métier sur lequel pédalent en chantant les filles robustes et joyeuses du logis. Sur les murs non tapissés, entre les chapeaux de paille et les blouses qui sont accrochés à des clous solides, quelques images dévotes, ou des portraits de personnages très sympathiques que l'on a découpés dans le journal d'hier.

C'est dans ce milieu très modeste, et dans ce décor peu dispendieux que le cultivateur transporte et installe, en été, sa petite famille; c'est là que tous vont oublier pour un temps la vie presque solennelle, et toutes les féminines exigences qu'après le ménage du printemps on vous impose à la maison.

C'est au hangar que travaillent les femmes pendant que les hommes sont à labourer, à couper les

foins ou à moissonner. Le soir, tout le monde se rassemble autour de la grande cheminée, où l'on cause sans feu, sans lampe, ni chandelle, à moins que l'on aime mieux s'asseoir aux fenêtres, ou devant la porte pour respirer le parfum des champs, et compter là haut, voir scintiller et filer les étoiles.

Quand octobre arrive, et fait siffler le nord-est à travers les planches minces du mur en charpente, on s'attarde encore dans le vieux fournil ; on ne se presse pas de le quitter, et l'on veut jouir des derniers effluves chauds du soleil. Mais alors, le soir, on ferme les portes et les fenêtres pour empêcher l'air trop frais d'entrer, et l'on soupe le visage sous la lampe. Et quand ce dernier repas est fini, et que la vaisselle est bien lavée, on se reforme en groupe autour d'un large panier, ou d'une manne remplie de pieds de fèves ou d'épis de blé d'Inde, et chacun, patiemment, écale ou égrenne avec une attention variée et distraite. On entend, à travers les gais propos et les histoires pour rire, tomber au fond des plats de fer blanc la musique sèche et monotone des grains qui jaillissent et s'échappent des doigts de l'artiste rustique. Et parfois aussi, à travers les fentes du plancher mal ajusté, on entend chanter et pousser son cri aigu le grillon qui annonce la venue de l'automne.

Quand on a épuisé toute la joie de cette vie libre et peu cérémonieuse ; quand on a donné au vieux hangar de suffisantes preuves d'attachement, quand

surtout on y a grelotté pendant une suite de plusieurs jours, on retourne à la maison si bonne, si hospitalière et si chaude ; on y refait le nid des affections familiales, et l'on s'y enferme pour les longs mois d'hiver.

*
* *

Donc, il y avait l'autre jour un vieux hangar qui s'ennuyait beaucoup, et qui s'attristait à mourir pendant que le baignait encore et le réchauffait doucement la tiède et blonde lumière de nos soleils d'octobre.

Que voulez-vous ? Il n'avait pu remarquer, à cause de ses fenêtres et de ses yeux restés fermés, qu'une autre construction s'était élevée en face de lui, fraîche et ouverte comme lui, mais plus petite que lui, une « cuisine », comme ils disent maintenant, bourgeoisement et prosaïquement, et qui s'était blottie tout près de la maison, qui s'était collée à ses flancs, qui avait soudé son existence à la sienne, afin de s'assurer davantage ses bonnes grâces, et de supplanter plus sûrement le vieux et pitoyable hangar. Il n'avait donc pu voir cet autre logis, ce rival prétentieux, blanchi d'une première couche de chaux, à la mine neuve et banale, indifférent et insignifiant comme toutes les choses qui n'ont pas d'histoire. Et parce qu'il ne pouvait pas voir, le vieux hangar ne pouvait comprendre, et il se tourmentait donc, et il s'affligeait.

Il s'affligeait, le vieux hangar ! Et ceux qui connaissent son histoire savent bien pourquoi il y

avait tant de chagrins dans cette âme de hangar. Dans l'âme de ce bon et doux vieux, il y avait tant de souvenirs ! Il avait été si intimement mêlé à la vie de la famille qui maintenant paraissait le dédaigner ! Et la joie avait si longtemps couru en rires sonores le long de ses poutres noircies, autour des pierres vieilles du foyer, au bord des fenêtres ouvertes, et sous les grands larmiers où nichent les hirondelles !

Vingt berceaux avaient tour à tour, sur son pavé inégal, roulé leurs cadences, et il les avait si tendrement portés ! Et il avait autour d'eux si amoureusement répandu et fait voltiger et flotter l'âme familiale !

Il avait pendant les longues soirées d'été entendu raconter tant de choses, écouter tant de divers propos et gardé tant de confidences. L'histoire de tous ceux-là qu'il avait vus grandir, et hélas ! tour à tour franchir son seuil et s'éloigner, n'était-elle pas aussi son histoire ? Et quand, d'ailleurs, tous ceux-là partaient, il savait bien qu'ils reviendraient bientôt, et qu'ils restaient attachés et rivés à son rude foyer par la chaîne d'or des pieuses souvenances. Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à la rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunir et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger, leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

C'est sur ce long perron que leurs yeux avides avaient si souvent fouillé la route, regardé la mer, le beau fleuve, large et gris, qui apporte jusqu'au hangar le bruit de ses flots. Assis sur les genoux paternels, que de fois, tout enfants, ils avaient compté du doigt les vaisseaux qui ouvraient au vent du large leurs toiles blanches! Dans ce temps-là, il en passait par centaines, toutes voiles déployées, et le port de Québec était un grand nid d'où sortaient à tire-d'aile les oiseaux des mers.

Mais ici surtout, dans cette pièce large, nue, vaste, et qui n'eut jamais pour ornements que la vie et la joie de ses hôtes, ils se souvenaient d'avoir vécu les heures premières et les plus aimées de la vie. Il leur semblait entendre encore les vieux et bruyants refrains qui avaient amusé leur enfance.

Les plus petits se revoyaient sauter sur les genoux des plus grands: car c'est tout un peuple de frères qui avait habité sous ce toit, et qui chaque été faisait éclater et chanter sa jeunesse sous le plafond discret du vieux hangar! Que de récits on avait racontés là, le soir, dans l'ombre transparente, sous l'oeil d'une mère bonne qui ne se lassait pas de les entendre! Que de contes on y avait inventés, qui tour à tour égayaient ou terrifiaient les âmes crédules! Et que de chansons de collège, mêlées aux ballades et aux romances, y avaient jeté vers la nuit leurs gammes légères et sonores!

Et puis, le vieux hangar n'éveillait jamais en la mémoire le rappel de douloureux souvenirs. Il avait si bien gardé les vies qu'on lui confiait! N'est-ce pas lui qui, il y a juste quatre années écoulées, fixait à son front des guirlandes et sur son toit des drapeaux, pour célébrer à sa façon cinquante ans de l'union bénie et féconde de ses doux maitres? Non! jamais avant le premier mois, si funèbre, de cette année 1905, qui le met lui-même en deuil de sa propre joie, il n'avait vu passer près de son seuil d'autre tombe que celles où l'on endort les petits anges qui vont au ciel!...

*
* *

Il fut donc longtemps heureux, le vieux hangar! Et c'est pourquoi de se sentir pour la première fois abandonné, vide, sans vie, fut pour lui le sujet d'une amère tristesse. Ces délaissements présagent toujours la ruine et la fin prochaines. Les vieilles

maisons qui ne peuvent plus servir, croûlent bientôt sous le poids de leur vétusté, et l'on en fait des fagots qui vont réchauffer d'autres foyers. Et quand s'en vont en fumée bleue les débris des vieilles maisons, c'est tout l'essaim des souvenirs qui s'en échappe et qui revient longtemps errer autour des toits nouveaux.

C'est donc tout cela, c'est l'exil de son âme et de sa joie que pressentait l'autre jour le vieux hangar. Et il avait raison de se tourmenter et de s'affliger, quand pourtant, à cette heure de midi, l'enveloppait encore dans une molle caresse la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.

Octobre 1905.

———

LE JOURNAL AU FOYER

Le journalisme, on l'a bien assez dit, est partout une grande puissance ; c'est une cinquième roue devenue nécessaire au char de l'État. On ne peut guère gouverner sans lui, et l'on ne peut, sans lui, préparer ni conquérir l'avenir.

Le journalisme canadien, malgré ses très manifestes imperfections, ne peut donc pas ne pas être lui-même une partie essentielle de notre machine politique.

Il suffit, pour se faire quelque idée de son influence sur l'esprit de nos compatriotes, de voir avec quelle avidité, dans nos villes, au coin des rues, sur les places publiques, on se dispute le dernier numéro que le petit crieur annonce aux passants. L'ouvrier et le patron, le pauvre et le riche ne peuvent plus se passer, en nos modernes cités, du papier quotidien. On ne veut plus ignorer ce que font au parlement députés et ministres, à quoi ils peuvent consacrer tant de discours ; on veut savoir aussi quels accidents de la rue peuvent chaque jour émouvoir et ébranler notre inquiète sensibilité.

Dans les campagnes de notre province, le journal grossit sans cesse sa clientèle de lecteurs et d'abonnés, et c'est là surtout peut-être qu'il exerce

le plus souverainement son empire. Mais il faut, pour se rendre bien compte du respect qu'il y inspire aux pieux et fidèles lecteurs, avoir vécu dans quelqu'une de ces campagnes il y a vingt-cinq ans, et il faut remonter aussi loin que possible dans ses souvenirs d'enfant. Aujourd'hui nous sommes si familiarisés avec cette feuille légère que les souffles de l'opinion vont partout disperser! Mais alors le journal était beaucoup moins répandu dans les paroisses rurales, et l'on estimait privilégiées les maisons où venait se poser l'intéressante messagère, et l'on ne manquait pas d'y accourir souvent la semaine pour entendre lire ou raconter ce que disait la gazette.

Nous nous souvenons d'un bon vieux voisin, depuis longtemps déjà disparu, qui s'occupait de la chose publique avec autant de zèle que le pouvait faire un athénien contemporain des guerres sacrées. Il s'abstenait rarement, même par les rudes soirées d'hiver, de venir prendre sa place au foyer paternel, près du poêle ronflant où l'on se groupait en cercle pour lire l'évangile politique. Quand le bon vieillard n'était pas là, il manquait à nos joies d'enfant: c'est qu'il était conteur intarissable, et qu'il ne se lassait pas de répéter, en mâchonnant son bougon de pipe, les aventures populaires et quasi héroïques dont il disait avoir été témoin, et auxquelles il mêlait toujours des variantes qui surprenaient et amusaient nos imaginations. Peu à peu, cependant, ces causeries, monotones pour les anciens qui les savaient par

cœur, dérivaient vers les choses de la politique, et après plusieurs histoires tant de fois rééditées, l'on ouvrait enfin, pieusement, le journal qui enfermait en ses pages la solution catégorique de tant de problèmes qui s'y trouvaient posés.

Et c'est là, dans ces réunions intimes du soir dont l'enfant n'oublie jamais le souvenir, que l'on apprenait qu'il existe une autre vie que la vie familiale ou paroissiale, plus large et plus mouvementée ; que l'on ouvrait peu à peu le cercle de ses préoccupations, que l'on s'habituait à voir plus loin que les horizons du fleuve ou du coteau voisins, et à reculer son patriotisme jusqu'aux frontières mêmes du pays natal. C'était par le journal, et pour les grands comme pour les petits, la révélation progressive de l'âme elle-même de la patrie, s'exprimant par la bouche des orateurs ou par la plume du journaliste, et emplissant peu à peu notre tête et nos esprits de sa douce et prestigieuse image.

Quels noms illustres frappaient alors nos oreilles ! et quelles gloires se levaient sous nos regards ingénus ! C'étaient nos politiques d'il y a trente ans qui défilaient tous en une procession où nous aurions été bien empêchés de mettre de l'ordre ; et la voix du lecteur soulignait avec emphase ces vocables retentissants : Sir John, Blake, Mackenzie, Chapleau, Joly, Mousseau, Thibault, Fortin, Fradette ! Notre naïveté faisait tous ces personnages immortels ! Les uns nous apparaissaient comme les ouvriers de la fortune et de la

gloire nationales ; les autres, ceux que flétrissait la gazette, comme les artisans de tous nos maux présents et futurs. Nous, les enfants, nous nous inquiétions assez peu de savoir lequel était le plus illustre ou le moins malfaisant, et il suffisait à notre admiration de voir leurs noms courir et voler sur les lèvres des vieillards. Ils grandissaient à nos yeux de tout le prestige que donne la renommée, et nous ne pensons pas que jamais plus tard, dans nos visions d'étudiant, même les pères conscrits de la république romaine aient pris des attitudes plus héroïques.

C'est donc le journal qui initie l'électeur à la vie publique ; c'est lui qui allume et attise toutes les passions politiques du citoyen ; c'est lui qui dicte au peuple ses jugements, et qui lui fait connaître tour à tour les hommes auxquels il faut accorder sa confiance, et ceux auxquels il serait imprudent de commettre la chose de l'État.

Et en quelque pays que l'on se transporte, et où que l'on étudie l'action du journal, c'est toujours le même spectacle que l'on observe, et la même conclusion qu'il faut tirer. On a d'ailleurs épuisé déjà toutes les formules laudatives dans lesquelles on a essayé de saisir, et de concentrer, comme pour la faire saillir ensuite et briller d'un plus vif éclat, la gloire du journalisme ; et l'on revient invariablement à cet axiome : le journal est une force, et la plus grande qui soit en nos modernes sociétés.

*
* *

Une chose varie avec les pays et les climats, c'est la qualité du journal. Et dans notre pays neuf, et dans notre climat froid, il ne faut pas s'attendre à rencontrer le journalisme le plus parfait et le plus rempli de vie chaude et féconde. Si l'on excepte les crises électorales et politiques qui font affluer dans les colonnes du journal des torrents de prose enflammée et criarde, on reconnaîtra volontiers que notre littérature politique, que la littérature des journaux est plutôt indigente, et que trop souvent elle ne se couvre guère d'autres couleurs que du rouge ou du bleu dont le rédacteur a teint son drapeau.

Ajoutons sans tarder,—pour ne pas ameuter contre nous toute la cohorte des journalistes—, qu'il y a aujourd'hui en plus d'un bureau de rédaction de louables efforts pour relever vers un idéal plus beau la mission du journalisme canadien. Si, d'ailleurs, la littérature de nos journaux n'est pas toujours aussi parfaite qu'on le pourrait désirer, cela tient à bien des causes indépendantes le plus souvent de la bonne volonté des rédacteurs; cela tient surtout à une certaine pénurie d'hommes et de moyens dont il faut accuser surtout peut-être notre pays trop jeune, et nos institutions encore insuffisantes.

Mais il y a une sorte de journalisme que notre inexpérience même ne saurait excuser. C'est le journalisme qui semble vouloir user de tous moyens pour faire sa clientèle nombreuse et

payante, qui se livre aux réclames impudentes, qui raconte les immorales turpitudes de la vie quotidienne, qui joint au sérieux le plus grave le grotesque le plus ridicule. C'est le journalisme à images folles ou stupides, barriolé de je ne sais combien de couleurs, et qu'on appelle le journalisme jaune. Ce journalisme-là est le plus détestable qui soit, et il semble se donner pour mission de corrompre et de gâter le goût des lecteurs.

Certes, le journalisme jaune n'est pas l'expression de ce génie français que nous nous efforçons de maintenir en nos esprits et dans nos traditions littéraires. Le goût français est surtout fait de mesure, de tact exquis, de dignité, et de simplicité merveilleuse. C'est cela que l'on peut voir encore dans les grands journaux que l'on publie chez nos cousins d'outre-mer, et c'est cela que détruisent peu à peu l'intempérance et l'appétit vulgaire de certains directeurs de nos grands journaux. Et quand ces grands journaux, pour s'illustrer et s'épaissir, multiplient leurs pages de réclames et leurs images baroques, ils ne font que déchoir, et s'abaisser et s'avilir. Il ne suffit pas à leurs directeurs de compter chaque semaine des milliers d'abonnés ou de lecteurs que leur attirent leurs excentricités, pour persuader ceux qui ont quelque souci du bon goût que leur journal bondit de progrès en progrès. Il reste évident et notoire que nos grands journaux à vingt-quatre ou trente-six pages font sourire l'étranger, et n'ajoutent rien à notre gloire littéraire et artistique.

On dira sans doute que les enfants aiment les images, qu'ils attendent avec impatience chaque samedi le retour de Gugusse, de Ladébauche et de Timothée, [1] et que le peuple aussi est enfant, et qu'il le faut prendre comme il est. Certes, nous ne nions pas qu'il faille au peuple et aux enfants des images, des gravures, et que le burlesque leur plaît à merveille. Et les journaux humoristiques ont donc leur raison d'être ; et le grotesque peut donc se vendre tant la page en quelques boutiques où l'on peut faire commerce avec ce qu'il y aura toujours en nous de sottise humaine. Mais qu'on laisse bien en leur lieu et place convenables les choses qui intéressent les badauds que nous sommes, et n'allons pas prostituer le bon goût et l'art en mêlant et confondant des genres qui ne doivent jamais aller ensemble. Laissons aux journaux pour rire leur programme, et que ceux qui ont l'ambition de développer ici le journalisme convenable, sérieux et vraiment éducateur, aient un plus vif souci de leur dignité. Aussi bien, nos journaux jaunes ne peuvent-ils même se justifier par cette raison que ces images dont ils se couvrent sont dessinées et coloriées avec art, puisque le plus souvent rien n'est plus gauche, ni plus maladroit, ni plus pâteux, ni donc plus propre à pervertir le goût de ceux qui les recherchent et les admirent.

---

(1) Personnages grotesques, en ce temps-là popularisés par *la Presse* et *la Patrie*.

Ces habitudes qu'ont prises et qu'entretiennent quelques-uns de nos journaux canadiens, nous viennent sans doute de ces feuilles américaines où s'étalent souvent, à côté de choses très graves, les plus inconcevables bouffonneries. L'Américain aime ces bouffonneries inattendues, dans le journal comme au théâtre, et cela l'amuse considérablement. Mais nous avons mieux à faire que d'américaniser nos arts et notre esprit. Nos voisins nous peuvent donner d'excellentes leçons de vie pratique; prenons garde pourtant d'oublier à leur contact qui nous sommes, et quelle mission nous, Canadiens français, nous devons ici accomplir.

*
* *

Il faut rendre à Québec cette justice et cet hommage qu'il a jusqu'ici, et mieux qu'on ne l'a fait ailleurs, résisté aux envahissements du journalisme jaune. Montréal est plus cosmopolite et plus américain que notre vieille capitale, et Montréal est donc davantage aux prises avec le mauvais goût et semble se complaire et s'enfoncer en ses égarements artistiques. N'imitons pas Montréal. Gardons à Québec son cachet de ville française, et que l'âme ancestrale qui s'y est amoureusement réfugiée, se traduise en toutes ses pensées et resplendisse en toutes ses œuvres.

Mai 1905.

———

LEÇONS DES VACANCES

Les vacances ont donc elles aussi leurs leçons; et elles les donnent, et il faut les subir et les apprendre.

L'écolier qui vient de quitter les bancs de l'école, le pensionnaire qui a échappé aux regards du maître, à la tutelle d'une règle de vie, et qui n'entend plus la cloche annoncer à ses oreilles les ordres du jour, s'imagine peut-être que désormais du moins il sera libre, libre comme l'oiseau des champs, comme l'alouette des grèves, et que ni sa volonté, ni son esprit, ni sa mémoire ne seront pour deux mois obligés de se plier, de se tendre et de se remplir. Les vacances, c'est la saison des longs repos, des flâneries innocentes, des nonchalances permises, c'est l'heure de la liberté. Et les écoliers s'en vont en vacances comme les papillons aux prairies pour voltiger, butiner, n'obéir qu'aux souffles des brises légères et parfumées. Ils estiment et ils croient que pendant ce temps ils n'auront plus de maîtres ni plus de leçons.

Et pourtant les vacances elles-mêmes sont pour l'esprit des étudiants de très éloquentes maîtresses, et elles lui procurent le plus persuasif des enseignements.

*
* *

Les vacances sont un repos et elles sont une récompense. Le repos suppose la fatigue, et la récompense est le prix de l'effort. Et l'on ne peut se livrer au repos sans s'inquiéter de savoir si vraiment l'on a travaillé, et l'on ne peut accepter de récompense sans réfléchir et se demander si on l'a bien méritée. D'où il suit que l'entrée en vacances est pour quelques consciences l'occasion des plus vifs remords, et pour d'autres le motif de la plus saine et de la plus instructive des réjouissances. Il y a des élèves paresseux que torture en ce moment la seule pensée qu'on leur donne deux mois pour se reposer, et qui, précisément parce que les vacances leur sont données pour qu'ils se reposent, se demandent comment ils les pourront bien employer. Dès la sortie du séminaire, du collège, de l'école, ils ont apporté avec eux les données de cet insoluble problème ; leurs premières joies furent traversées de pensées sombres ; le sentiment profond de leur indignité, et l'humiliation que l'on éprouve toujours à recevoir une récompense qui ne nous est pas due, empêchent encore la paix du soir de se poser sur leurs paupières, troublent les nuits trop longues, et les fatiguent à force d'insomnies. Peu à peu sans doute les larmes répandues, et les regrets purifieront leurs âmes d'écoliers, tranquilliseront leurs consciences, et l'expiation douloureuse les fera demain dignes d'eux-mêmes et dignes de leurs vacances.

Mais ils auront donc appris des vacances la loi inéluctable du travail, et ne sera-ce pas pour eux la meilleure et la plus utile des leçons?

Quant à ceux qui ont peiné, qui ont feuilleté et fouillé les livres, qui ont sans faiblesse accompli la tâche de chaque jour, et que la fin de l'année scolaire a surpris penchés sur leur travail, le front abrité sous la main, attentifs et blêmes, ceux-là goûtent le bonheur indicible des devoirs bien remplis ; ils sont joyeux parce qu'ils ont mérité, parce que les vacances ont pour eux tout leur sens, et aussi parce qu'elles leur apportent tous leurs charmes.

Repos et récompense sont des mots dont ils comprennent toute la consolante signification, et ils vont à loisir les presser, les épuiser, les vider de leur contenu ; ils n'en laisseront que l'écorce et la lettre, bien sûrs qu'à la prochaine saison ils les pourront retrouver encore pleins de sens et de promesses.

Qu'il est heureux l'étudiant qui revient au foyer après une année laborieuse, et qui a utilisé pour le progrès de son esprit tous les sacrifices qu'il a coûtés à ses parents et à sa famille! Comme il se sent aimé pour avoir bien compris et réalisé une année de sa .eunesse! Et comme il grandit à ses propres yeux de toute la dignité noble et sérieuse qui l'élève au-dessus de lui-même! Il éprouve en son âme satisfaite combien le repos est bon et la récompense honorable. Et il aime cette loi de justice dont il peut aujourd'hui bénéficier.

Dès les premiers jours de sa vie, il admire ces sages rétributions dont la Providence et les hommes ont semé nos existences, et qui stimulent et encouragent nos efforts. Et cela l'attache à ceux qui l'entourent, à la société qui l'enveloppe. Il est reconnaissant parce que l'on a respecté ses droits au repos et à la récompense, et il a hâte d'arriver lui aussi à ce moment de sa vie où il pourra autour de lui répandre le bienfait, et faire des heureux.

Pour un tel écolier, les premiers soirs de vacances ont des fraîcheurs suaves et des enivrements qui le grisent des plus douces émotions ; et les premiers soleils libres qui se lèvent sur sa tête d'adolescent ont des sourires qui l'inondent de lumière et de joie. Et toute la nature va lui parler un langage que pendant deux mois il pourra, à merveille, écouter et comprendre.

*
* *

Aussi bien, la nature est-elle, pendant les vacances, la grande maîtresse des intelligences, l'éducatrice incomparable que jamais on ne se lasse de fréquenter et d'interroger.

Pendant l'année scolaire, ce sont les livres qui ont le plus appris à l'élève ; c'est eux qu'il a le plus consultés, et c'est à eux qu'il a le plus demandé de réponses aux questions qui se posaient en son esprit studieux. C'est sous la couverture des manuels, des dictionnaires, et des recueils de

toutes sortes qu'il trouvait la clef des connaissances humaines, de celles-là du moins dont on voulait meubler son cerveau. Or, le contact des livres, si utile qu'il soit, ne peut être suffisant pour ouvrir tout à fait l'esprit, et lui donner une formation complète. Le point de départ de toutes sciences est dans les choses, et ce sont donc les choses qui peuvent encore mieux que les livres dresser l'entendement, l'avertir et le développer. Aussi, lors même que les livres, l'étude, la réflexion ont tour à tour aiguisé nos facultés intellectuelles, celles-ci cherchent encore, et aperçoivent surtout dans les choses, et elles en font sortir, et elles en déduisent, les conclusions les plus certaines, les plus personnelles, les plus utiles.

Oh! sans doute, l'élève qui promène à travers la campagne sa tête de dix-huit ans ne verra pas dans la nature, et dans tout le monde qui s'agite autour de lui, toutes les vérités splendides et tous les problèmes obscurs qu'y pouvaient découvrir Platon ou Kant. Et ce n'est pas, non plus, à de si profondes considérations que la nature et les vacances invitent l'écolier à s'abandonner. Celui-ci n'apercevra le plus souvent, de tant de choses qui s'offrent à son regard, que la fleur et la surface, et il livrera toute son âme aux seules impressions que les spectacles extérieurs peuvent en lui créer et entretenir. Mais cela encore est suffisant pour dilater l'âme de l'enfant et du jeune homme, pour l'attendrir, pour la féconder, pour la rendre meilleure.

Impressions banales, direz-vous, que celles de ce rhétoricien qui, aux heures calmes du soir, se recueille, et se drape dans le manteau de blanche lumière que la lune laisse pendre, traîner sur notre planète, et dont elle touche si doucement les choses! Rêveries inutiles que ces longs regards qui s'attardent à voir scintiller les étoiles! Emballement puéril qui consiste à étreindre en une vision enthousiaste et caressante un coin de paysage où la verdure, l'onde des ruisseaux, les arbres, le chant des oiseaux et les harmonies de la brise font à l'œil et à l'oreille une fête aussi vieille que le monde!

Oui, tout cela est bien usé, bien ancien; tout cela pourtant depuis des siècles enchante les âmes sensibles. Tout cela est toujours aussi neuf que chaque génération qui arrive à la vie, et que l'existence a pour la première fois placée en face de ces spectacles. Il ne faut donc jamais craindre de s'abandonner à toutes ces joies faciles, et à toutes ces émotions que peuvent en nous éveiller les choses: ces joies et ces émotions nous détachent de nous-mêmes, nous arrachent à notre égoïsme, et nous élèvent au-dessus de nos mesquines et pitoyables préoccupations. Le service utile et précieux qu'elles ont rendu à d'autres, elles nous le peuvent rendre. Ne soyons jamais de ceux qui s'imaginent qu'ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux. Écoutons à notre tour, et avec une naïve admiration, les leçons de la mer, des montagnes, des rivages, des prés et des fleurs.

Ces leçons sont celles de la vie, et elles sont bonnes, et elles communiquent sans cesse à nos âmes cette jeunesse éternelle dont toujours se revêtent et se parent les choses.

Ces grandes voix de la nature sont celles de Dieu lui-même. Et c'est sans doute ce qui les a faites si puissantes et si irrésistibles. Ces voix sont pures; ces spectacles sont les plus hautes leçons de morale que l'homme puisse recevoir; et c'est pourquoi l'homme ne veut guère apercevoir que des symboles dans la blancheur des lys, dans le parfum des fleurs, dans la limpidité des eaux, dans la fraîcheur et le calme des bois, dans la sereine majesté des montagnes. Et il voudrait son âme semblable à ces choses, enveloppée comme elles d'innocence et de beauté, comme elles n'existant que pour Dieu, et se reposant toujours dans la paix douce et profonde des volontés du ciel.

Et puis, que pour d'autres raisons encore nos écoliers s'approchent de la nature: qu'ils la considèrent et la fixent pour la bien saisir, la bien aimer, et la bien décrire. Elle est si belle cette nature canadienne que nous connaissons encore si mal! Combien d'images gracieuses elle peut laisser au fond de l'œil de ce littérateur en herbe qui demain enfoncera les portes de la troisième, ou se présentera sur le seuil des belles-lettres. Chaque étudiant peut trouver dans sa paroisse, dans le milieu champêtre où s'écoule le temps des vacances, des tableaux que sa plume peut essayer de peindre et de reproduire en vives couleurs! Et s'il

s'y essaie seulement, il verra bientôt toutes les lignes de ce tableau, et les plans, et les groupes, et les nuances se préciser et se multiplier sous son regard plus attentif. Et cet effort lui aura révélé l'art de voir et de découvrir ces beautés multiples, fugitives, qui échappent aux observateurs superficiels, et ravissent l'enthousiasme des plus pénétrants.

*
* *

Et si, après toutes ces impressions reçues, ces émotions éprouvées, et ces communions incessantes avec la nature, l'écolier revient à ses classes dispos, rajeuni, plus attaché à Dieu et à cette terre canadienne qu'il aura mieux aperçue et plus aimée, les vacances ne lui auront-elles pas vraiment donné les plus saines, les plus efficaces et les plus durables leçons?

Juillet 1905.

P. S.—On oublie très souvent de ce temps-ci que « vacances » et « vacance » sont deux mots qui signifient deux choses très différentes. Quand on veut parler du temps pendant lequel les travaux scolaires sont suspendus, c'est « les vacances » qu'il faut dire ; et il ne faut pas dire « la vacance » comme faisait l'autre jour en ses vers un rimeur de journal, comme font aussi beaucoup d'autres gens, pas mal de professeurs, et un trop grand nombre d'élèves. Le lecteur nous pardonnera sans doute cette dernière et petite leçon.

———

VIEILLES CLOCHES ET VIEILLES ÉGLISES

—

Elle sonna bien longtemps l'autre jour, à Saint-Vallier, la vieille cloche de la vieille église. Longtemps elle envoya à tous les échos son chant pieux et sa plainte mélancolique ; et elle ne cessa de prier et de pleurer tant que se déroula sur la route la procession lente et recueillie. Et ceux qui l'entendaient, pendant cette soirée grise de novembre, devinaient aussitôt tout ce qu'il y avait de chers souvenirs et d'espoirs mêlés de regrets dans cette voix qui disait de si longs adieux.

*
* *

Ce fut, en effet, pour la paroisse de Saint-Vallier, un grand deuil et une grande joie que la journée du quinze novembre dernier. On y fermait un vieux temple tout usé et décrépi, et l'on y ouvrait un sanctuaire neuf, rayonnant de l'éclat, de la grâce d'une fraîche parure. La vieille église était abandonnée, là, près du rivage, où depuis deux cents ans, modeste et un peu solitaire, elle gardait la terre et les flots ; et une église nouvelle, fixée au cœur du village, imposante, monumentale, riche, vraiment digne des généreux paroissiens qui l'ont élevée, appelait, accueillait en sa nef large,

pleine de lumière, ceinturée d'élégantes colonnes et voûtée de caissons dorés, la foule qui y devra désormais s'agenouiller et prier.

Mais les choses vieilles qui s'en vont, ont des charmes irrésistibles, de secrètes attirances; elles nous sont plus chères que les choses nouvelles; et c'est pourquoi, l'autre soir, pendant que dans le ciel morne elle laissait mélancoliquement chanter sa voix un peu grêle, la vieille cloche de Saint-Vallier rappelait vers le vieux clocher, comme un essaim d'oiseaux inquiets, toutes les pensées et tous les souvenirs.

Aussi bien, tout semblait-il s'attrister avec la vieille cloche et avec les âmes; et sur la grève prochaine, sur le fleuve qui se faisait plus sombre, sur la campagne toute nue et désolée, sur les longs arbres décharnés, sur les toits et sur la foule le brouillard d'automne secouait ses franges humides, et la première neige faisait tomber ses grandes étoiles mouillées. La nature gardait pour d'autres jours et d'autres fêtes ses joies et son soleil.

C'est dans ce décor un peu monotone et froid que se développait, sur la petite route qui monte de la vieille église au village, la longue et pieuse théorie. En tête brillait la croix d'argent que suivaient les enfants de chœur vêtus de leurs blancs surplis, et les prêtres, gardiens des sanctuaires. Puis venait le Pontife, le premier pasteur du troupeau errant, qui portait sous le dais, enveloppé dans des étoffes précieuses, le ciboire, l'hostie sainte, le viatique, le Dieu qui cherchait pour sa

gloire et pour son repos une nouvelle arche d'alliance. Les fidèles s'empressaient derrière le sacrement, et pendant qu'ils s'acheminaient vers le village et vers la grande église neuve qui y dressait sa haute flèche et ses tourelles, tous songeaient combien cet exode était solennel et triste, et comme les âmes s'arrachent avec peine et regrets aux lieux et aux choses qu'elles ont longtemps habités.

Et la vieille cloche, qui essayait pourtant de chanter l'hosanna au Dieu qui toujours triomphe, n'ouvrait ses lèvres de bronze que pour dire les notes douloureuses d'une séparation définitive ; et c'était toute l'âme endolorie du vieux temple qui passait à travers cette voix plaintive. Avec l'hostie qui s'en allait, s'échappaient de la vieille église toute sa joie et toute sa vie. C'est lui, Jésus, l'hôte des tabernacles, qui donne à nos temples catholiques ce je ne sais quoi d'auguste, de sacré, et de vivant qui manque aux temples protestants, et qui fait les nôtres si hospitaliers et si consolateurs. Et voilà bien près de deux siècles que le Dieu de l'eucharistie avait fixé sa demeure dans cette vieille église de Saint-Vallier, que jour et nuit, sous la lampe jamais éteinte qui annonçait sa perpétuelle présence, il avait résidé dans ce tabernacle, dans ce cœur du sanctuaire où il faisait affluer et d'où il répandait la vie.

Et maintenant, elle assistait, la très vieille église, à l'exil de l'ami fidèle, et elle sentait donc se retirer d'elle-même l'âme divine qui l'avait remplie : et c'est pourquoi de son vieux clocher ne

pouvaient tomber ce soir-là, dans le ciel gris de novembre, sur la foule mouvante et recueillie, que des chants tristes et des prières dolentes.

*
* *

C'est donc une page de l'histoire de Saint-Vallier que l'on a terminée l'autre jour, et tout un long chapitre que l'on a voulu clore.

Cette vieille et longue histoire, la vieille église la garde et la retient [1]. Elle est écrite en traits profonds sur son toit rouge qui fléchit, sur sa façade toute lézardée, sur ses murailles qui crevassent ; elle est gravée sur ces dalles où tant de générations sont venues prier, sur ces autels où sont allés tant de désirs et tant d'espoirs ; elle plane aujourd'hui d'un large vol inquiet sous cette voute étroite, surbaissée et noircie, et elle s'y agite en souvenirs tumultueux et pressés. L'histoire de Saint-Vallier, elle est là tout entière, dans chacune des pierres de l'église abandonnée, et dans toute cette décoration classique et dans ces sculptures vieillies, qui rappellent le dix-huitième siècle. Ces ors brunis et usés, ces feuilles d'acanthe si légères qui couronnent les pilastres corinthiens, ces portes ioniques, ces volutes qui s'enroulent et retiennent en leurs plis une si vénérable poussière, la table sainte, étroite et haute, sous laquelle des tiges de fer tordent leurs anneaux capricieux, la chaire un peu rustique qui n'ajoutait rien à la beauté des

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la vieille église a été démolie.

discours, et s'harmonisait plutôt avec l'austère éloquence paroissiale; et le sanctuaire, enfin, maintenant tout mutilé, à qui l'on a arraché peu à peu ses colonnes, ses modillons, sa frise, et jusqu'à son tabernacle: tout cela est pénétré des souvenirs des temps disparus, et c'est sur toutes ces choses et à travers toutes ces vieilles lignes à moitié effacées ou brisées que l'on peut lire encore l'histoire du vieux temple et de la vieille paroisse. L'histoire de Saint-Vallier est là, imprimée sur toutes ces ruines éloquentes, et c'est deux cents ans de vie commune que ces ruines rappellent à toutes les mémoires.

*
* *

Et si elles pouvaient aujourd'hui parler, ces ruines, que de choses elles apprendraient aux jeunes qui ignorent les temps passés, et qui s'aventurent dans des habitudes et des mœurs nouvelles! Comme elles diraient surtout la piété fidèle de nos gens de la campagne, la foi vaillante de nos anciens Canadiens!

A la campagne, plus encore que dans les villes, c'est l'église qui est le centre de la vie publique. C'est là que chaque jour les bonnes âmes du village vont, le matin, assister à la messe, et le soir, visiter le bon Dieu du tabernacle. C'est là que chaque dimanche se réunissent tous les fidèles. Ils sont bien rares encore, dans nos paroisses rurales, ceux qui refusent à Dieu le devoir dominical. Dans nos bonnes familles canadiennes, comme

le sont toutes les familles de Saint-Vallier, on ne conçoit pas le dimanche sans messe, sans prières, sans vêpres, et sans un long sermon. On n'y conçoit donc pas le dimanche sans une visite reposante et pieuse à l'église du village.

On y accourt le matin, quand les travaux urgents du ménage sont terminés. On y vient à pieds, souvent, de toutes les extrémités de la paroisse ; et rien n'est beau, par nos matinées d'été pleines de soleil, comme de voir s'en aller sur la grande route, dans leur toilette de fête, avec des souliers neufs ou des chapeaux chargés de rubans, garçons et filles qu'attire à l'église une piété souvent distraite. Ils s'appellent et se rejoignent sur la grande route, le long des sentiers parfumés, pour causer du temps et de l'avenir ; et parfois, quand ils ont passé, il manque une fleur au rosier qui borde le chemin, une étoile d'or aux tiges de marguerite qui poussent près des clôtures.

Les plus fortunés, les fils et les filles des riches cultivateurs, se rendent en voiture au temple paroissial. On attèle alors la plus belle bête sur le « quatre-roues », on s'en va bon train et l'on repasse en chemin, avec quelle vanité satisfaite, les dévots ambulants. Quand on est arrivé au village, on fouette vivement la jeune ou vieille cavale, et l'on file dans une course élégante et rapide sous le regard curieux de tant de portes et de fenêtres ouvertes. A Saint-Vallier, c'est à grande allure que l'on descendait la petite route

qui, avant d'aboutir au fleuve, conduisait au cimetière et à l'église les pèlerins du dimanche.

Quelle joie pour nos braves Canadiens de se revoir, de se réunir et de causer un brin à la porte de l'église, en attendant que le dernier « tinton » ait fini de sonner, ou que le « connétable » avertisse que le curé va donner l'eau bénite! On y allume la pipe, et l'on parle du temps sec ou pluvieux, et l'on s'informe des foins drus ou clairots, du seigle qui épie, de l'avoine qui talle, ou des blés qui mûrissent ; à moins que l'on ne s'inquiète du dernier événement qui a troublé la vie publique ou mouvementé la vie paroissiale.

Pendant que les hommes bavardent, les femmes, celles que la dévotion n'a pas encore attirées au pied de l'autel, ne restent pas inactives. Elles causent aussi, avant et après la messe ; elles se groupent, elles se racontent les accidents de la semaine, elles se livrent leurs petits secrets, elles échangent leurs recettes, elles signalent à l'horizon, dans « le rocher » ou au « bord de l'eau », [1] le prochain mariage qui va réjouir les commères.

Jadis, c'est-à-dire il y a vingt, ou trente ans, on prolongeait très longtemps après la messe, ces longs « parlements ». A une époque où l'on n'avait pas besoin de dîner quand on était à l'église, et où l'on renvoyait donc la soupe après les vêpres, on s'attardait sur le terrain de l'église en des conversations interminables. Puis, pendant que

(1) Noms des deux premiers rangs de la paroisse de Saint-Vallier.

les hommes se dispersaient dans les salles publiques, ou dans les magasins du village, les femmes, qui ne se souciaient pas de sortir de l'ombre du clocher, s'installaient à l'angle du perron, à l'intérieur des tambours, dans les escaliers des jubés pour s'entretenir tout à leur aise, et pour assaisonner de commentaires intarrissables les galettes sucrées que l'on sortait de larges et propres mouchoirs rouges.

Quand on avait satisfait à tous les devoirs de l'amitié, et à toutes les obligations de la vie sociale, quand on avait enrichi et meublé sa mémoire de nouvelles qui suffiraient à défrayer les causeries de la semaine, on rentrait au temple pour y égréner son chapelet, faire le chemin de la croix, adorer et prier.

*
* *

Telle était, il y a trente ans, l'assiduité religieuse de nos chrétiens : telle est encore, aujourd'hui, dans une très grande mesure, la fidélité que conservent pour le temple nos bonnes gens des campagnes. L'église est encore pour eux le foyer de cette vie meilleure qui est la vie surnaturelle des âmes. C'est là que s'assemble la grande famille paroissiale; le troupeau béni s'y réfugie comme en un bercail que garde le pasteur vigilant.

A certaines époques de l'année surtout, l'église paraît se faire plus accueillante, plus ouverte, plus peuplée et plus familiale. Fêtes solennelles qui rappellent nos grands mystères ! Jours depuis si

longtemps rêvés des premières communions, alors que des essaims d'enfants et de voiles blancs sortent joyeux et légers des temples, et s'en vont partout répandre dans les sentiers et dans la vie le parfum des innocentes vertus ! Jours tristes des funérailles, où l'on apporte au pied de l'autel des dépouilles aimées, qui groupent autour des tombeaux les amis et les frères, et qui appellent sur les défunts la prière qui console et qui purifie !

Ces jours-là, les âmes se font plus dociles, plus souples et plus ferventes. Elles sentent se réveiller en elles toute la foi des ancêtres, et elles communient, par de mystérieux commerces, avec toutes celles qui les ont précédées au tabernacle, et qui remplissent encore de leurs souffles sacrés le sanctuaire des vieux temples.

Espérons que longtemps encore vivront en nos paroisses canadiennes ces fortes et pures traditions.

Et puisque c'est une page nouvelle du livre de la vie paroissiale que commencent aujourd'hui nos compatriotes de Saint-Vallier, puisse cette nouvelle page ressembler beaucoup à l'ancienne ! Et puisse-t-elle n'enfermer jamais que des souvenirs qui les réjouissent et les honorent !

Ce sont d'autres voix, d'autres cloches, trois sœurs harmonieuses, qui vont tour à tour réciter et chanter l'histoire de demain. Mais la vieille cloche, celle qui l'autre semaine avait des accents si tristes, s'associera parfois,—dans le petit clocher où on l'invite à se poser encore, et où chaque jour elle annoncera au peuple le sacrifice matinal,—

elle s'associera à la vie commune que depuis si longtemps elle publie et elle célèbre. Et si cette vie est désormais tout entière faite de charité, de concorde, de piété et de paix bienfaisante ; si elle est vraiment l'image parfaite où se retracent les vertus anciennes, la vieille cloche retrouvera, c'est sûr, sa note joyeuse et légère.

Sa voix d'airain gardera sans doute le souvenir du vieux temple et des vieilles choses, mais elle dira aussi à tous ceux qui l'entendent la fidélité des âmes nouvelles, et le bienfait des traditions conservées.

Novembre 1905.

L'ESPRIT PAROISSIAL

Il y a un esprit paroissial, comme il y a un esprit national, comme il y a un esprit de famille, comme il y a, un peu partout, un esprit de corps, ou si vous aimez mieux, un esprit de caste. De lui, comme de tous les autres, et avec plus de raisons sans doute, on peut dire qu'il est un esprit de clocher. L'esprit paroissial, c'est, dans une paroisse, et dans chaque paroisse, l'union des âmes et des volontés dans de communes aspirations, et de communs efforts. L'esprit paroissial est déterminé par un ensemble de goûts, d'habitudes, d'humeurs, d'aversions et de sympathies qui sont propres au groupe de personnes que, pour des fins municipales, civiles et religieuses, l'Église et l'État ont séparées du reste de leurs compatriotes.

Et parce que nous sommes tous, quelque part, les paroissiens de quelqu'un, l'esprit paroissial nous enveloppe et nous pénètre tous. Nous en vivons sans trop parfois y réfléchir, et donc sans trop nous en apercevoir. Au surplus, cet esprit s'affirme sous les formes les plus diverses ; car, s'il est partout répandu et partout vivace, il n'est pas en tous lieux le même. Ici, on le trouve généreux, plus cordial, plus sympathique et plus chrétien ;

là, il apparaît plus mesquin, plus froid, plus rude et moins religieux.

Il y a donc un idéal de l'esprit paroissial, et cet esprit est plus ou moins parfait selon qu'il se rapproche ou s'éloigne davantage de ce modèle et de ce type.

*
* *

Or, dans notre province, et dans ce diocèse de Québec, il y a beaucoup de paroisses très bonnes où l'on pratique à merveille le meilleur esprit. Et nous en savons une qui, plus que toutes les autres peut-être, à vraiment réalisé cet ensemble de dispositions, de qualités et de vertus qui constituent l'idéal de la vie paroissiale.

Cette paroisse n'est pas, certes, la plus grande de ce diocèse, ni la plus riche, ni la plus orgueilleuse ; elle n'est pas la plus mondaine, la plus tapageuse, la plus extravagante, la plus immodérée dans ses ambitions; car, si elle avait tous ces défauts, et à ce degré, elle ne serait pas ce que nous croyons qu'elle est en effet, la meilleure paroisse. C'est donc une excellente paroisse de campagne, peuplée de très braves cultivateurs qui vivent comme des bourgeois sur leurs domaines; et cette paroisse est prospère et laborieuse, quoiqu'il n'y ait pas là d'autres industries que celles que l'on exerce à la maison, et que l'on n'y entende pas d'autres coups de sifflet d'usine que celui de la fromagerie du village.

Cette bonne petite paroisse est située au bord du Saint-Laurent. C'est une de ces perles gracieuses dont la nature incruste le cadre large et varié des rives du fleuve. Mais les habitants de cette paroisse aiment mieux contempler la terre que les eaux. Ils tournent donc le dos au fleuve, et de leurs maisonnettes grises ou blanches qui sont assises sur un long côteau, ils regardent la plaine, la grande plaine qu'habitent leurs frères, qui se développe comme une nappe rigide entre les petites baies de Kamouraska et de Sainte-Anne, et déroule devant eux ses champs de blés, ses pâturages, et son inculte savane. Ils se plaisent à voir ce large et magnifique spectacle; ils le caressent de leurs doux regards pendant que là-bas, vers le sud, s'offrent, à l'horizon, les collines qui le limitent, et qui portent sur leurs flancs et sur leurs sommets les villages de Saint-Pascal, de Saint-Philippe, de Saint-Pacôme et du Mont-Carmel.

Ces gens-là sont, d'ailleurs, les plus heureux et les plus sages du monde. Et depuis que M. Quertier, un ancien curé, qui fut très éloquent, leur prêcha la tempérance, ils ne s'enivrent plus que de la poésie des choses merveilleuses que la Providence et la nature ont multipliées sous leurs yeux. Sobres, intelligents et instruits, ils ne voudraient pas, par des désordres qui sévissent ailleurs, souiller la gloire du beau nom de paroissiens de Saint-Denis, dont ils s'appellent et qu'ils honorent.

*
* *

Or, Saint-Denis [1] était l'autre jour en liesse. Un extraordinaire mouvement d'hommes et de choses y bouleversait la vie de ses habitants. C'était une fête paroissiale que l'on y célébrait, et c'est l'esprit paroissial qui l'avait inspirée et organisée.

Saint-Denis fêtait son curé, [2] qui est bien, d'ailleurs, l'un des plus modestes qui soient dans l'église de Dieu. De braves chrétiens lui faisaient violence à cause des vingt-cinq années de sa vie qu'il avait déjà dépensées à leur service. Dans cette excellente et petite paroisse, voilà en effet vingt-cinq ans que le même prêtre baptise, confesse, absout, visite les malades, et conduit au cimetière les morts que l'on pleure. Depuis vingt-cinq ans le même pasteur veille sur le même troupeau, le garde et l'aime d'une affection que ni le temps, ni la vieillesse n'ont pu entamer. Et c'est aujourd'hui un événement si rare que cet apostolat qui s'enferme et qui travaille pendant un quart de siècle dans le même et très humble champ d'activité! Les paroissiens de Saint-Denis, qui entourent leur curé d'une extrême et respectueuse dilection, ont donc trouvé admirable et digne de toute reconnaissance ce long dévouement, cet attachement persistant à leurs personnes, à leurs familles, à tous leurs intérêts, et ils ont voulu célébrer par

(1) Saint-Denis de Kamouraska.
(2) M. l'abbé Camille Brochu, décédé, quelques mois seulement après cette fête, le 22 décembre 1905.

des noces joyeuses et solennelles une alliance aussi ancienne et toujours nouvelle.

Et c'est à l'occasion de ce jubilé curial, qu'ils ont fait le discret et suffisant, et sincère étalage de ce bon esprit dont ils sont animés, et qui est leur esprit paroissial. Rien n'est plus beau, en effet, ni plus touchant que l'union étroite et presque intime qui attache ces paroissiens à leur curé ; et rien n'est plus instructif, ni plus admirable que cette communauté de sentiments et de sympathies qui fait de cette paroisse de sept ou huit cents âmes une véritable famille. Ils le savent bien, d'ailleurs,ces braves gens de Saint-Denis ; ils le constatent et ils s'en réjouissent. Et ils le proclamaient aussi dans l'adresse simplement éloquente qu'ils lisaient à leur pasteur. Nulle part l'esprit paroissial ne ressemble autant à l'esprit familial. Ces excellents Canadiens se connaissent, et ils s'estiment, et ils s'entr'aident comme des frères : et le curé est au milieu d'eux comme un père avec ses enfants. Et les enfants ont pour ce père toutes les attentions pieuses et aimables qui sont le charme et l'attrait des meilleurs foyers.

Ce fut évidemment une même pensée qui les fit se grouper, au matin du 18 juillet 1905, autour de leur prêtre, et rendre grâces à Dieu pour cette vie commune et si douce qu'il leur avait accordée ; et l'on pouvait voir s'épanouir sur tous les visages la même joie cordiale et sympathique. Chants pieux et si artistement exprimés, drapeaux qui flottaient gaiement sur la colline et enguirlandaient

l'église, banquet délicatement préparé et servi dans un admirable décor à la fois rustique et gracieux, paroles et discours sincères, et jusqu'à cette fête de nuit qui illumina de radieuses clartés la fin d'un jour si beau : tout rappelait aux esprits la solidarité étroite et la charité divine qui unissent dans une familiale affection le prêtre et les fidèles, le pasteur et le troupeau.

*
* *

N'est-ce pas là, d'ailleurs, le spectacle que nous devraient toujours donner nos paroisses canadiennes? La paroisse canadienne n'est-elle pas, ne doit-elle pas être une famille? Et le chef naturel et respecté n'en est-il pas le prêtre?

Ceux-là appartiennent à une famille et la constituent, qui puisent leur vie et l'alimentent à la même source. Ce sont ces relations essentielles, et cette communauté de vie qui forment, en réalité, le lien solide de la fraternité. Or, n'est-ce pas surtout pour que des fidèles puissent recevoir d'une même source la vie chrétienne, et l'entretenir d'un même esprit, qu'ils se réunissent en paroisse, et se groupent autour d'un même clocher? Et celui qui donne la vie surnaturelle à ces âmes et la renouvelle chaque jour, n'est-ce pas le prêtre, le curé, que tout naturellement et avec grandes raisons ces âmes appellent leur père? C'est lui, le prêtre, qui, à mesure que les âmes naissent à la vie humaine, les transforme et les engendre à la vie chrétienne ; et c'est lui encore qui développe

en ces âmes la vie qu'il leur a donnée, qui la fortifie, et qui la répare aussi souvent qu'elle se peut affaiblir et briser.

Et parce qu'à toute famille il faut une maison commune où tous puissent se rencontrer, se connaître et s'aimer, c'est le temple, c'est l'église qui est le naturel foyer de la grande famille paroissiale. C'est à ce foyer que jaillit la vie, et c'est de là qu'elle déborde et qu'elle se répand. Là, le père réunit ses enfants; et là il les instruit, et il les conseille, et il les prépare aux luttes inévitables de l'existence.

A ce foyer chacun apporte sa joie et ses tristesses; et l'on met en commun les souvenirs, les larmes et les espérances. Au pied du même autel les âmes mêlent leurs pensées et leurs affections; elles font à Dieu les mêmes prières, et elles appellent sur elles-mêmes et sur leurs sœurs les mêmes bénédictions. Et le prêtre préside ces réunions du foyer; il console les douleurs, il relève les courages, il guérit les blessures, il bénit toutes les bonnes inspirations. Il ouvre à tous son affection paternelle, et il se réjouit, et il est triste selon que ses enfants sont heureux, ou que le malheur les a frappés. Une égale et très vive sollicitude l'attache étroitement à tous ceux que la Providence lui a confiés et qu'il appelle ses enfants.

La famille paroissiale existe donc vraiment, et sa vie est bonne, agréable et pleine de douces émotions selon que la veulent bien faire ceux qui la vivent.

Dans notre province de Québec, s'il arrive parfois que des paroisses ne sont pas assez pénétrées de la charité qui rapproche et confond tous les intérêts, et s'il arrive que l'esprit normand y combat très activement l'esprit familial, il faut bien reconnaître pourtant que l'esprit paroissial a presque toujours conservé beaucoup des vertus de la vie de famille. Ils étaient si unis dans la foi, et dans l'espérance, et dans la lutte, nos braves aïeux ! Et la paroisse ressemblait tant à une famille quand, après 1760, les Canadiens firent cercle autour du curé et lui confièrent le dépôt sacré de leurs droits et de leurs traditions ! Le prêtre fut alors vraiment le chef et le père de ce peuple à qui on avait arraché son drapeau, et dont la vie nationale était en péril. C'est dans les pieux commerces de la vie paroissiale que l'on trouva les forces de résistance, et toute la sécurité qui assuraient à nos infortunes des lendemains glorieux. Et c'est pourquoi il faudrait bien que nous eussions encore la volonté de faire cette vie paroissiale bonne, chrétienne, et jalouse de nos vieilles et saintes traditions.

*
* *

Sans doute, nos paroisses canadiennes ne peuvent partout offrir les mêmes habitudes et les mêmes spectacles. Tous les foyers ne peuvent être tout à fait semblables. Souhaitons au moins que toutes nos paroisses réalisent quelques-unes

des vertus sociales et chrétiennes qui font si gentille et si attachante la petite paroisse de Saint-Denis. Qu'elles soient comme elle laborieuses et sobres, pieuses et prospères; qu'elles soient aussi, et surtout, comme elle, respectueusement attachées aux prêtres que Dieu leur envoie.

Juillet 1905.

———

DANS LES BOIS-FRANCS

Il existe dans le comté de Mégantic un centre de vie sociale et industrielle qui est le plus agréable du monde. On l'appelait autrefois Somerset, on le nomme souvent aujourd'hui Saint-Calixte, et ceux qui ont l'âme urbaine disent avec orgueil Plessisville. [1] Monseigneur Signaï, qui avait sans doute lu Pascal, et qui savait donc que parfois il faut appeler Paris la capitale du royaume, se plaisait à qualifier le florissant village, et le nommait pompeusement la métropole des Bois-Francs.

C'est là, dans cette région très prospère, dans ce milieu très actif, et vers cette population laborieuse que nous fûmes l'autre jour attiré. Or, ce jour-là, c'était grande fête à Somerset, disons à Plessisville; et le vingt-sept juin y ressemblait étrangement au vingt-quatre. La Saint-Jean-Baptiste y était célébrée avec une ferveur peu commune, et avec un zèle extraordinaire. Depuis le vingt-quatre juin on avait accumulé dans les âmes une somme prodigieuse de patriotisme, et maintenant ce louable sentiment s'épanchait par toutes les lèvres et se traduisait sous toutes les formes.

(1) Ne pas prononcer *Plessisseville* comme font les conducteurs du Grand Tronc, et même des gens de *Plessiville.*

Les drapeaux aux vives couleurs, le tricolore, l'anglais, le canadien, celui du Sacré-Cœur, flottaient sur tous les toits, s'accrochaient à toutes les galeries, se mêlaient avec grâce aux grands érables qui partout bordent et ombragent les rues. Dès neuf heures du matin, la foule immense des Plessisvilliens auxquels s'étaient joints des milliers d'étrangers, se portait au temple paroissial pour y accomplir l'acte indispensable de foi patriotique: on commençait au pied de l'autel une série de démonstrations qui ne devaient finir qu'avec la dernière fusée que l'on lancerait le soir vers les étoiles.

*
* *

Les anciens qui furent témoins de ces fêtes très brillantes, et qui virent leur petite patrie si coquette, si animée, et inondée par tous ces visiteurs qui lui venaient des paroisses voisines, durent songer en leur mémoire à ces temps héroïques, qui ne sont pas très éloignés, où l'on ouvrait à la colonisation les pays neufs de Somerset et de Stanfold. Quelle transformation s'est opérée depuis soixante ans! Quelle fée a donc passé par ces forêts de bois francs, et y a touché toutes choses de sa magique baguette? Là où autrefois un parc immense et vierge étendait sans limites sa haute futaie de noyers, d'ormes et d'érables; là où jadis quelques colons isolés et pour cela très hardis, osaient construire leur hutte et fixer leur vie, l'on voit maintenant des paroisses nombreuses, très riches, très peuplées, ouvertes à tous les progrès,

et se développant toujours avec une merveilleuse rapidité. Ce n'est plus seulement Somerset avec Jean-Baptiste Lafond et Joseph Grondin qui vinrent les premiers s'y établir en 1835 et en 1836; et ce n'est plus Stanfold avec son premier et unique habitant, Edouard Leclerc, qui vers 1832 entreprit d'ouvrir à la colonisation cette partie des Cantons de l'Est que les chasseurs seuls avaient jusque-là explorée : ce sont partout, autour de Somerset et de Stanfold, sur tout le territoire de Mégantic et d'Arthabaska, des campagnes bien cultivées, et partout, le long des routes et des voies publiques, de proprettes maisons où le cultivateur et l'ouvrier vivent en paix leur heureuse existence. Plessisville compte aujourd'hui, avec une population de plus de deux mille âmes, un très grand nombre d'établissements où l'on travaille le fer et le bois. Chacune de ces industries était représentée l'autre jour dans une série de chars allégoriques qui témoignaient tout ensemble de l'initiative et de l'esprit joyeux des gens du pays.

Les vieux qui regardaient passer, défilant tour à tour sous le soleil et l'orage, ces grandes constructions roulantes qui symbolisaient la prospérité si rapide de leur village, évoquaient instinctivement le passé, et nous parlaient avec émotion des commencements de la paroisse. Pour préciser ces renseignements, un excellent ami a bien voulu replacer sous nos yeux ce petit livre qui fut très populaire, à son heure, et que l'abbé Charles Trudelle écrivit un jour pour faire connaître à ses

compatriotes l'œuvre du défrichement des Bois-Francs. C'est intituté : *Trois Souvenirs*, et le souvenir des Bois-Francs y occupe la première place.

*
* *

L'abbé Trudelle fut lui-même l'un des premiers missionnaires de Somerset ; il desservit pendant six années les territoires où s'étendent aujourd'hui les paroisses de Saint-Calixte, de Stanfold, de Sainte-Julie, de Sainte-Anastasie et autres. Il connut donc aussi bien que les colons eux-mêmes les débuts très pénibles de ces missions ; il fut intimement mêlé à tous les travaux et à toutes les sollicitudes des premiers pionniers. Et l'abbé Trudelle — la mort l'enlevait il y a juste une année à l'estime et à la vénération du clergé de Québec dont il était le doyen — était, en même temps qu'un missionnaire vaillant, un esprit très distingué, très cultivé, un lettré et un poète. Il y avait chez lui un mélange très heureux et le plus varié de très différentes qualités. Il voulut donc écrire après avoir « missionné », et parcouru les Bois-Francs, et c'est en 1852 qu'il recueillit ses souvenirs et les mit en prose.

Si cette prose était plus abondante, plus colorée, plus chaude, plus brillante, et parfois moins terne et moins sèche, nous dirions que l'abbé Trudelle a voulu écrire le poème des Bois-Francs, une sorte d'épopée en sept chants correspondant aux sept petits chapitres dont se compose cette

plaquette. Le merveilleux lui-même, qui est le condiment indispensable de toute nouvelle Iliade, ne serait pas absent de cette œuvre, tant l'héroïsme des personnages dépasse l'ordinaire effort de notre volonté. Et ce merveilleux ne serait plus un ensemble de fictions fantastiques telles que l'on en voit dans les *Légendes* de l'abbé Casgrain, mais la pure et très véritable réalité.

Les titres très simples et très modestes que l'abbé Trudelle a donnés aux divers chants de son poème, et qui diffèrent tant de ceux-là, prétentieux, dont l'abbé Casgrain a semé ses *Légendes*, attestent déjà toute la sincérité de l'auteur.

Lisez, par exemple, le chapitre intitulé « Privations et souffrances », et vous apprendrez peut-être qu'il n'y eut pas de héros plus épiques, et qui soutinrent mieux leur rôle que ces martyrs du dévouement et du patriotisme qui furent les premiers colons des Bois-Francs. Établis en pleine forêt, isolés des paroisses du bord du fleuve, de Gentilly, de Saint-Grégoire, par l'affreuse et terrible savane de Stanfold, ils ne pouvaient aller chercher des secours contre la misère imprévue qu'en se risquant à travers cet immense marais bourbeux que pendant sept mois de l'année on ne pouvait traverser qu'à pieds, et au péril de sa vie. Hommes et chevaux enfonçaient quelquefois et disparaissaient presque dans cette pâte molle et sans consistance qui constituait le sol de la savane. Malheur aux aventureux voyageurs si la nuit les surprenait en route, et les empêchait de bien voir le sentier de

branches sèches dont on ne pouvait dévier sans s'exposer à périr. Un missionnaire et un colon, l'abbé Bélanger et Ambroise Pépin, l'éprouvèrent une nuit au prix de leur vie; le notaire Cormier qui les accompagnait faillit succomber lui-même à tant de fatigues et de douloureuses angoisses. Bélanger et Pépin sont les deux victimes dont l'abbé Trudelle raconte les cruelles souffrances et la mort avec une simplicité toute dramatique.

Il arrivait souvent pourtant qu'il fallait entreprendre le périlleux voyage. Les provisions étaient épuisées; les quelques marchands, établis à Somerset ou à Stanfold, ne pouvaient suffire à toutes les demandes à cause de l'affluence trop considérable de nouveaux colons; avec le printemps s'annonçait la famine; on ne pouvait attendre la récolte prochaine, et déjà il fallait se contenter des fruits de la saison, d'herbes, de plantes et de racines bouillies. « Prisonniers au milieu des bois, comme sur une île au milieu de la mer », il ne restait plus qu'une ressource aux malheureux chef de famille, c'était de franchir à pieds la savane pour aller chercher les provisions dont on avait besoin.

Ils partaient donc par groupes de dix à quinze hommes, et revenaient « portant sur le dos soixante à quatre-vingt livres de farine, souvent un sac de provisions sur leur tête, et dans leurs mains les ustensiles de cuisine les plus nécessaires. Quelques-uns même ne craignaient point de se mettre en route avec des plaques de poêles sur les épaules. »

Et ils allaient ainsi haletant, dévorés par les moustiques, par les maringouins, dans un chemin bourbeux qu'ils trouvaient assez bon lorsqu'ils n'enfonçaient pas jusqu'aux genoux. L'abbé Trudelle raconte qu'un jour l'un de ces voyageurs allait disparaître dans une ornière où il plongeait, et ne fut sauvé que par son voisin qui eut juste le temps de le saisir par les cheveux et de le tirer du gouffre où il s'engluait. Il arrivait souvent que l'on rencontrait le long de la route des « malheureux enfoncés jusqu'aux bras avec leurs charges, se tenant aux racines qu'ils avaient pu saisir », et attendant ainsi le secours indispensable qui les arrachât à la mort. Lorsqu'on sortait de ce marécage, disait un de ces voyageurs à l'abbé Trudelle, on n'avait pas « formance » d'homme ; la vase nous couvrait des pieds à la tête, et il ne nous restait que des habits en lambeaux.

Mais l'on conçoit quelle joie apportaient au foyer ces pèlerins de la misère, et comme l'on goûtait ensuite l'abondance que procuraient de pareils dévouements.

*
* *

Aussi bien, ne faut-il pas croire qu'il n'y eut que des heures sombres et pleines d'angoisse dans la vie des premiers colons des Bois-Francs. Après quatre ou cinq ans de ce régime très primitif, les marchands organisèrent plus efficacement leur commerce, un moulin à farine fut construit à Somerset au bord de la rivière Blanche, et les

moissons abondantes remplirent les greniers. La fertilité du sol était prodigieuse, et aussitôt accoururent de toutes parts des milliers de nouveaux colons. La réputation des Bois-Francs devint proverbiale; ce coin de pays était regardé comme un Eldorado merveilleux; c'était alors la Californie du Canada; l'on dirait aujourd'hui le Klondyke de la province de Québec.

Il y avait en plus des ressources que l'on tirait du sol, l'industrie du sucre d'érable, et celles plus prosaïques de la potasse et de la perlasse qui furent dès l'origine des causes très actives de prospérité. L'érable poussait partout dans cette terre des Bois-Francs; et les colons convertissaient en « sall » la cendre des arbres qu'ils abattaient et brûlaient sur place. Ce « sall » était vendu aux marchands qui l'exploitaient ensuite pour la fabrication des alcalis.

Et puis, des routes publiques furent enfin tracées par l'administration, et facilitèrent le commerce. Quand le chemin provincial d'Arthabaska fut terminé en 1848, toute la région d'Arthabaska, de Stanfold, de Somerset et d'Inverness, qu'il traversait, entra dans une ère étonnante d'activité et de progrès. Tant il est vrai qu'une des plus utiles sollicitudes d'un gouvernement qui veut encourager nos œuvres de colonisation consiste à ouvrir des voies de communication, routes carossables ou chemins de fer, qui permettent aux défricheurs et aux cultivateurs de se mettre en relation avec les centres de commerce, et de vendre les produits de la ferme. Un habitant de Somerset disait un jour

à l'abbé Trudelle: « Si j'en avais le pouvoir, je ferais passer par nos affreux chemins le char de l'État, bien persuadé que ceux qui le conduisent tomberaient d'accord avec nous en tombant dans les mêmes ornières ». Le char de l'État roulerait tout seul aujourd'hui sur les chemins de Plessisville. Mais dans combien d'autres régions colonisables serait-il bon peut-être qu'il allât un peu secouer et « bordasser » les ministres!

*
* *

Les habitants des Bois-Francs eurent enfin une autre consolation, qui fut celle de voir bientôt s'établir et se fixer au milieu d'eux le missionnaire. Nos colons ne se peuvent passer de chapelles et de prêtres; et il manque quelque chose à leur vie aussi longtemps que de leurs modestes chaumières ils ne peuvent voir briller au soleil la croix du clocher. Le ministre de Dieu est leur naturel et indispensable compagnon; et ils se sentent plus généreux et plus entreprenants quand le dimanche ils peuvent s'unir à lui et avec lui prier le Dieu qui protège et qui bénit.

C'est au pied d'une croix plantée là même où s'élève aujourd'hui la très belle église de Plessisville que se réunissaient d'abord les premiers colons de Somerset. Ils n'avaient pas de prêtre avec eux, et ensemble ils récitaient le chapelet et chantaient les cantiques qu'ils avaient si souvent entendus dans l'église du village natal. Et ces pieuses rencontres les fortifiaient sans doute, mais

elles les faisaient aussi se souvenir avec mélancolie et tristesse des grandes cérémonies et des solennités dont si souvent avait été consolée et charmée leur enfance chrétienne.

En 1837 fut célébrée pour la première fois, à Somerset, la sainte messe ; et c'est la perlasserie qui y fut le premier sanctuaire. La joie fut grande ce jour-là, parmi les colons ; et cette joie devint plus intense encore, et elle devait durer toujours, lorsqu'en 1840 vint se fixer au milieu de ces braves cultivateurs le premier missionnaire résidant.

*
* *

Les citoyens actuels de Plessisville, ceux qui appartiennent à la génération nouvelle, ont peine à reconstituer la vie des anciens, et à se faire quelque idée de l'existence souvent pénible qui fut celle de leurs devanciers. L'aisance et la prospérité ont mis au front de leur jeune cité une auréole joyeuse qui fait bien vite oublier les souffrances et les privations de la première heure. Peut-être, cependant, est-il bon qu'ils se souviennent quelquefois des temps héroïques, et qu'ils apprennent au contact du passé la leçon du présent. Rien n'est instructif comme l'histoire, et nulle lumière ne fait mieux voir l'orientation qu'il faut donner à ses énergies. Que les excellents patriotes de Plessisville soient, comme leurs pères, des courageux, des forts, des sobres et des chrétiens, et ils verront se perpétuer en leurs foyers les plus précieuses vertus de notre vie nationale !

Et s'ils veulent être tout à fait reconnaissants, qu'ils gardent en leur mémoire le nom de ce prêtre qui a écrit d'une main diligente, et parfois avec beaucoup d'esprit, les premiers chants de leur héroïque épopée.

Pour nous, nous sommes heureux, au jour anniversaire de sa mort, de déposer sur la tombe de l'abbé Trudelle ces quelques lignes qui sont le pieux hommage de notre vénération.

Juillet 1905

NOËL RUSTIQUE

(pour le 24 décembre)

Ce soir, ma pensée se charge de poésie: non pas, cette fois, de la poésie que l'on va chercher aux pages des livres, mais de celle qui émane et se dégage des choses; de la poésie qui se concentre, à cette heure de décembre, et flotte autour des arbres de Noël, dans l'ombre des crèches, au foyer des vieilles cheminées.

Toujours, sous sa baguette magique enveloppée de givre, Noël a enchanté les âmes, et fait tourner dans les imaginations le rêve d'or des vieux souvenirs. Ce soir, au moment où le crépuscule hatif fait se rallumer au ciel les feux de la nuit, et pendant que déjà les petites têtes blondes s'emplissent des espérances de l'aube prochaine, remontons vers les Noëls d'autrefois.

*
* *

Je me rappelle, et ma mémoire en est toute baignée de clartés d'aurore, ma première fête de Noël: je veux dire, la première nuit de Noël où je fus jugé assez grand—et sans doute assez sage—pour accompagner mes parents à l'église. Certes, chez nous, où tant de noëls domestiques s'ajoutaient en

toutes saisons aux Noëls liturgiques, le tour d'être grand et d'être sage venait lentement. En notre foyer populeux, chacun prenait son temps pour vieillir; et il y en eut quinze avant moi qui ne se pressèrent pas... Enfin, cette année-là, je parus au conseil de famille assez raisonnable, et l'on me confia, un jour que j'avais sans doute plus longtemps et mieux «bercé», que l'on m'amènerait en carriole à la messe de minuit. J'irais enfin voir, à l'heure nocturne où il revient mystérieusement dans sa crèche, l'enfant rose, tout habillé de lin et de dentelles, l'Enfant divin dont le nom seul passe comme une caresse dans l'imagination des petits. Cette nouvelle m'apporta une grande joie; peut-être me fit-elle déjà meilleur? La joie bonne est pour les enfants eux-mêmes une première expérience, et salutaire, de la vie.

Cette première messe de minuit, cette longue route deux fois parcourue au son des grelots, à une heure si inaccoutumée, cette veille de Noël, cette soirée d'hiver est restée, dans ma mémoire, chargée de lumière et d'étoiles!

Que de choses nouvelles elle avait, d'ailleurs, enveloppées dans ses clartés incertaines! Songez donc : Berthier traversait alors une crise, une crise de civilisation intense. Berthier allait renoncer à ses modestes traditions, oublier son passé routinier, se payer le luxe des plus extravagants progrès. Jusque-là, fidèle aux antiques coutumes, Berthier avait éclairé à la chandelle ses nuits de Noël, son église pieuse, la crèche symbolique: cette fois, il

allait répandre à flots d'or, sous la voûte obscure, la lumière des lampes à pétrole. Jusque là, c'étaient des voix humaines seules, un peu rugueuses, à la vérité, et chevrotantes parfois, qui avaient chanté la « nouvelle agréable », et fait écho aux « anges dans nos campagnes » : cette nuit, c'était une voix artificielle et bien sonnante, la musique, l'harmonium prétentieux qui allait accompagner le chœur rustique, et laisser pour la première fois tomber du jubé sur la foule ses notes compliquées et mélodieuses.

Depuis quinze jours, dans la paroisse, on ne parlait que de cela. M. le curé lui-même en avait fait le sujet d'un long prône.

Les jeunes gens n'avaient pas été priés, comme d'habitude, de passer par les maisons pour faire la tournée de la chandelle. Et les jeunes gens en avaient été quelque peu chagrins. Elle était si gaie, la quête des chandelles ! de ces chandelles qu'avait faites elle-même la maîtresse du logis et qu'elle avait retirées hier, toutes rigides, jaunes comme de l'ambre, de leurs vieux moules de fer blanc ! Cette quête donnait aux jeunes garçons des airs si honnêtes ! Elle les faisait pénétrer si discrètement, et pour de si bons motifs, dans toutes les maisons du canton ! Et l'on aimait tant s'attarder, ici ou là, à jaser avec le vieux, près du poêle où il fumait sa pipe et réchauffait ses quatre-vingts ans, à causer avec la vieille qui arrêtait un moment d'écharpiller sa laine pour s'informer des voisins ! On recommençait si volontiers, partout, les conversations

banales ou plaisantes, s'entretenant avec les amis du train de la ferme, des « bûchages » d'automne fâcheusement retardés, du « battage » qui n'était pas fini, des divertissements prochains, des longues veillées des « fêtes », des bans de mariages que les commères avaient déjà publiés... L'on aimait tant surtout—et c'était vraiment la minute délicieuse de la tournée—l'on aimait tant goûter aux croquignoles que préparait pour Noël et le jour de l'an la jeune fille de la maison! L'aimable cuisinière, enfarinée et gentille, tout en taillant la pâte sur le couvert renversé de sa huche, ne manquait pas d'offrir aux jeunes gars ses friandises rissolantes; sous leurs yeux qu'allumait la convoitise, elle les faisait alors dorer de son mieux, et se tordre capricieusement dans l'écume de la graisse bouillante. Hélas! cette année-là, il avait fallu renoncer à la tournée charitable, aux causeries bavardes, aux croquignoles galantes, et aux chandelles. Le progrès emportait pour jamais toute cette poésie des vigiles de Noël...

* * *

Nous partîmes de bonne heure pour aller à l'église. Le chemin qui y conduit, est long de près d'une lieue, et les grands frères et les parents qui voulaient communier devaient aller, dans la soirée, attendre longtemps et avec dévotion leur tour d'entrer au confessionnal.

Quelle nuit claire, froide, radieuse, dont la beauté splendide se refait plus précise aujourd'hui

sous l'appel plus conscient des souvenirs ! Pas de nuages au ciel ; et pas de lune. Mais des étoiles plein la voûte d'azur sombre. La route et les champs voisins en étaient tout illuminés. La terre, recouverte d'une mince couche de neige verglacée par des pluies récentes, faisait miroiter sous la lumière sidérale ce revêtement d'acier. A gauche, le fleuve large ne faisait plus entendre le mugissement de ses flots emprisonnés ; de grosses glaces, épaisses, qu'avait soulevées et brisées la pulsation lente et irrésistible de la marée, s'empilaient les unes sur les autres, cependant que, ici et là, sur l'étendue vaste des battures, des surfaces polies et brillantes, de larges et longs patinoirs préparés par le hasard des flots et des pluies, apparaissaient comme des lacs de glace fine et noire.

Le chemin sur lequel nous emportait de son train modéré la jument vieille, pas ombrageuse, et si commode pour les voyages de nuit, n'était lui-même qu'une piste durcie, toute glacée, propice aux patineurs, sur laquelle se cramponait avec force notre coursier prudent. De temps en temps passaient de chaque côté de la voiture, et filaient devant nous, les jeunes gens du « côteau », montés sur des patins, qui se hâtaient vers l'église. Ces fils de marins et d'ouvriers étaient sortis de bonne heure, eux aussi, des maisons petites et proprettes, groupées comme des sœurs sur les tufs de la Micami. (1)

(1) Nom donné par les gens de Berthier (en bas), à ce village d'« emplacitaires », situé sur un coteau, à deux milles à l'ouest de l'église, et composé surtout de navigateurs et d'ouvriers.

Élégants et rapides, ils s'en allaient comme des ombres courbées et fuyantes, et l'on n'entendait plus bientôt que le déchirement sec de la glace se brisant sous la morsure de leurs éperons.

Notre cavale n'en était ni plus fringante, ni plus découragée. Elle faisait toujours sauter sur sa croupe, en un rythme monotone, la bande des grelots sonores ; elle avançait d'une allure régulière. Cependant, nous passâmes enfin, à notre tour, entre des maisons drues et illuminées, qui semblaient par tous les yeux de leurs fenêtres nous regarder aller au train de la vieille. C'était le « faubourg» de ma paroisse que nous traversions, faubourg indiscret, bâti tout au bord du chemin, peu fréquenté, et que j'aurais pris pour une rue solitaire de Québec, si alors j'avais connu Québec et sa solitude...

*
* *

La cloche fait entendre son dernier appel. Sa voix tremble et nasille dans le vieux clocher trapu qui s'élevait alors sans grâce sur mon église natale. La cloche grêle du vieux clocher trapu avait de l'émotion plein la gorge : elle ne laissait tomber de sa tribune aérienne que des sons étouffés, entrecoupés, aussitôt perdus dans l'air froid de la nuit. Cependant, le peuple, qui l'avait devinée plutôt qu'entendue, sortait des magasins et des maisons voisines et s'empressait vers le temple.

Déjà, et toute la soirée, l'église avait accueilli de nombreux fidèles. On avait tant hâte d'y voir

briller les lampes nouvelles, d'y entendre l'harmonium tout neuf, et il faisait si bon, aussi, se chauffer en égrennant son chapelet autour des deux poêles qui ronflaient à chaque bout de la grande allée.

A vrai dire, l'illumination de mon église natale n'était pas féerique. Les lampes suspendues deux à deux dans la nef, et assez espacées, éclairaient bien d'un jour suffisant les têtes dévotes des priants; elles faisaient même voir à nos yeux étonnés le petit bâtiment immobile—ex-voto de quelque marin sauvé du naufrage—qui, toutes voiles déployées aux vergues, et peuplé de petits hommes de bois, semblait voguer sans cesse dans l'espace, vers l'entrée du sanctuaire, sur une mer invisible; mais ces lampes trop rares, impuissantes à chasser toute l'obscurité du temple, laissaient flotter dans la voûte le nuage dispersé des ténèbres. Et pourtant, c'était merveille de voir la lumière discrète se répandre en un vaisseau si vaste, et y troubler, sans le dissiper tout à fait, le mystère de la nuit profonde. L'âme prie bien mieux près de la crèche enveloppée d'ombres: elle se souvient plus aisément de l'étable humide et obscure, du mystère nocturne de Bethléem. Il y a trop de lumières, et aujourd'hui trop d'électricité, autour de la paille brillante des crèches de cathédrale...

Oh! comme elle était simple, nue et pauvre, la grande cage vitrée, au toit pointu, aux barreaux minces, dans laquelle souriait sur la paille le petit enfant, rose, tout habillé de lin et de dentelles!

On l'avait mise, cette crèche fermée et transparente, sur l'autel latéral de droite, à quelques pas de la table sainte, où nous, les petits enfants, nous allions nous agenouiller pour mieux voir Jésus, et pour en être mieux entendus. Quelques fleurs artificielles et fanées l'entouraient sans ostentation, et de grosses lampes versaient sur le toit de verre leur lumière tranquille.

Nous étions là, les petits, pendant la messe de minuit, groupés autour du «banc d'œuvre», à genoux, debout, assis près des balustres, regardant tour à tour avec tous nos yeux, la crèche, le sanctuaire, la foule, les lustres suspendus, le petit bâtiment aux voiles déployées, le jubé où s'efforçait l'harmonium. Et nous priions aussi avec l'attention sérieuse de grandes personnes; nous faisions au petit enfant des demandes qui le faisaient sourire. Et nous écoutions chanter les voix qui clamaient la venue du Messie. Il est né le divin Enfant!... Nouvelle agréable!... Les anges dans nos campagnes... Suspendant leur douce harmonie, les cieux étonnés se sont tus... Tous ces cantiques, et tous ces airs nous étaient depuis longtemps familiers. Mon père qui chantait au lutrin ne pouvait les ignorer; il les chantait souvent le soir en nous caressant sur ses genoux; il fit avec ces pieux refrains toute l'éducation musicale de sa famille.

Je n'ai pas gardé le souvenir des détails liturgiques de cette nuit bienheureuse, de toutes les voix qui se firent entendre, de toutes les cérémonies qui se déroulèrent à l'autel. Il ne m'est resté

de tout cela qu'un bruit confus d'harmonie, qu'une vision mêlée de rêves imprécis.

A cette longue distance des événements, je présume cependant que l'on dut chanter, cette nuit-là, la messe bordelaise. A Berthier, quand c'était grande fête, on chantait toujours la messe bordelaise ; on priait peu pendant cette messe-là, et l'on prenait plaisir extrême à y entendre haleter les solistes.

Au moment de la communion, après que la clochette eut trois fois appelé les fidèles, M. le Curé distribua longtemps l'hostie blanche et pure, et longtemps le petit Jésus passant de lèvres en lèvres multiplia dans les cœurs son berceau divin. Les bonnes gens, tout recueillis, enveloppés dans leurs lourds habits d'hiver, s'en retournaient à leurs places, pensifs et heureux, comme les bergers de Chanâan après leur première adoration...

*
* *

Après une deuxième messe, celle de l'aurore, messe plus courte, pendant laquelle les cantiques éclataient plus joyeux et plus distraits, nous revînmes au logis paternel. C'était un peu avant la deuxième heure du jour, et nous allions, plus pressés, dans le vent sec qui brûlait les visages, et sous la clarté toujours scintillante des étoiles.

A la maison, un réveillon substantiel, tel qu'on sait l'imaginer dans les cuisines rurales, et qui avait mijoté toute la soirée dans le fourneau patient, attendait les gens de la messe.

La maison était chaude, accueillante, toute pleine du ronflement des bûches d'érables qui se consumaient dans le foyer. Le réveillon substantiel calma les appétits irrités par le long voyage, et il prépara le repos attardé de la nuit.

Cependant, longtemps après que chacun se fut mis au lit, et que tout fut redevenu silencieux, le sommeil hésitait encore à fermer mes paupières. Et dans la tranquillité sombre du dortoir où rêvaient déjà mes grands frères, j'entendais sonner les grelots, je me asentis emporté à la dérive dans la carriole rapide, je regardais clignoter les étoiles, et filer les patineurs, je revoyais le clocher trapu, les lampes suspendues deux à deux par de longues tiges à la voûte obscure, le petit bâtiment qui voguait sans cesse, j'écoutais l'harmonium neuf et les airs de Noël, j'apercevais sous une cage de verre éclairée de grosses lampes brillantes, le petit Jésus, tout rose, habillé de lin et de dentelles...

Décembre 1910.

———

Propos de Morale

LA FEMME

OU

Réflexions sur les « Bloomer Girls »

Il y a quelques semaines, Québec a été visité, envahi, embarrassé par les « Bloomer Girls ». Quelles sont ces femmes, on le sait suffisamment à la ville. C'est un collège, une association, une congrégation de jeunes filles américaines qui se sont consacrées au « base-ball ». Elles portent aux États-Unis un nom anglais qui les distingue de toutes autres catégories de personnes, et un costume qui les signale à la dévote curiosité du public. On dit en anglais, ou en langue américaine, les « Star Bloomer Girls ». La langue française ne peut guère bien traduire ces vocables. Le mot « star » nous laisse rêveur, et « Bloomer Girls » signifient tous deux beaucoup de choses. On peut raisonnablement penser que tout cet assemblage de syllabes veut dire surtout ceci : « des femmes en culottes ». C'est même sans doute, après tout, la version la plus exacte ; c'est assurément celle qui exprime le mieux la bizarre mentalité de ces filles excentriques.

Donc, l'autre jour, les « bloomer girls » faisaient grand bruit dans notre ville. Elles nous

étaient arrivées par chemin de fer, dans une voiture spéciale qui porte leur nom. Après avoir mangé comme des athlètes, elles s'entassèrent dans un tramway, et firent le tour de nos rues, comme des filles de Jubal, « soufflant dans des clairons et frappant des tambours.» Et cette promenade burlesque, cette mascarade féminine avait pour but d'avertir nos paisibles citoyens, ceux qui vivent sur le cap, et ceux qui sont en bas, de l'arrivée et de la présence parmi nous de ces femmes sans robe ni jupon.

Le lendemain, il y avait grande joute de « baseball » à la Pointe-aux-Lièvres. Et l'on y pouvait voir des hommes, des jeunes gens de Québec tombés en quenouille, et s'amusant à lancer des balles avec ces filles d'Amérique. On s'empressa pour aller voir ce spectacle ; on s'y précipita, on s'y bouscula et on s'y écrasa. Les plateformes n'y purent tenir, et elles s'écroulèrent ; il y eut des jambes cassées, et des crises d'épilepsie. Et quinze cents québecois furent assez naïfs et assez badauds pour applaudir ces garçonnières.

*
* *

Ces filles nous étaient venues d'Amérique, ce qui veut dire des États-Unis. La «bloomer girl» est un produit américain. On pouvait s'en douter. Elle est l'un des termes où aboutit le féminisme robuste et extravagant de nos voisins. Car la « bloomer girl » n'est pas une femme convenable· Il n'est pas convenable que la femme s'aventure dans

un métier qui l'oblige à quitter les habits de son sexe; il n'est pas convenable que la femme se livre à des sports aussi violents que ceux auxquels s'abandonnent, et se dévouent les « bloomer girls » ; il n'est pas convenable surtout que pour de pareils combats et dans un tel costume elle aille provoquer l'homme.

Nous savons bien qu'aujourd'hui la femme cherche partout à s'installer dans les métiers de l'homme; et que le sport devient un métier. Aux États-Unis surtout, l'on trouve des gens dont la vocation consiste à s'entraîner au jeu, et qui font de la profession de s'amuser et d'amuser les autres tout l'objet de leur vie. Leur idéal ne va pas plus haut, ni plus loin. Il est tout entier dans une balle de caoutchouc, dans une crosse ou dans un hockey. Ils ne le poursuivent pas ailleurs que dans le champ très étroit de leurs manœuvres. Faire du sport, c'est leur gagne-pain, c'est toute leur carrière; et ils s'en contentent. Ils mourront forts, et tout entiers.

Et voilà que la femme américaine, renonçant à son tour à de plus nobles aspirations, se mêle de s'arroger une semblable mission, que revendiquent des hommes, et cherche à rétrécir à ce point les horizons de sa vie. Est-ce un effet de la coéducation des sexes qui est un système cher aux pédagogues des États-Unis? Nous ne savons. Mais la femme américaine pourrait sans doute trouver mieux pour elle-même et pour sa dignité. Cette conception nouvelle du rôle de la femme n'est

sûrement pas la conception chrétienne, ni celle des austères puritains qui s'implantèrent jadis dans le sol de la Nouvelle-Angleterre. Mais, au fait, les Américains se soucient assez peu de rester ou d'être chrétiens, et l'on a dit déjà plus d'une fois que les mœurs américaines, avec tout ce qu'elles comportent de matérialisme, d'attachement au plaisir, et de dévotion à la nature sensible, étaient plutôt un retour au paganisme.

*
* *

Mais le paganisme lui-même avait-il bien imaginé des femmes telles que nous en fait l'américanisme? La femme païenne, on le sait bien, ne s'abandonne pas volontiers à la vie extérieure. Elle a sans doute ses amusements, ses distractions, ses exercices physiques, mais elle ne prend pas pour elle tous ces jeux auxquels il est permis à l'homme de se livrer. Elle n'est pas une femme de sport. Et ce n'est pas elle qui s'en va courir avec les garçons dans le stade, avec eux lancer le disque, et pratiquer le pancrace; et ce n'est pas elle non plus qui monte sur les chars, conduit les coursiers et fait voler la poussière dans la lice olympique. Chez les Grecs, les concours d'athlètes sont réservés aux hommes. Courses, luttes, exercices de la palestre ou du gymnase: tout cela était interdit à la femme, et l'on eût montré du doigt la petite demoiselle d'Athènes qui, sur tous ces terrains, se fût risquée à rivaliser avec les éphèbes.

Sans doute, l'on voit une fois dans la littérature grecque une jeune fille qui joue à la balle, et l'on en pourrait conclure que la balle était permise aux femmes de l'antiquité. Mais Nausicaa rougirait de passer pour être l'ancêtre des « bloomer girls ». Voyez plutôt comme son jeu de la balle est discret, pas du tout professionnel, et n'est en somme que le repos après le travail. Elle a demandé à son père, le roi des Phéaciens, d'aller avec ses servantes au bord du rivage pour laver ses vêtements ; elle doit se marier bientôt, et il convient que pour ce jour sa garde-robe soit propre. Alkinoos lui permet donc d'aller aux lavoirs ; et Nausicaa monte avec ses servantes dans une charrette aux belles roues, et toutes s'en vont à la mer laver du linge sale. Quand le blanchissage est fini, après la collation, et sans doute pendant que les tuniques et les manteaux sont à sécher sur les branches des buissons, Nausicaa aux bras blancs et les servantes aux belles tresses s'amusent avec une balle. Et Homère, le poète, ce vieil aveugle dont le regard profond et perçant voyait déjà, sans doute, par delà les Colonnes d'Hercule, et par delà les flots bleus, la désinvolture des « bloomer girls », nous avertit avec soin que pour cet exercice les Phéaciennes ne s'étaient débarrassées que de leurs voiles. Elles avaient gardé tout le reste. Et il n'y avait pas là, mêlés à ces femmes pudiques, de petits Phéaciens. Et quand Ulysse, que la vague avait quelques heures auparavant jeté sur le rivage, se réveilla aux cris joyeux que poussaient

les jeunes filles, et qu'il aperçut Nausicaa si doucement, si modestement, si fémininement appliquée au jeu de la balle, il ne fut pas tenté de la prendre pour un vulgaire garçon; mais il l'interrogea avec respect, et il lui demanda si vraiment il n'était pas en présence d'une déesse.

Comme ce tableau gracieux que nous a tracé l'artiste de l'Odyssée diffère étrangement du spectacle prosaïque et brutal que nous pouvaient offrir, il y a quelques semaines, les filles de l'oncle Tom! Qu'il y a loin du rivage de l'île des Phéaciens à la Pointe-aux-Lièvres! Et comme les scènes qui s'y déroulent à quarante siècles de distance nous font voir et comprendre et regretter les extravagances du néo-paganisme!

Ce que les Grecs n'eussent pas pu concevoir surtout, c'est que la néo-païenne ait placé dans une partie de «base-ball» tout l'objet principal de sa vie, et que ses mains, faites pour les travaux paisibles de la maison, aient été uniquement préparées, dressées, entraînées à «pitcher» et à «catcher».

La femme de l'antiquité est toute dévouée à la vie intérieure. Enfermée dans le gynécée, elle n'apparaît en public que pour les funérailles de ses parents, les cérémonies du culte et les sacrifices. Ses mains, elle les consacre aux œuvres domestiques. Elle apprend à filer, à tisser de belles toiles, à faire de la bonne cuisine; et elle s'exerce aussi à bien soigner les malades.

Elle est tout entière à ces travaux modestes,

et toute sa gloire consiste à garder le foyer. Aussi bien, le foyer grec ou romain est-il chose sainte: c'est comme une divinité ou une conscience extérieure toujours présente. Et c'est l'honneur de la femme qu'on le lui ait confié. Ce foyer est, en réalité, un autel, sur lequel il y a toujours un peu de cendres et des charbons allumés. Il ne doit s'éteindre qu'avec la famille, et c'est la femme qui est chargée d'y entretenir le feu sacré. Près de ce foyer, à quelques pas de la demeure commune, sont conservées les urnes funéraires, et déposés les restes des ancêtres : et c'est encore la femme qui prend soin de ces tombeaux, qui les couvre de fleurs, qui les enveloppe de guirlandes, et qui verse sur le tertre les pieuses libations. Voyez la très douce Électre—l'Électre d'Eschyle, car celle de Sophocle est plus vindicative qu'elle n'est tendre— : elle vient avec les Choéphores répandre avec grâces et larmes, sur la tombe d'Agamemnon, le vin pur du sacrifice.

La religion étroite des premiers païens est toute domestique, et la femme exerce donc dans la maison un véritable sacerdoce. Aussi, comme elle est agréable la maison des anciens ! L'homme se plaît à y revenir, et l'on sait qu'Ulysse lui-même préféra à l'immortalité la joie de revoir son palais d'Ithaque.

* * *

Au surplus, qu'est-il besoin de remonter jusqu'à l'antiquité païenne pour signaler aux « bloomer

girls» des leçons de vie domestique? Le christianisme a fait à la femme un sort plus beau encore que celui qu'elle avait reçu du paganisme.—Le paganisme n'a-t-il pas souvent asservi la compagne de l'homme?—La religion du Christ l'a affranchie plutôt de bien des servitudes où l'avait retenue la civilisation grecque ou romaine; elle l'a mêlée davantage à la vie de l'homme, pour qu'elle fût plus utile à l'homme; elle a brisé les barreaux du gynécée que le musulman croise encore aux fenêtres de ses harems. Le christianisme, à la vérité, a laissé un jour la femme se faire athlète; il l'a même persuadée de se joindre aux hommes dans les arènes, où seuls d'ordinaire luttaient les gladiateurs et les lions. Et la femme chrétienne y a souvent paru. Mais si le christianisme le lui a permis, et s'il l'y a invitée, c'était pour que la femme se fît elle-même soldat, champion du Christ et de la foi, et pour qu'elle fît couler son sang avec celui des martyrs.

Lorsque, d'ailleurs, certains jours d'alarmes, une grande cause nationale réclamait tout le dévouement de la femme chrétienne, celle-ci descendait dans la vie publique, elle prenait sa part du péril; on la vit chevaucher à la tête des troupes, faire flamboyer l'épée, épauler le fusil, et mettre le feu au canon. La Lorraine eut Jeanne d'Arc, et la Bretagne Jeanne de Montfort; l'Acadie eut Madame Drucourt, et le Canada français Mademoiselle de Verchères.

Mais tous ces exploits virils ne sont que des

épisodes dans la vie de la femme chrétienne. Et le christianisme a vraiment tracé à la femme un autre rôle, qui lui doit être habituel. Et la femme chrétienne, mieux encore que la païenne, est la gardienne et l'ange du foyer. C'est à elle qu'incombe le devoir de régler l'ordre de la maison, et de vaquer aux soins du ménage. Quelle qu'elle soit, duchesse, bourgeoise ou roturière, elle doit connaître le chemin de la cuisine et celui de la dépense ; elle est l'intendante du gouvernement domestique. Et si elle a des filles à élever, à former, à préparer à la vie, la femme chrétienne a le devoir de leur apprendre leur métier de maîtresse de maison, de les initier à l'art de pétrir, et de les habituer à ne pas considérer le stade, les champs de « base-ball », ou seulement la rue comme la voie large et libre où se peut engager leur vie. Elle doit en faire toujours des jeunes filles instruites, discrètes, pratiques, aimables, vertueuses, et jamais des « bloomer girls ».

La femme chrétienne est gardienne du foyer. Et le foyer chrétien est chose plus belle encore et plus douce, et plus attachante que le foyer païen. Il n'y a là, sans doute, ni autel, ni urnes, ni tombeau. Mais il y a le crucifix, la grande croix noire pendue au mur, au pied de laquelle chaque soir on s'agenouille, et de laquelle le Christ vivant ouvre à chacun son cœur et ses bras. Il y a l'image de la Vierge qui reçoit les plus intimes et les plus pressantes confidences. Il y a le souvenir des vertus et des traditions familiales et

chrétiennes qui s'attache à toutes les choses, qui rend sacrés tous les objets, et qui en fait s'échapper comme un parfum qui les embaume et les protège. Il y a l'âme des anciens, l'âme des chers défunts qui plane dans ce sanctuaire du foyer, qui y flotte avec les doux souvenirs, qui se mêle encore à nos âmes, qui avec elles se réjouit ou s'attriste, et avec elles supplie et adore. Il y a, enfin, le foyer lui-même, le bon vieux foyer où s'allument la flamme et la joie, l'âtre pétillant autour duquel on se groupe le soir pour causer ensemble, pour échanger sa vie, et pour confondre dans les plus agréables commerces toutes les gaietés, tous les chagrins, et toutes les espérances.

Or, de ce foyer la femme chrétienne est l'ange tutélaire. Et c'est elle qui doit le garder pur, et c'est elle qui doit mettre sur toutes les choses la grâce de son sourire et de sa vie. Et pour cela, il faut que la femme comprenne bien son rôle de jeune fille, d'épouse ou de mère. Il faut qu'elle ait conscience que son ministère n'est jamais plus efficace, ni sa dignité plus assurée, que lorsqu'elle concentre toute son action dans les limites très souples et assez larges de la vie domestique. La femme y perdra presque toujours à sortir de ce cercle de son activité pour entreprendre les œuvres qui sont la tâche de l'homme. Qu'elle n'aille pas trop loin sur les grands chemins où seul l'homme peut s'aventurer! Sur ces routes étrangères, fût-elle entraînée et rapide comme une « bloomer girl », elle fera presque toujours des chutes malséantes, ou

bien elle aboutira à quelques petits abîmes très laids où s'enfonceront sans retour son élégance et sa gloire.

*
* *

Puissent les Québecois ne pas oublier ces graves propos ! et puissent-ils surtout donner toujours aux bacchantes échevelées qui viennent ici, en plein champ, s'exhiber et courir à toutes jambes, les leçons qui conviennent ! L'autre jour, nos jeunes gens se sont laissés battre par elles. Cela était convenable, et cela était conforme à cette réputation de politesse et de galanterie dont Québec aura toujours droit d'être fier. Mais si ces « bloomer girls » osaient revenir, et si nos jeunes éphèbes avaient encore le mauvais goût de lutter avec elles pour se laisser vaincre, nous souhaiterions au moins que cette fois l'on châtiât discrètement les vainqueurs, en distribuant à chacun un jupon pour prix de sa victoire.

Octobre 1905.

———

CARTES POSTALES

Réflexions sur le côté qui n'est pas réservé à l'adresse

C'est donc de l'autre côté qu'il s'agit: de celui qui était autrefois destiné à la correspondance, et sur lequel, depuis quelques années, l'on ne peut plus écrire. C'est du côté où maintenant il n'y a plus de place pour les nouvelles familières, que nous voudrions parler ce soir.

Aussi bien, le moment est-il favorable pour en causer, puisque les cartes postales prennent des allures plutôt étranges, et puisque Québec aujourd'hui est par elles envahi et débordé. Nos librairies sont devenues des succursales de l'Hôtel des Postes, et les libraires des commis de Monsieur Mulock. (1) Et leurs cartes postales sont toutes prêtes pour la boîte aux lettres; elles ont sur le côté qui n'est pas réservé à l'adresse tout ce qu'il faut pour être mises en sac et partir. Il n'y a plus qu'à signer, si on en a le désir ou l'impudence, et qu'à adresser. Et l'on nous dit que cette façon de correspondre est du dernier goût; et, en vérité, nous le croyons. Ce doit être aussi la dernière étape des métamorphoses de l'art épistolaire.

(1) Alors ministre des Postes du Canada.

*
* *

Grand Dieu ! quelles transformations aura subies cet art d'écrire des lettres ! Qu'il y a loin des épîtres de Cicéron à Atticus, des billets de Grégoire à Basile, et des correspondances datées des Rochers, aux dernières cartes postales que vous avez pu voir hier dans certaines vitrines de la rue Saint-Jean ! C'est, à coup sûr, le plus bel exemple d'évolution des espèces littéraires, et le plus précieux argument qui puisse confirmer les théories de Monsieur Brunetière.

Autrefois, quand on voulait correspondre avec quelqu'un, il fallait un peu se mettre en frais, chercher quelque chose à dire et le trouver, puis essayer de l'exprimer avec aisance, grâce, et beaucoup d'esprit, et, comme disait la marquise, le mettre sur le papier en laissant sa plume trotter la bride sur le cou. C'était très convenable alors d'avoir quelques idées quand on voulait écrire à Werther ou à Charlotte, et plus récemment à Élise Veuillot ou à Eugénie de Guérin ; et pour envoyer de sa main une épître, il était nécessaire que l'on eût d'abord une tête sur les épaules.

Cela avait bien ses inconvénients sans doute, comme toutes les choses excellentes. Il est arrivé, par exemple, que des épîtres adressées à un ami très cher, à une sœur, à un fils absent, à une fille mariée en province, ou à des disciples désireux de rester attachés à l'esprit du maître, ont dépassé le but et se sont rendues jusqu'à la postérité. Et

ces épîtres étaient si pleines d'intérêt que la postérité a pensé que la première adresse était une erreur, que c'était bien à elle que ces lettres étaient destinées; et elles les a confisquées comme fait Monsieur Mulock certaines lettres égarées, et elle les garde encore en ses serviettes percées et en ses tiroirs ouverts.

Comme on va bien éviter, à l'avenir, ces distractions de la fortune! Et comme l'on va simplifier la correspondance! et la soustraire aux curiosités et aux admirations intempestives des gens de lettres!

On est donc en train de changer cela, et l'on a pas mal réussi déjà. Et c'est l'image, jolie ou grossière, convenable ou boulevardière, qui se substitue à l'idée personnelle; c'est la photographie qui remplace la littérature; c'est le dessin reproduit à la machine qui tient lieu de l'esprit. L'art épistolaire devient peu à peu l'art de bien développer un cliché, ou l'art de graver et d'imprimer avec netteté et précision: il va se confondre dans quelques jours avec les arts industriels et mécaniques.

Depuis que Skakespeare, en ses chefs-d'œuvre, a fait un si affreux mélange des manifestations de l'art, on ne sait plus où s'arrêter en cette voie et sur cette pente. La confusion des genres, qui fut une hardiesse des romantiques de tous pays et de tous temps, devient une audace chez les réalistes et les symbolistes du vingtième siècle. Voyez donc à quels excès se livrent nos journalistes jaunes, ceux dont nous parlions l'autre jour, et qui sont,

à Montréal, les directeurs inconscients du mauvais goût. Quelles réalités mal faites, et quels symboles incohérents et baroques dessine chaque semaine l'imagination vidée et niaise des barbouilleurs de nos grands journaux ! Et comme l'on fait du grand journalisme un journalisme petit ! Et comme l'on veut fondre ensemble le grave et le burlesque, la dignité et la platitude !

De même, l'art épistolaire est en train de se commettre dans les plus étranges promiscuités, depuis qu'il appelle à son secours les arts du dessin et de la gravure, depuis que la lettre est devenue une image.

Tout d'abord cette image fut séante. Elle était alors la reproduction des réalités, des choses vues, observées, copiées. On sait, en effet, que ces cartes réalistes ont été imaginées avec une intention louable de vulgariser les merveilles de l'art et de la nature. D'ordinaire, elles se chargent de tous les monuments, petits ou gros, qu'un touriste oisif peut admirer en voyage ; elles s'en couvrent, elles s'en affublent, elles s'en décorent, et elles s'en vont par le monde portant collés à leur flanc de carton Saint-Pierre de Rome, le Louvre, le Parthénon, le Château Frontenac, notre Hôtel de Ville, et bientôt sans doute cette espèce d'horreur artistique que l'on voit sur l'esplanade, et qui s'appelle, à Québec, le monument des soldats d'Afrique.

D'autres fois, les cartes postales se colorent de toutes les nuances des lumières chaudes du Midi, ou elles étalent les lignes souples, harmonieuses et

larges des paysages pittoresques, grandioses ou splendides. Elles vous apportent alors le rocher de Percé, un jardin d'Orient, un torrent des Pyrénées, un reflet des glaciers, un lac d'azur encadré comme un fragment du ciel bleu entre deux montagnes de la Suisse. Et ces sortes de cartes sont fort agréables, elles sont utiles. Il faut aujourd'hui voyager si vite, et le visiteur est si pressé! Où prendrait-on le temps de décrire en de longues épîtres l'admiration sincère ou factice que l'on porte à travers les monuments et à travers les pays?

Si du moins on en était resté là. Mais, non. Et l'on a voulu faire des cartes postales pour ceux qui ne voyagent pas, pour ceux que ne hantent pas les préoccupations historiques, monumentales, esthétiques, pour ceux qui ne se promènent qu'au pays du rêve et de la fantaisie.

Car l'on sait que, fussions-nous très sédentaires, nos âmes sont essentiellement et toujours voyageuses; elles voyagent quelquefois toutes seules et sans nous. Et le caprice et la passion font alors surgir à leurs regards les plus belles, les plus brillantes ou les plus dangereuses visions. Or, l'âme qui rêve et qui jongle veut, elle aussi, avoir ses cartes postales pour correspondre avec d'autres âmes qu'elle appelle, qu'elle attire dans les lointaines régions de la pensée ou du sentiment. Elle veut des cartes postales qui la révèlent, qui traduisent ses désirs, qui extériorisent ses plus subtils mouvements, qui fassent sensibles toutes ses émotions et ambitions, et qui indiquent le degré précis

de longitude et de latitude où, dans les royaumes imaginaires, elle s'est envolée et égarée. Et si cette âme est éprise d'aventures galantes, elle veut encore des symboles qui signifient ses inclinations, ses secrets desseins, ses escapades, et qui donnent une forme à ses plus chimériques extravagances.

Et voilà pourquoi et comment ont été inventées les cartes postales symbolistes, et voilà aussi pourquoi celles-ci sont, entre toutes les cartes postales, les plus variées, les plus nuancées, les plus suggestives, parfois les plus artistiques, très souvent les plus scabreuses et les plus détestables.

Donc, la carte postale elle-même a évolué en ces derniers temps : elle a beaucoup évolué. De réaliste et d'objective qu'elle était, elle est devenue symboliste et subjective ; elle a passé de la réalité à la fantaisie personnelle, et de la fantaisie à une extrême licence. Et cela devait arriver, puisque l'on a voulu en faire pour tous les goûts et pour toutes les âmes.

*
* *

Québec avait jusqu'à ces dernières semaines assez fermement résisté à l'invasion de ces cartes postales que, pour les raisons plus haut et clairement énoncées, nous appelons symbolistes. Mais depuis quelques jours, depuis sans doute que les derniers ballots de marchandises nous sont arrivés de Paris, ces cartes postales se sont glissées à travers cahiers et livres dans un trop grand nombre de nos librairies ; elles se sont accrochées aux

vitrines, et à travers les glaces transparentes elles provoquent les passants. Oh ! il y en a de bonnes sans doute ; il y en a aussi d'assez stupides, et il y en a beaucoup qui sont indifférentes et moralement neutres. Et contre celles-là toutes nous n'avons rien à dire. Mais il y en a de très lestes, d'un peu corsées, comme l'on dit quand on veut donner une entorse à la langue, et d'inconvenantes, et de mauvaises. Et contre ces dernières il faut protester.

Oui, il y a dans telles vitrines de tels libraires catholiques de Québec, des cartes postales, c'est-à-dire des images, des scènes, des tableaux, des nudités, des démarches, des gestes, des actions qui sont un défi jeté à la morale publique. Il y a là des poèmes complets de la galanterie la plus saugrenue, de la passion la plus indiscrète et la plus suggestive, poèmes lascifs que vous pourriez voir se développer en plusieurs chants, c'est-à-dire en des séries assorties de cartes postales, qu'un honnête père de famille ne voudrait pas laisser sur la table de travail de son jeune fils ou de sa jeune fille. Il y a là, s'étalant en plein soleil, des personnages de carton que des gens qui se respectent ne voudraient pas jouer sous le seul regard de leur conscience. Et ce sont donc nos excellents libraires catholiques, canadiens-français ou irlandais, qui font ce métier de souiller l'œil des passants, et de corrompre l'imagination des jeunes.

Quelqu'un qui arrivait l'autre jour de Montréal, et qu'étonnaient, à Québec, certaines affiches de

théâtre et l'étalage dévergondé des cartes postales, nous assurait que là-bas, dans la grande ville commerciale, on ne poussait pas aussi loin le sans-gêne et l'indécence. Nous ne savons si ce jugement est bien conforme à la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quelques semaines nos libraires se sont lancés dans une débauche d'images immorales avec une désinvolture qui déconcerte ; ils ont sans doute vu là, dans ce commerce, une bonne veine, et ici nouvelle, à exploiter, et ils sont en frais d'habituer le public au spectacle des vitrines malpropres.

Or, nous défions certains libraires canadiens-français et irlandais, tous catholiques, de Québec, d'installer dans leurs vitrines des tableaux agrandis de certaines scènes de passion ardente qu'ils étalent pourtant en ces mêmes vitrines sous forme de cartes postales. Ce serait, croyons-nous, un *tolle* général, et ces libraires craindraient avec raison de manquer à leur devoir et à leur conscience.

Cependant, qu'ils le veuillent bien croire ; ce n'est pas parce que les tableaux sont plus petits que le mal est moins grand ; et c'est aussi sans doute parce que ces petits tableaux en carton sont moins dispendieux et s'achètent plus facilement que le dommage est plus considérable.

Nous pensons bien que l'on va trouver notre morale rigide, et nos paroles sévères. Peut-être même découvrira-t-on que nous versons dans le sermon, et que vraiment nous sommes un peu

janséniste. Pourtant, si le voile déchiré qui couvre notre personnalité était moins épais, [1] l'on verrait que nous ne sommes pas Caton, et que ce n'a pu être l'abbé de Saint-Cyran ni Monsieur Arnauld qui nous ont instruit. Au reste, nous sommes sûr que nous exprimons ici l'opinion de la meilleure portion du public laïc de Québec. Et tout ce que nous voulons rappeler, d'ailleurs, c'est que la morale et la dignité personnelle ont des exigences certaines, et que ce n'est pas parce que l'on est marchand que l'on peut honnêtement exploiter la volupté, et lui faire rendre de l'argent et suer de l'or.

Et nous terminons sur ces graves pensers ce long propos. Et nous supplions enfin nos libraires de retirer de leurs vitrines ces amorces de la passion qu'ils offrent et tendent inconsidérément à la curiosité malsaine d'autrui. Ils iront peut-être ainsi contre le mouvement évolutionniste qui entraîne en ses transformations la carte postale; mais, dans les arts et dans les lettres, ce sont le plus souvent ceux qui font autrement que les autres, qui font le mieux et qui sont le plus utiles: et cela doit suffire à la gloire de nos libraires de Québec.

Mai 1905.

---

(1) Cet article était signé du pseudonyme de Benj. des Anges. Nous déchirons volontiers nous-même ce voile que l'on nous dit avoir été toujours très transparent.

LEÇONS DE LA RUE

SUR LA TEMPÉRANCE

« Comme c'est laid d'être ivrogne ! », disaient en chœur les quatre ou cinq enfants qui étaient là, près de nous, l'œil tout plein du spectacle qu'ils avaient aperçu, et qui regardaient détaler et fuir par la rue Caron la voiture de l'épicier.

Il y a de cela cinq ou six semaines. et il était à peu près quatre heures de relevée. Les enfants venaient de sortir des écoles, et ils se répandaient joyeux et légers, sac au dos ou livres sous le bras, à travers les rues du quartier. Ils avaient fini leur journée studieuse ; ou, du moins, ils échappaient maintenant à la tutelle du maître ou de la maîtresse ; ils avaient terminé la leçon du jour.

Mais peut-on jamais se flatter d'en avoir fini avec toute leçon, et de se soustraire, ne fût-ce que pour quelques heures, aux enseignements de la vie ? La leçon du jour, elle ne finit guère pour l'enfant ; elle dure et elle se renouvelle tant qu'il n'a pas retrouvé, le soir, son mol oreiller, et tant qu'il n'a pas commencé le premier rêve de la nuit. Tout la lui donne, la leçon du jour. Et la rue où il descend après ses classes n'est pas la maîtresse la

moins instructive, ni la moins éloquente. Et cette maîtresse qui s'offre à tout gamin qui revient de l'école donne les enseignements les plus variés, séduisants ou désagréables, disgracieux ou corrects, édifiants ou scandaleux, utiles ou nuisibles. Dure marâtre quelquefois, et quelquefois conseillère persuasive que celle qui accueille l'enfant, quand il va de l'école dans la rue!

*
* *

Or, ce soir-là, la rue devait donner aux enfants, avec un vilain spectacle, une salutaire leçon.

Sur le trottoir de la rue Notre-Dame-des-Anges, une femme était assise, accroupie, et baveuse, à moitié consciente de son ivresse malpropre, et incapable de continuer sa route. Elle pouvait avoir cinquante ans. Elle portait le costume négligé et pauvre des femmes de son espèce. Une chevelure en désordre mal cachée sous un large chapeau de paille, l'œil éteint et morne, le visage abêti. Une ruine écroulée sur un mauvais trottoir : un reste de vie humaine sous des haillons sales.

Les enfants vinrent à passer par là. Le chemin des écoliers se trouvait cette fois n'être pas celui des sergents de ville. Ils aperçurent la misérable femme qui cuvait son vin ; et comme il fallait s'y attendre, ils entourèrent bien vite cette victime de l'ivrognerie. Les enfants sont si curieux de spectacles, et si avides d'en épuiser toute l'émotion. Ce sont déjà des hommes, disait La Bruyère, et les enfants de Québec vieillissent aussi

vite que les petits Bourbons ou que les gamins de Paris.

Ils se groupèrent donc dans la rue et, pitoyables ou moqueurs, ils considérèrent la vieille femme. Or, voici qu'un charitable garçon épicier passa avec sa grande voiture. La grande voiture était libre, et, ce qui n'arrive pas toujours—les garçons épiciers sont si pressés—le conducteur aperçut assez tôt pour ne pas les écraser les petits piétons, et il s'arrêta lui aussi pour prendre sa part gratuite du spectacle. Puis, aidé de quelques braves gens qui se trouvaient là, il hissa dans sa livreuse la misérable ; il fouetta et partit à grande allure dans la direction que la femme lui avait indiquée.

Les enfants suivirent d'abord moitié rieurs et moitié tristes ; mais ils se laissèrent bientôt distancer, et s'arrêtèrent au premier coin où la voiture avait tourné pour s'engager dans la rue Caron. C'est là qu'ils nous réjoignirent, et nous firent part de leurs naïves impressions, pendant que très patiemment nous attendions le tramway. Ils nous racontèrent ingénument cette scène que nous avions observée de trop loin pour en surprendre les détails ; et ils mettaient dans leur récit je ne sais quel accent un peu inquiet qui révélait toute leur âme innocente. Et ils conclurent tous par cette exclamation qui jaillissait de leur petite conscience si bonne. « Comme c'est laid d'être ivrogne ! »

Nous ne pouvions, certes, que les approuver. Et il le fallait bien aussi puisque le ton de leur

voix se faisait interrogateur, et qu'ils attendaient une réponse à ce cri de leur âme d'enfant. Nous leur répétâmes donc ce qu'ils avaient déjà si bien dit.

—Et maintenant que vous avez bien vu comme c'est laid d'être ivrogne, n'est-ce pas, que vous ne le serez jamais ?

—Oh ! non ! jamais, jamais ! répondirent encore une fois en chœur les enfants ; car, bien sûr, c'est trop laid d'être ivrogne !

Et toute leur conscience était dans cette réponse et dans cette promesse. Et la leçon qui se terminait ainsi fut sans doute pour ces mioches la plus utile de toutes les leçons du jour, et celle qui restera le plus longtemps gravée dans leur souvenir.

*
* *

Mais comment se fait-il donc que cette femme était là, dans la rue, étalant le désordre de sa vie? Où s'était-elle enivrée ? et se pouvait-il qu'elle sortît de quelque buvette du voisinage ? Y a-t-il des hommes, des hôteliers, des commis de bar qui soient capables de donner à boire à une femme ? Y en a-t-il qui aient, pour cela, assez peu de respect d'eux-mêmes, et assez peu de respect pour la femme ? Qui a donné à cette misérable « le coup de trop », qui devait la faire trébucher et rouler dans la boue ?

Nous aimons à penser qu'elle seule est coupable

de son ivresse, et qu'il ne faut accuser que sa passion grossière.

Tout de même, le scandale d'une femme ivre-morte sur le trottoir fait venir à l'esprit bien des réflexions sur le rôle étrange que jouent parfois nos maîtres d'hôtels [1] et de buvettes.

N'arrive-t-il pas, en effet, bien souvent, et beaucoup trop souvent que des hommes ivres donnent aux passants de la rue le spectacle hideux dont furent témoins l'autre jour les petits écoliers. Ce n'est pas, en vérité, à la femme que doivent aller nos sévères reproches, puisque, grâce à Dieu, la femme boit peu, et infiniment moins que l'homme. Mais qui peut dire combien d'hommes vont par la rue promenant leur ébriété et leurs blasphèmes ? Combien titubent et chancellent ! Et combien aussi, comme cette pauvresse, s'en vont rouler sur les trottoirs et dans l'ornière ! Oh ! les spectacles du samedi soir [2] dans nos quartiers ouvriers surtout, où l'homme qui travaille cherche trop souvent à se griser d'alcool ! Il s'imagine, le malheureux, que la semaine finira dans la joie, si elle finit dans l'intempérance. Et il croit, pauvre victime des comptoirs, qu'il sied, au soir du dernier des jours de rude labeur, de passer de l'atelier dans la buvette, du chantier dans la taverne !

---

(1) L'on sait qu'au Canada l'on appelle souvent du nom d'« hôtels » ou « restaurants » de simples buvettes.

(2) Depuis que cet article a été écrit on a décrété, à Québec, la fermeture des buvettes à sept heures du soir, le samedi.

Mais quelle joie brutale coule avec l'alcool dans ses veines! et quels plaisirs mêlés de grossières colères lui entrent dans l'âme! Entendez plutôt, quand vous passez devant la porte des auberges, et que vous arrivent par-dessus les écrans, derrière lesquels le maître sent le besoin de masquer et de cacher sa honteuse clientèle, les éclats de joie stupide, les rires avinés, ou les « sacres » criminels des buveurs en ribote. Est-ce bien cela de la joie humaine? et est-ce cela du bonheur capable de reposer la vie?

Mais pourquoi donc faut-il qu'il y ait dans nos villes tant de lieux malséants, où vont s'abrutir les esprits? Pourquoi faut-il que, le soir, l'ouvrier qui revient de son travail, ou le jeune homme qui fait sa promenade sentimentale, trouve sur sa route tant de pièges où peut rester captive sa vertu? Pourquoi faut-il surtout qu'il se trouve dans nos hôtels, auberges, tavernes ou buvettes des hommes qui aient le triste courage d'enivrer l'homme?

Cette pauvre femme, nous ne savons d'où elle sortait, et nous ne savons si quelques minutes avant sa lamentable chute, nous aurions pu la trouver accoudée à un comptoir, avalant le verre que lui aurait rempli un misérable aubergiste. Mais nous savons bien que de nos hôtels, et de nos buvettes sortent des hommes qui sont ivres, qui n'ont plus ni tête ni jambe, et qui ont pris là, sur le comptoir, les libations qui devaient les enivrer, le poison qui devait les bestialiser.

Et voilà ce qui est par-dessus tout regrettable

et lamentable. Il est si pénible de voir l'homme travailler sciemment à la dégradation de son semblable! Et il est donc si triste de penser qu'il y a parmi nous des aubergistes qui sont capables, pour quelques sous, de « déranger, » de « mettre en train » et de soûler leur prochain.

L'autre jour, les commis de bar ont banquetté à l'hôtel Limoilou. Car eux aussi, ils ont une association; ils sont une force organisée. Et comme tous les unionistes qui ont le sentiment de la solidarité un peu accentué, ils éprouvent le besoin, une fois l'an, de se grouper autour d'une table, et de manger leur soupe dans la même assiette. Il n'y a rien qui développe autant que les banquets l'altruisme, et, en général, toutes sortes de charités fraternelles.

A ce banquet du 21 octobre, où l'on a discuté les « intérêts professionnels », nous ne savons si les commis de bar ont décidé, pour quelque jour prochain, la grève générale et la fermeture des bouteilles. Nous n'osons pas espérer qu'ils soient à ce point révolutionnaires et socialistes. Nous savons cependant que l'on fit beaucoup de discours, et qu'il y eut des toasts portés à l'Association, aux patrons et aux dames.

On a donc parlé. On a remué quelques idées à travers les liquides que l'on servait à table. Et nous voulons croire que les commis de bar ont tenu à se grandir dans leurs discours jusqu'à la hauteur de professionnels honorables. Dès lors, leur éloquence dut être à la fois digne, et pleine

de sages conseils et de louables enseignements. Nous regrettons que les journaux n'aient pas insisté sur cet article du programme, et ne nous aient pas appris quel idéal rêvaient pour leur dignité personnelle des hommes qui peuvent être tour à tour et à chaque instant des gardiens ou des traîtres de la morale publique. Mais nous souhaitons, et nous voudrions que notre vœu fût par eux entendu, que tous les commis de bar de notre ville décident à l'unanimité, et inscrivent en tête des règlements de leur association, qu'aucun d'eux ne versera à boire au client éméché, ou seulement déjà un peu surchauffé par l'alcool, et jamais non plus aux mineurs et aux femmes qui se pourraient présenter au comptoir. Que cette loi inviolable soit gravée en l'âme et conscience des aubergistes, écrite en lettres bien visibles au-dessus de tous les comptoirs, imprimée sur toutes les bouteilles, et qu'elle soit chaque année le sujet d'un long discours au banquet des commis de bar.

Et si cela est, peut-être ne verrons-nous plus jamais de femmes ivres dans la rue ; à coup sûr, nous verrons moins d'hommes qui zigzaguent sur les trottoirs, et sans nul doute il y aura moins de regrets et plus de joie dans beaucoup de familles.

*
* *

Car il y a une chose que les enfants n'ont pas vue l'autre jour : c'est l'arrivée de cette femme, mère de famille peut-être, dans son logis. Il y a une chose que ces enfants ne savent pas, c'est la

tristesse des foyers que désole et ravage l'ivrognerie. Tous les foyers, et les plus riches dans les quartiers aristocratiques, et les plus pauvres dans les faubourgs ouvriers, tous les foyers sont tristes quand l'ivrognerie s'y est installée, quand l'homme ou la femme s'y adonne à la passion de boire, et quand l'un ou l'autre y apporte le spectacle de ses turpitudes. Et comme cela est plus triste encore, quand le vice de l'ivrognerie va se gîter dans la mansarde où il n'y a plus ni feu ni pain!

Plus de joie dans ces maisons désolées. La femme y pleure les désordres de son mari qui boit; les enfants n'osent approcher du père brutal et sans cœur. Et quand c'est le jeune homme qui a contracté l'affreuse habitude, la mère songe pendant les longues heures de la nuit à son fils qui n'est pas encore rentré, et qui prostitue sa jeunesse dans les taudis où l'on s'enivre et où l'on s'avilit. Oh! oui, comme c'est laid d'être ivrogne! Et comme il faut souhaiter aux enfants de ne l'apprendre jamais, s'ils doivent jamais l'apprendre, que par les spectacles et les leçons de la rue!

*
* *

Pauvre femme qu'emportait l'autre jour la voiture de l'épicier! A-t-elle pu voir du moins, quelques heures après sa rentrée au logis, la grande croix noire qui pend au mur de nos maisons canadiennes? Et cette grande croix a-t-elle appelé sur son âme les repentirs utiles? Et si cette femme n'a pas sous les yeux les leçons de tempérance qui

chaque jour tombent de la grande croix noire, a-t-elle pu trouver dans la conscience de sa faute et de sa dégradation l'incitation puissante qui la pourra convertir ?...

Enfants, qui avez vu cette femme, et qui avez été si curieux et si tristes, c'est pour vous surtout que ces lignes sont écrites. Gardez, nous vous en prions doucement et ardemment, gardez en vos âmes ingénues l'enseignement qu'elles vous apportent. Souvenez-vous des hontes où s'engage la vie de l'ivrogne. Gardez à vos lèvres la parole et la promesse qui en jaillissaient hier si spontanément : « C'est bien laid d'être ivrogne, et nous ne le serons jamais ! »

Novembre 1905.

PREMIERE LEÇON D'UN MOINEAU

Ce fut une leçon de rhétorique; et il vint ce matin nous la demander à grands cris.

Les fenêtres étaient grandes ouvertes; par elles entraient librement le soleil, les souffles légers, le chant des oiseaux. Il fallait bien cette lumière d'or, cette brise molle se jouant sur les fronts comme une caresse, cette atmosphère de joie saine et harmonieuse pour disposer nos esprits à bien comprendre le lyrisme de David. Ce matin-là, (1) nous étudiions le psalmiste, et je venais de lire à mes élèves l'hymne merveilleux du poète à la création. Je leur rappelais encore quel romantique ce fut que ce berger qui apprit en gardant les troupeaux à aimer la nature, à jouer de la flûte, et qui plus tard versa tant de fois, et tout entière, son âme joyeuse ou triste dans des strophes ardentes...

Tout à coup, à l'instant même où nous venions d'apprendre avec le poète de Judas à louer Dieu des merveilles qu'il a partout répandues dans la création, un petit oiseau—un moineau qui s'élançait pour la première fois du nid paternel—vint s'abattre avec des cris effrayés dans une fenêtre de la classe.

D'où venait ce jeune imprudent? Non pas du

(1) Le 23 mai 1911,

noyer robuste qui tendait vers la fenêtre ses branches couvertes de feuilles nouvelles : les moineaux ne vont pas construire leurs nids aux rameaux souples des arbres. Ils les posent sur des corniches, sur les poutres des bâtiments ; ils les cachent sur les treillis en lattes qui plafonnent les galeries. Ces oiseaux bourrus et cruels ne se font pas bercer aux premiers jours de leur vie, sous les feuilles fraîches, par les zéphyrs parfumés du printemps. Ils laissent à d'autres, aux rossignols et aux mésanges, les habitudes molles qui dépriment les caractères.

Sans nul doute, le tout petit qui nous visitait ce matin, descendait du plafond de la galerie qui court, à l'étage supérieur, aux fenêtres de l'infirmerie. Sous cette promenade qui sert à nos écoliers invalides, entre deux planchers, dans un décor de ténèbres et de poussière, il avait vu le jour obscur, et, attiré à cette heure par tant de lumière qui pénétrait à flot jusqu'en son berçeau triste, il avait quitté le lieu austère de sa naissance, et, en pleine nature, risqué son premier vol.

Mais le premier vol de l'oiseau ressemble aux premiers pas de l'homme. Il est incertain, hésitant, mal équilibré. Le petit moineau eut beau étendre ses ailes novices et court emplumées, il descendit de son olympe plus vite qu'il n'avait prévu ; il dégringola tout abasourdi dans l'air léger, poussa des cris éperdus, et d'un coup d'aile désespéré vint choir, tout meurtri, sur la pierre dure d'une fenêtre de la rhétorique. Les abîmes de

lumière et de verdure lui faisant désormais horreur, il entra avec précipitation dans la pièce hospitalière, et vint rouler en pépiant sur le plancher solide.

Aussitôt ce fut grand émoi chez la gent écolière. La flûte de David, le lyrisme des psaumes, la dissertation du professeur, les strophes à la création, tout fut pour l'instant oublié, et les élèves distraits, hilares, saluèrent avec joie leur camarade ailé.

Le jeune moineau ne songea pas, en sa tête légère, qu'il portait tunique grise, que ce costume sombre le faisait étranger parmi tant d'uniformes bleus, aux passepoils blancs, et ceinturés de vert ; il ne pouvait deviner qu'en rhétorique les couleurs traditionnelles sont obligatoires, et qu'ainsi, à peine arrivé parmi les hommes, il violait un de leurs plus sévères règlements.

Sans penser à mal, le petit étourdi se blottit par terre, et il reçut, avec un étonnement que dissimulaient à peine de petits cris aigus, sa première leçon.

* * *

Ce fut une leçon de choses que la première leçon du jeune moineau : c'est la seule qui pût, par les yeux, entrer dans sa tête... de linotte.

Et il comprit, enfin, pourquoi depuis quelques semaines, depuis qu'en son nid de foin sec et de pailles entrelacées il avait pu prêter l'oreille aux bruits du monde, pourquoi, par les fenêtres ouvertes de l'étage inférieur, montaient tour à tour jusqu'à lui des interrogations pressantes et des réponses timides. Il vit assemblés, enfermés entre

quatre murs, dans un grand nid dont ils ne pouvaient sortir, tout un peuple de frères malheureux ... Comparés à lui, ces prisonniers avaient bien la taille des géants : mais ils étaient jeunes encore, sans doute, et ils n'avaient guère plus qu'un moineau qui vient de tomber de sa couche, l'expérience de la vie. Sur leurs fronts étaient posées toutes les grâces de l'adolescence, et dans leurs clairs regards brûlaient les premières flammes de la jeunesse.

«Mais pourquoi, concluait le petit écolier à tunique grise, pourquoi ces grands camarades n'ont-ils pas comme moi la permission—dangereuse, d'ailleurs, pour les petits moineaux—d'aller vivre dans l'air libre et de courir au hasard les fenêtres et la fortune ?...»

Il faut, en effet que les hommes apportent en naissant bien peu de sagesse pour qu'aussi longtemps ils restent soumis à la tutelle de leurs maîtres. D'instinct, l'oiseau trace son sillon dans la lumière ; il est à peine sorti de sa couche, il lui faut encore, d'une aile frémissante, et de son large bec ouvert, demander à ses parents le vermisseau qui apaisera sa faim, que déjà cependant il va seul de branche en branche, et lance vers le soleil et la liberté son premier chant. Vingt jours suffisent pour l'initier à l'art de vivre. Et le petit moineau rhétoricien voyait autour de lui, ignorants encore la science de la vie, des camarades qui avaient vingt ans...

Pauvre petit moineau ! rien ne se fait de rien, depuis que Dieu, notre maître commun, a créé le

monde. Et les grandes œuvres supposent de patients labeurs. Tu es né, toi, pour les courses vagabondes, folâtres et inutiles : et c'est pourquoi tu n'as pas besoin de rien apprendre. Tu es fait pour chanter... ou pour crier : et il te suffit pour cela d'ouvrir ton bec inharmonieux. Tu vas d'érable en érable, ou par nos rues, l'hiver, d'ordure en ordure, et l'automne, dans les campagnes, de gerbes en gerbes, chercher ta nourriture : tes rapines te dispensent du travail. Tu passes en te jouant dans la claire lumière, mais ton aile rapide ne laisse derrière elle aucune trace visible. Piailleur désagréable, tu te fais détester des rêveurs, des hirondelles et des semeurs de blé. Tu as beau, comme l'a dit notre Madame Madeleine t'« embougriner d'étoffe du pays », tu n'as pas réussi à te faire aimer de Jean-Baptiste, et l'on se demande encore, fils de moineaux, qu'est-ce que tu viens faire sous les galeries, dans les fenêtres, en rhétorique, et dans le monde ?

L'homme travaille, lui, parce qu'il veut être utile. Et quand il veut accomplir parmi ses frères une tâche bienfaisante, il s'y prépare par de longs efforts. Et l'homme est plus que toi intelligent, et plus que toi capable de se dévouer. L'on dit, il est vrai, qu'à quelques-uns d'entre nous la nature a donné une tête de moineau, de linotte ou d'alouette : mais ce sont là façons de parler chez les hommes bienveillants, et personne ne croit à ces boutades de la charité.

L'homme a une intelligence pour comprendre,

et un cœur pour aimer. Regarde plutôt tes grands confrères de rhétorique, et vois comment brille le regard de l'homme. L'œil de l'oiseau n'est qu'un petit miroir, miscroscopique, qui reçoit l'image froide des choses ; l'œil de l'homme est tout chargé de ses pensées et de ses amours. Il s'allume, il étincelle, et de son foyer ardent rayonne la plus chaude lumière.

Mais l'esprit de l'homme et son cœur ont besoin, pour s'étendre à la mesure de leurs humaines ambitions, pour s'élever à la hauteur de leurs surnaturelles destinées, de soumettre à la loi du travail, à la contrainte de la discipline, à l'influence des maîtres et des livres leurs fragiles énergies. Et c'est pour ce laborieux apprentissage de la vie que tu vois assemblés dans leur grande cage, qui te paraît sinistre, ces quarante jeunes gens. C'est par l'effort, va le dire à tes sots petits frères, que l'homme devient grand ; et c'est par le même effort qu'il se fait heureux.

Et mes rhétoriciens, en effet, paraissaient heureux. Si la réflexion quelquefois creuse en leur front jeune des rides prématurées, il n'y a pas d'ombre en ces sillons où court la joyeuse lumière. Les lèvres des écoliers se détendent vite pour les rires sonores, et par elles passe en chantant leur âme harmonieuse.

Ne paraissaient-ils pas vraiment conscients de leur bonheur, ces éphèbes qui tout à l'heure accordaient leur sensibilité pieuse à l'enthousiasme des psaumes, et qui maintenant, arrachés soudain

aux charmes de la poésie biblique, s'amusaient à regarder venir vers leurs bancs le petit moineau curieux?

Il s'en allait, en effet, vers leurs bancs le petit moineau curieux. Après ses courtes réflexions sur les grands nids où s'enferment les hommes, après son premier coup d'œil sur les murs de cette salle où pend le crucifix, où s'alignent les portraits des maîtres et des disciples, après avoir constaté sur tous les visages tant de bienveillance sincère, il voulut aller jusqu'à ses confrères, sous les tables, pour éprouver leur naturelle bonté.

Ignorant qu'un grand ami des bêtes l'avertit en ses fables que «cet âge» est sans pitié, ne sachant pas surtout qu'il faut toujours se défier des pieds de l'homme, et que par eux trop souvent le roi de la création exerce sur les animaux son chimérique empire, il se hasarda à courir sous les tables, à travers les bottes remuantes de quarante écoliers. L'avouerai-je, à cette minute d'imprudence, je tremblai pour la vie de cet innocent qui portait encore sur sa tête, comme a dit Chateaubriand, la couronne de l'enfance.

Mais les rhétoriciens aiment la vie, et ils la respectent chez leurs inférieurs. N'ont-ils pas, il y a quelques jours, longuement disserté sur la protection que l'homme doit aux animaux? et leur sensibilité tout émue n'a-t-elle pas enveloppé de ses périodes attendries jusqu'à

. . .l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux yeux doux?

Il me suffit de leur rappeler ces pensées de la veille,

pour apaiser leur facile cruauté, et pour fixer dans la compassion tous les pieds mobiles et menaçants.

Mais comme le jeune moineau commençait à ne plus se trouver à l'aise en si docte assemblée, et que de toute son âme de volatile, de tout son large bec ourlé d'or il criait en traînant sous les bancs des ailes inquiètes, il fallut enfin le recueillir et le rendre à la liberté. Un bon camarade, à l'âme complexe mais très douce, en qui se mêlent la pitié de France et le flegme d'Angleterre, reporta vers la fenêtre, vers le soleil, vers sa périlleuse liberté, celui que l'inexpérience avait égaré parmi les hommes.

*
* *

Avouez tout de même que pour un moineau celui-ci en est un qui promet. Cette sorte d'oiseaux envahissants ne se gêne nulle part. Et quand leurs petits se mettent en tête de faire un cours d'étude, ils viennent tout simplement commencer par la rhétorique.

Puisse, cependant, le jeune moineau à qui mes élèves ont été secourables, retenir cette leçon d'humaine générosité! Puisse-t-il toujours respecter le logis d'autrui, être pitoyable aux faibles, et ne s'aviser jamais, comme les brigands ses pères, d'aller chasser de leurs nids soyeux les chardonnerets et les fauvettes.

Juin 1911.

IDÉAL DE JEUNESSE

UN CONGRÈS DES JEUNES A QUÉBEC

Ce fut dimanche dernier, le 27 mai 1906, que les jeunes de Québec se réunirent en congrès régional. Le printemps convient admirablement aux congrès des jeunes. Ils sont eux-mêmes le printemps; puisqu'en chacun d'eux s'épanouit une fleur d'humanité. Le soleil de mai entre à flots dans ces têtes de vingt ans; il y pénètre et remplit de sa vive et limpide lumière l'esprit et l'imagination; il y anime, échauffe et fait chanter les plus fervents enthousiasmes. Il sied aux hommes mûrs, comme les politiques et les industriels, de tenir des conseils et de banquetter en hiver; aux savants, comme les américanistes, de se réunir et grouper en automne; c'est au printemps, quand les feuilles s'entr'ouvrent, quand les gazons sont bien verts, quand les oiseaux chantent, et que les fleurs sont toutes parfumées qu'il faut aux jeunes sonner le ralliement, rapprocher et mêler leurs rêves, se concerter pour les plus utiles et les plus généreux desseins.

Donc, dimanche dernier, dans les salles Loyola,

de la rue d'Auteuil, les cercles québecois, affiliés à l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, se rencontraient pour la première fois en une convention régionale. Dès huit heures du matin, ces jeunes gens assistaient à la messe dominicale; à dix heures, ils se racontaient les uns aux autres les travaux qui avaient rempli, cette année, les séances de leurs cercles; à trois heures, ils discutaient ensemble les questions portées au programme de la convention, et qui intéressent spécialement la vie des jeunes; à six heures, ils s'assayaient autour des tables du banquet où pendant trois heures ils devaient festoyer, causer, s'égayer, discourir et fraterniser.

*
* *

Mais qu'est-ce donc que ces jeunes? Et qu'est-ce surtout que cette Association catholique de la jeunesse canadienne-française?

L'Association catholique des jeunes, c'est évidemment, et on la devine sans peine, un groupement des forces les plus neuves et les plus saines qu'il y ait aujourd'hui parmi nous et autour de nous. C'est une armée d'élite qui se recrute parmi ceux qui n'ont encore bataillé que pour réaliser des rêves purs, des espérances toutes juvéniles, et l'idéal très élevé qui illumine et enchante les premiers matins de la vie. C'est donc, dans notre région de Québec, et qu'ils se réclament de Loyola, de l'Université, du Séminaire, du Collège de Lévis, de l'École Normale, ou de l'Académie, c'est l'union

des jeunes qui veulent se grouper pour être plus forts, qui veulent être forts pour être plus utiles, et qui veulent être utiles pour servir avec une franche ardeur, et avant tout, la cause de l'Église, les droits de la foi catholique, les intérêts de notre race canadienne-française, et par là donc, la grandeur toujours croissante de notre commune patrie.

Peut-être trouvera-t-on que cela est bien vague, et que la formule en est depuis longtemps usée. Être avant tout les soldats de l'Église, les défenseurs intrépides de la vérité religieuse, et les ouvriers intelligents de la fortune des Canadiens français, cela n'est-il pas une mission depuis longtemps commencée, et un rôle qui ici ne manqua jamais d'acteurs? Et ces jeunes ignorent-ils donc notre histoire, et ont-ils la chimérique ambition de créer parmi nous un mouvement d'idées et d'aspirations nouvelles?

Non, certes; ces jeunes savent notre histoire, et c'est parce qu'ils l'ont trouvée admirable et héroïque qu'ils veulent sans forfaire la continuer. Ces jeunes savent aussi notre situation présente, que des conditions nouvelles de vie économique, sociale et morale ont faite différente de la situation où se trouvaient hier nos pères, et ils voudraient qu'à travers les transformations inévitables de notre histoire se perpétuent, intactes et respestées, les croyances religieuses, la liberté de l'Église, les traditions nationales de notre race; ils voudraient que partout dans ce pays soient protégés et sauvegardés nos intérèts, les privilèges que nous possé-

dons par droit de naissance, et que, sur ce sol qu'envahissent l'Européen et l'Asiatique, nul flot étranger ne saurait effacer ou détruire. Ces jeunes gens entrevoient donc, à l'heure présente, un avenir plein de riches et alléchantes promesses, où seront agités parmi nous les problèmes les plus variés, les plus complexes et les plus délicats de la vie nationale. Ils voient se jouer dans la lumière incertaine du lendemain de fantastiques féeries, où plus d'un regard se laissera fasciner par les trompeuses illusions, enchanter par le mirage des fortunes promises, et n'apercevra plus, nette et distincte, la notion du devoir.

C'est pour prévenir des erreurs possibles, c'est pour orienter dès maintenant leur vie personnelle et leur vie publique que ces jeunes ont résolu de se grouper en association. Ils veulent étudier et s'éclairer avant que la lumière officielle des partis politiques ait pénétré trop avant dans leur conscience. A un âge où ils n'ont pas encore d'attaches bien fortes qui les lient à la hampe de tel ou tel drapeau, ils se proposent d'examiner, sans haine comme sans préjugé, les multiples questions historiques, économiques, philosophiques, politiques et religieuses qui sont inscrites au programme de notre vie nationale. Voilà à peu près trois ans que cette association des jeunes existe. Née à Montréal, elle a prolongé jusque parmi nous ses rameaux vivaces, et elle a enrôlé l'élite de notre jeunesse québecoise.

Faut-il le dire, cette Association ne veut être,

et ne doit être ni bleue ni rouge. Elle n'est la pépinière d'aucun parti. Elle souhaite seulement qu'un jour nos partis politiques, le conservateur ou le libéral, lui doivent les meilleurs éléments dont ils puissent s'enrichir. Car ces jeunes gens veulent être actifs ; ils sont apôtres. Ils ne sont pas de ceux qui estiment qu'il n'y a rien à faire, et qui se résignent d'avance à s'enfermer dans leur vie personnelle pour y vivre heureux dans un égoïsme toujours satisfait. Ils se proposent de contribuer pour leur part à la diffusion des idées justes, et à l'organisation des forces bienfaisantes. Ils comprennent que dans un pays comme le nôtre, et dans les conditions de vie politique et sociale où nous vivons, les partis politiques sont inévitables, et qu'il faudra donc les aider à édifier la fortune de ce pays ; mais ils estiment aussi que le meilleur moyen de les empêcher d'errer ou de faire du mal, c'est de préparer aujourd'hui des hommes qui demain ne sauront faire que le bien. Et c'est pourquoi les jeunes gens de l'Association catholique essaient de fixer en leur esprit de solides principes, des convictions saines et robustes, et ils s'habituent dès maintenant à placer leur conscience bien au-dessus des partis. Ils seront peut-être demain rouges ou bleus, mais ils ne tarderaient pas à sortir des rangs si seulement ils s'apercevaient qu'on les conduit à des batailles inavouables ; et ils seraient avant tout et par-dessus tout catholiques et canadiens-français si l'on voulait autour

d'eux s'attaquer à l'Eglise dont ils sont les fils, ou à la race dont ils sont la fière incarnation.

*
* *

Ce sont tous ces généreux propos qui étaient sur les lèvres des jeunes, l'autre jour: et ce sont ces idées qui remplissaient leurs discours. C'est ce programme qu'ont tour à tour tracé et défini les camarades Métayer, Dumas, Bouchard, Savard, Bernier et Légaré, quand ils ont répondu au toast que Loyola portait aux cercles québecois. Et c'est pourquoi il y avait tant d'ardeur dans leurs paroles, tant de flamme dans leurs regards, et tant de générosité dans leurs gestes. Les sceptiques, les endormis ou les endormeurs peuvent bien dire: à quoi bon tant de discours, et tant de juvéniles démonstrations? Et pourquoi ces jeunes veulent-ils faire autrement que n'ont fait les vieux?—Ceux-là ignorent combien il importe de proclamer à vingt ans, en face de camarades qui écoutent et qui applaudissent, les généreuses résolutions qui seront la lumière et la force de la vie; et ils oublient que l'association, sous les formes multiples auxquelles elle se peut ajuster, est le levier tout puissant qu'il ne faut pas laisser au seul esprit du mal.

Que nos jeunes québecois s'associent donc; qu'ils se groupent et qu'ils travaillent! Là est le secret de la toute puissance de leur action et de la dignité de leur vie.

Mai 1906.

UNE ÂME DE JEUNE

JULES VALLERAND

Aux jeunes de l'A. C. J. C.

Hier, on a mis en terre Jules Vallerand. Mais le souvenir du jeune homme très bon reste dans nos mémoires, pendant que son âme se réjouit au ciel.

Le notaire Jules Vallerand était peu connu dans le monde où il ne faisait que d'entrer très discrètement. Et plusieurs s'étonneront peut-être que j'inscrive ici son nom, à cette place même où il m'est si agréable de signaler à nos lecteurs la gloire naissante de nos poètes et de nos prosateurs. Vallerand n'a jamais écrit de livres, et n'a jamais publié de vers. Mais que l'on songe bien que sa vie elle-même fut le plus beau poème qu'il eût pu composer: poème de jeunesse aimable, de modestie pieuse, de pensées ardentes, d'actions chrétiennes, et tout parfumé de charité. Et s'il convient de louer ceux qui savent écrire, pourquoi nos éloges n'iraient-ils pas à ceux qui, mieux que tant d'autres, savent vivre?

*
* *

C'est à notre cher défunt et c'est aussi à nos jeunes, qu'il a aimés, dont il fut hier le modèle, que je voudrais consacrer ces lignes ou se pressent tant de souvenirs, et où l'ancien professeur et l'ami éprouvent le besoin de mettre tout leur cœur. Ce sont des feuilles détachées de son poème trop court, mais si harmonieux, que je voudrais offrir à leur méditation. Par la plume quelquefois, par l'exemple toujours, Vallerand a voulu lui-même dire à ses compagnons de vie, à tant de jeunes gens qui l'entouraient de leur amitié forte et respectueuse, ce qu'il estimait être le plus utile à leur formation personnelle.

*
* *

L'exemple donné par Vallerand est de ceux qui ne se peuvent résumer en une phrase. Il a pris toutes les formes que suggérait la vie elle-même, et il s'est adapté à toutes les exigences de ses variables situations. Je me souviens du rhétoricien si assidu, si laborieux, si constant à la besogne, si appliqué à faire rendre à son talent tout ce qu'il pouvait produire. A cet écolier de dix-huit ans, Dieu avait donné de solides aptitudes, un esprit très ouvert, et souvent capable de faire briller en une belle lumière la flamme de ses premières pensées. Vallerand estimait qu'il avait le devoir d'étendre jusqu'à leur pleine mesure ses facultés

intellectuelles, et c'est pourquoi sa tâche quotidienne fut toujours si consciencieuse.

A l'Université, l'étudiant en droit se fit remarquer par la pénétration et la maturité de son intelligence. L'an dernier il obtenait « summa cum laude » son titre de licencié, et il passa devant la Chambre des notaires le plus brillant examen.

Et cependant, Vallerand n'avait pas fait qu'étudier pendant ses années de cléricature ; il avait trouvé le temps et le moyen d'agir. Et l'action n'a jamais amoindri, ou compromis ses succès. C'est dans l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, qu'il voulut dépenser sa première activité. Et certes, nul n'a mieux réalisé que lui tout le programme de l'Association des Jeunes : piété, étude, action. Je sais combien d'autres camarades fournissent un tel exemple, et se dévouent avec un pareil désintéressement. Et si je ne puis nommer ici ceux qui travaillent encore, je puis bien rappeler un nom que nos jeunes n'ont pas oublié, celui de cet admirable, et si sympathique, et si modeste Edouard Frédérick. L'âme de Frédérick était bien sœur de celle de Vallerand. Toutes deux se sont trop tôt envolées vers la suprême récompense.

Jules Vallerand, étudiant en droit, eut donc la passion de l'apostolat. Ce fut pour se faire apôtre laïc, qu'il laissa le Grand Séminaire, où, pendant deux ans, il avait songé d'abord au ministère sacerdotal. En quittant le Grand Séminaire, il n'avait pas voulu s'éloigner du tabernacle ; il avait gardé

avec le doux maître ses intimes relations, et c'est aux âmes des jeunes qui vivent dans le monde qu'il résolut de consacrer tout de suite les prémices de son apostolat. Et tout de suite, il alla vers les jeunes gens de Saint-Roch, ses amis d'enfance, ses compagnons de vie paroissiale, et il travailla à fonder pour eux le cercle Charest.

Je puis bien dire ici ce que savent tous les jeunes de Québec: c'est Vallerand et Duval—ce cher Duval qui pleure aujourd'hui son meilleur ami, et son plus ferme soutien—ce sont ces deux jeunes gens dignes de toute confiance, qui ont au prix de bien des heures de travail et de laborieuses méditations, fait pénétrer à Saint-Roch l'œuvre si utile de l'A. C. J. C. Je me souviens encore du jour où Duval et Vallerand vinrent à ma chambre me confier leur projet, et solliciter quelques conseils. Quelle joie bonne, mêlée déjà de tant de soucis généreux, mettait à leurs fronts de vingt ans la plus belle auréole! Quel désir d'être utile aux autres, d'employer à faire le bien les loisirs d'une vie d'étudiant! Jules Vallerand parlait peu, n'émettait qu'avec grande modestie son avis judicieux; Arthur Duval mettait en ses desseins plus de hardiesse apparente. Et cependant, Duval me le rappelait hier encore, sans la sagesse ferme, douce et prudente de son ami, il n'aurait peut-être pas eu le courage de poursuivre jusqu'au bout l'œuvre entreprise. Tous deux se complétaient l'un par l'autre. La mort qui les désunit, ne brisera pas l'association de jeunes qu'ils ont fondée.

Avec quelle inlassable énergie, avec quelle persévérance toujours vaillante Vallerand apporta à l'œuvre de prédilection sa part de labeur ! Fonder un cercle d'étude, le faire vivre en un milieu où d'ordinaire l'on s'occupe peu d'étudier, avec des jeunes gens que la vie quotidienne et ses exigences pratiques absorbent dans le travail du comptoir, du bureau ou de l'atelier : c'est une tâche qui exige un grand courage, et d'inépuisables ressources de charité et d'action. Il faut à ceux qui assument une pareille responsabilité se résigner à faire d'abord et presque toujours la plus considérable besogne ; il leur faut choisir les sujets d'études qui conviennent, intéresser leurs camarades à ces sortes de travaux, diriger leurs efforts, les soutenir sans cesse de leurs conseils. Nous savons avec quel cœur Vallerand, secrétaire du cercle Charest depuis sa fondation, s'est donné à ce rôle capital ; et qu'il suffise de rappeler ici que le cercle de nos amis de Saint-Roch est l'un des plus actifs et des plus florissants de Québec.

Nos jeunes gens ont vite reconnu en Vallerand l'ouvrier infatigable du succès, et ils l'ont porté, l'an dernier, à la vice-présidence du comité régional. Vallerand n'eût jamais ambitionné pour lui-même les postes d'honneur ; il eût préféré travailler dans l'ombre discrète. Mais ses bonnes actions avaient trahi sa modestie : on voulait mettre à profit sa volonté sage et toujours prête à se dépenser au service des meilleures causes.

C'est encore pendant qu'il était étudiant que

notre ami fondait avec d'autres jeunes gens l'Union dramatique de Québec: troupe d'amateurs joyeux qui s'employaient à organiser des soirées récréatives au bénéfice des œuvres paroissiales et des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Et quand il y a quelques semaines M. le curé de Saint-Roch organisa dans sa paroisse la congrégation des jeunes gens, c'est encore à Vallerand que l'on confia la charge la plus besogneuse, on le fit secrétaire.

*
* *

Devenu notaire, tout préoccupé de se créer un avenir, et de pourvoir à sa propre fortune, l'apôtre d'hier ne pensa jamais qu'il devait cesser de faire de l'action sociale. Il voulut même donner à son dévouement une autre forme, et c'est pour ses jeunes amis, pour ses camarades de l'Association, et pour tous les jeunes gens, qu'il écrivit dans la *Libre Parole* de Québec, au « Coin des jeunes », quelques pages d'apologétique.

Nous voyions avec plaisir Jules Vallerand essayer sa plume, et l'aiguiser avec soin. Non pas qu'il cherchât à ciseler des phrases, et à jongler avec les mots: l'apôtre plus encore que le styliste préparait les périodes, et il composa dans une langue à la fois simple et limpide, ses articles sur « la crise religieuse chez les jeunes. »

Bien que nous vivions au milieu d'une population foncièrement catholique, il arrive que des jeunes gens sentent un jour ou l'autre s'affaiblir

leur piété, et fléchir leur croyance. Voyant autour d'eux vivre, prospérer d'honnêtes citoyens qui ne partagent pas leur foi, ils se demandent si leur « credo » à eux n'est pas une simple tradition de famille. Et alors éclate, plus ou moins aigüe, la crise religieuse. C'est en ces termes, ou à peu près, que Vallerand posait d'abord le problème. Mais il était trop avisé pour ne pas rechercher, et assigner à cette crise, des causes plus profondes.

Il estimait à bon droit que nos jeunes gens ne s'appliquent pas assez à étudier la question religieuse, qu'ils ne fortifient pas assez par la lecture et par l'instruction personnelle leur foi catholique; il signalait à ses camarades cette ignorance volontaire qui est l'effet de la paresse intellectuelle; il les mettait en garde contre la tentation qui leur pourrait venir d'accuser leurs premiers maîtres de ne pas leur avoir tout appris: leur rappelant à propos qu'on ne peut tout apprendre quand on est sur les bancs de l'école ou du collège, et que c'est justement pour cela que l'on a le devoir de s'informer et de s'instruire toujours.

Mais surtout notre jeune ami savait trop comme la crise religieuse n'est souvent que l'effet d'une crise morale, pour ne pas en avertir ses lecteurs. Insuffisance de la vie chrétienne en soi et autour de soi, concessions coupables à des passions qui obscurcissent la conscience, et par suite faiblesse de la volonté et du caractère, et respect humain débilitant: voilà l'ordinaire cause des égarements

passagers de quelques-uns de nos jeunes. Et Vallerand l'exposait avec vérité et avec charité.

Il terminait ses articles par les conseils judicieux que voici :

« On ne peut, il est vrai, détruire l'influence qu'exercent les passions, mais il faut au moins en prévenir les effets, en inculquant chez les jeunes la conviction qu'ils doivent être des hommes de caractère et de volonté s'ils veulent être utiles à la société et à l'Église. Il faudra leur enseigner tout spécialement à pratiquer la mortification et la sobriété, et développer leurs facultés intellectuelles soit par l'étude, soit par l'exercice d'un art quelconque, afin que leur esprit trouve là un remède salutaire pour combattre la violence des passions.

« Enfin, et ce sera là la conclusion de notre étude, encourageons les jeunes à s'intéresser aux œuvres sociales. C'est en faisant partie d'un cercle d'étude comme ceux de l'A. C. J. C., d'une société de patronage ou d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, qu'ils apprendront à se convaincre de la sublimité et de la divinité de la religion du Christ, qu'ils y puiseront toutes les saines notions de la vertu et du bien, et qu'ils deviendront des hommes de principes et de cœur, capables de tout sacrifier pour l'honneur de leur Dieu et de leur pays. » [1]

Ce fut pour accroître chez les jeunes la vie chrétienne, et y consolider toute piété et toutes vertus qu'il prit avec ses camarades du cercle

(1) *La Libre Parole*, 21 janvier 1911. Ces articles de Vallerand étaient signés du pseudonyme *Louis de Courville.*

Charest l'initiative de l'Adoration nocturne. L'œuvre vient d'être établie à Saint-Roch pour les jeunes, et Vallerand y exerçait consciencieusement ses fonctions de maître des approbanistes. On le vit pendant la dernière nuit d'adoration mensuelle remplacer avec joie un camarade empêché de se rendre au poste d'honneur et de prière.

Dans ses articles sur la crise religieuse chez les jeunes, il proposait, avec raison, comme dérivatif à tant de passions ardentes qui sollicitent la volonté du jeune homme, la mortification, l'esprit de sacrifice, la culture de l'art, et les œuvres d'action sociale catholique. C'est tout un programme de vie que nous rappelons à tous ceux qui ont été tristes de le voir trop tôt mourir.

*
* *

Vallerand se retrouve tout entier dans ces conseils qu'il dispensait avec conviction à ses camarades. Nous ne pouvions mieux faire que de déposer sur sa tombe cette gerbe de fraîches et bonnes pensées.

Sur sa tombe ces pensées vont continuer de fleurir et de répandre leur parfum. L'amitié les ira cueillir souvent ; elle y trouvera un baume pour tant de blessures que la mort vient d'ouvrir au cœur des camarades de l'Association.

Une mort très calme, très douce, a mis fin au poème à peine commencé d'une vie qui pouvait si longtemps chanter encore. Mais la mort du juste est un triomphe éternel. Du ciel où il a reçu sa

récompense, Vallerand continuera de s'intéresser à tant d'œuvres qui lui furent chères, et il versera aux âmes qu'il aimait les pensées généreuses, les inspirations chrétiennes qui font les vies utiles et qui fécondent tout apostolat.

13 mai 1911

LECTURES DES JEUNES GENS [1]

On me demande de vous parler de vos lectures, à vous qui êtes ici réunis pour réfléchir sur votre devoir social. Je ne crois pas, cependant, qu'un tel discours qui porte sur une telle action individuelle, soit un hors-d'œuvre dans le programme de votre congrès. Le devoir social est ce que l'esprit le conçoit; il est ce que la conscience l'affirme. Or, l'esprit et la conscience sont eux-mêmes ce que les font à votre âge toutes ces influences qui par l'enseignement, quel qu'il soit, et donc par le livre, quel qu'il soit, arrivent à vous, pénètrent en vous, et mêlent à votre substance, à votre vie, les idées, les impressions, les désirs, les aspirations, et tous ces germes du bien et du mal que porte toute leçon qui est donnée à la jeunesse.

Je ne sais rien qui, même à l'école, au collège ou au petit séminaire, puisse avec autant d'efficacité contrebalancer, ou entamer, ou détruire l'influence du maître que le livre. Le livre, c'est votre ami, à vous qui travaillez tout le jour au bureau, ou au comptoir, et qui lui demandez le soir quelque délassement pour votre esprit; c'est votre

(1) Allocution faite à Québec, le 24 juin 1908, à la salle Loyola, aux membres de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, réunis en congrès général.

ami à vous surtout qui orientez du côté des carrières intellectuelles votre vie ; il est votre ami à tous, jeunes gens, et à certains jours il est votre compagnon préféré, votre conseil. Si le livre est bon, vous sentez à son contact, en feuilletant ses pages, s'étendre et grandir votre âme, y entrer tous les souffles généreux qui l'élèvent et l'emportent vers les hauts sommets ; si le livre est mauvais, vous éprouvez à le lire une curiosité malsaine et troublante, et comme une dépression intellectuelle ou morale qui abaisse votre esprit et affaiblit votre volonté.

Il faut donc choisir entre le bon et le mauvais livre ; et il faut surtout régler vos lectures, les approprier et les ajuster à l'idéal de vie que votre jeunesse entrevoit, que l'Association catholique où vous êtes entrés dessine en lignes si nettes et si précises à vos regards de vingt ans. Et parce que cet idéal que vous propose l'Association, et que vous ambitionnez vous-mêmes de réaliser, est à la fois d'ordre intellectuel et d'ordre moral, parce qu'il se compose à la fois de convictions et de vertus, vous ne devez rien lire qui puisse fausser votre esprit, ou amollir votre cœur, rien qui puisse briser vos convictions, ou détruire vos vertus.

* * *

Votre idéal est d'abord fait de convictions et de principes. Il est fait de convictions religieuses, puisque vous appartenez à une association catholique ; il est fait de convictions politiques et histo-

riques, puisque votre association est une association canadienne-française. Or, il y a des livres, et vous pourriez donc facilement faire des lectures, qui pourraient bien vite amoindrir vos convictions religieuses et désorienter votre patriotisme.

Il y a toute une littérature que l'esprit humain a répandue par le monde, dont nous ne savons pas toujours assez nous garder, qui s'introduit dans nos librairies canadiennes-françaises, et qui ne tend à rien moins qu'à détruire la foi dans les âmes. L'esprit humain, blessé au vif par la faute originelle, diminué, obscurci par toutes les ténèbres qui montent des sens vers lui, mais orgueilleux encore de ce qui lui reste de lumière et d'activité, supporte mal, aujourd'hui peut-être plus que jamais, l'autorité mystérieuse et inéluctable du Dieu qui s'impose à lui ; il cherche des raisons ou des prétextes de s'émanciper tout à fait ; le joug de Dieu lui pèse, surtout quand il s'honore de porter celui de la science ; et alors il échafaude les ingénieuses théories dont la fragilité et les ruines successives jonchent le sol de l'histoire ; il fait des livres qu'il remplit de ses pensées et de ses erreurs, livres de doctrine ou livres d'imagination, philosophie, histoires ou romans, collections d'articles, de thèses, de dissertations où il reprend sous différentes formes ses attaques contre Dieu, contre l'Église, contre la foi catholique.

Il y a longtemps, mes amis, que l'on travaille à la bibliothèque du doute, de l'indifférence ou même de l'hostilité en matière religieuse. Il n'est pas

bien sûr qu'en France ce soit Montaigne qui l'ait commencée, mais il est certain que ce ne sont pas les histoires de M. Aulard, ni les insinuations d'Anatole France, ni les discours choisis de Clémenceau, ni les catéchismes de Gustave Lanson qui vont la finir. Entre ces deux extrémités de la longue chaîne des écrivains railleurs ou démolisseurs de la foi catholique, d'autres ont passé, Voltaire et les encyclopédistes, et Michelet et Renan, et Taine, Berthelot, et leurs disciples, plus ou moins grands et plus ou moins petits, qui ont usé leurs forces et leurs talents à violenter notre nature avide de croyance religieuse, et à nier l'évidence de notre besoin de Dieu. Vous savez quel mal ils ont fait, Voltaire surtout et les encyclopédistes, à notre société canadienne au commencement et jusqu'au milieu de l'autre siècle, alors que l'on vit s'adonner à la lecture assidue de ces philosophes les meilleurs esprits de notre monde politique et littéraire. Ivresses passagères, il est vrai, égarrements d'une heure ardente de la vie et qui furent suivis de francs retours à la foi première, mais ivresses, égarrements qui éloignèrent pour un temps des saines traditions de l'esprit national, ceux-là mêmes qui avaient le plus rigoureux devoir de ne pas s'en écarter.

Et l'on ne peut nier que parmi les hommes de la génération qui vous a immédiatement précédés, et que parmi ceux-là mêmes qui à vos côtés grandissent et montent vers la vie sociale, il n'y ait eu, il n'y ait encore, à Québec, ou à Montréal, ou ail-

leurs, de troublantes incertitudes, de douloureuses défections. Je ne veux pas exagérer le mal d'indifférence dont nous pouvons souffrir. Grâce à Dieu, il est encore bien circonscrit; il n'apparaît guère qu'aux regards aiguisés et observateurs. Mais je m'inquiète trop de toutes les tendances d'une jeunesse avec laquelle j'ai mêlé quatorze années de vie sacerdotale pour ignorer certains états d'esprit, et pour n'être pas persuadé que quelques-uns parmi nos jeunes gens, anciens élèves des académies ou des collèges, ont un catholicisme bien peu pratique, de convention ou de parade, que ne vivifient plus assez les souffles surnaturels de la foi.

D'où vient ce mal? Non pas, certes, des milieux où ces jeunes gens ont été élevés, instruits et formés; mais plutôt, pour ne pas parler maintenant des influences morales qui sont les plus puissantes et les plus funestes, des fréquentations intellectuelles, je veux dire, des lectures, auxquelles on s'est trop facilement ou trop imprudemment abandonné. Des livres et des revues qui nous arrivent de l'étranger sont subtilement imprégnés d'un esprit irréligieux qui s'insinue facilement dans l'âme des lecteurs. Cet esprit, ces thèses tendancieuses se recouvrent d'une forme qui enchante et qui fascine; ils se recommandent de noms qui jouissent d'une incontestable autorité dans certaines sphères intellectuelles; et ils subjuguent de tout le poids de cette autorité, et ils entraînent, de tout l'attrait

irrésistible de cette littérature académique, ceux-là qui lisent sans pouvoir contrôler, sans pouvoir vérifier eux-mêmes les affirmations de l'écrivain. N'a-t-on pas vu, il y a quelques mois, des lecteurs canadiens de la *Revue des Deux Mondes*, des lecteurs qui ne sont ni des philosophes ni des théologiens, décider entre Francis Charmes et Pie X, estimer bien fondée en philosophie et en théologie la réponse que faisait à l'Encyclique sur le modernisme, le nouveau directeur de cette *Revue*, qui n'est lui-même qu'un philosophe d'occasion, et un théologien sans compétence ?

Et c'est là précisément que gît le danger de ces lectures hasardeuses, auxquelles votre instruction personnelle ne vous a pas préparés, et qui peuvent si facilement surprendre, déconcerter l'ignorance des uns, et désorienter la légèreté des autres. Et c'est donc là aussi tout le secret de l'influence dangereuse que peuvent exercer, qu'exercent des écrivains tout contemporains, qui règnent aujourd'hui dans la philosophie, dans l'histoire, dans la critique littéraire. Leurs livres, quand ils ne sont pas hostiles à notre foi, sont imprégnés d'un doux scepticisme, d'un dilettantisme élégant qui habituent l'esprit à se moquer de tout, avant qu'ils le conduisent insensiblement à nier les vérités du credo catholique.

Il faut, mes amis, se garder de ces auteurs, de ces livres, de ces revues, dont l'effet certain serait d'accentuer chez vous cette sorte de crise intellectuelle qui éclate un jour ou l'autre, vers les

vingt-cinq ans surtout, dans le cerveau du jeune homme. Crise redoutable, où la pensée s'imprègne de passions, s'enflamme de désirs mal réprimés, et cherche à justifier par raisons démonstratives l'orgueil des sens plus encore que l'indépendance de l'esprit.

Voulez-vous prévenir cette crise ou en corriger la violence, et en supprimer le danger, nourrissez votre intelligence de saines lectures qui s'accordent avec votre foi, et la fortifient. Suivez le conseil très avisé que vous donnait, il y a à peine un an, dans les pages du *Semeur*, [1] un professeur de notre Université, qui fut parmi nous un apôtre. Pendant ces «dix minutes» du matin, dont M. Louis Arnould vous traçait si judicieusement le programme, que de pensées nouvelles et fortes vous pouvez exciter ou semer dans votre esprit, et de combien d'appuis solides vous pouvez étayer vos convictions ! Je ne veux pas ici revenir sur les livres essentiels que cet ami des jeunes voulait voir dans votre bibliothèque, depuis les ouvrages du Père Gratry, d'Ollé-Laprune, de Paul Allard jusqu'aux conférences apologétiques de Mgr d'Hulst, de Ferdinand Brunetière, du très regretté de Lapparent, jusqu'aux admirables discours de M. le comte de Mun. Permettez-moi de vous recommander seulement, pour sa grande variété et la richesse doctrinale qui la distingue, la collection des petites brochures *Science et Religion* que publie la maison Bloud, à Paris. Ces brochures qui se

(1) Voir *le Semeur*, numéros de mars et avril 1907.

vendent quelques sous, et qui sont signées des noms les plus considérables dans les lettres, les sciences et la théologie, sont l'arsenal indispensable de tout jeune homme qui veut s'aguerrir, et se défendre contre les infiltrations dangereuses de la libre pensée.

Au reste, et quoique des esprits assez ignorants des mouvements si divers de la vie intellectuelle en France, ne semblent apercevoir là-bas qu'une littérature vaine ou dangereuse, il est incontestable qu'à aucune époque peut-être de sa longue histoire, l'esprit français n'a produit, pour la défense des principes chrétiens, des œuvres plus nombreuses, plus attrayantes, plus solides, plus scrupuleusement documentées. Et c'est donc encore l'honneur tout particulier de l'esprit français, de chercher, de chercher toujours et malgré tout, à répandre sur le monde la lumière bienfaisante de la vérité catholique. Et il ne s'agit donc pour vous que de connaître ces livres, de vous informer de la bibliographie catholique aussi et plus attentivement que de la bibliographie des revues, des livres antireligieux, indifférents, neutres ou hostiles à la foi.

*
* *

Mes amis, s'il importe tant que vous conserviez intactes vos convictions religieuses, c'est que sur elles se fondent les meilleures et les plus nobles de vos convictions patriotiques. Et il me semble qu'en vous gardant de lectures qui enta-

ment votre foi, qui amoindrissent votre vie religieuse, vous vous protégez en même temps contre tout ce qui peut abattre cet idéal de justice, de générosité, de désintéressement, de fidélité aux traditions nationales, qui doit être l'idéal de tout jeune homme catholique et canadien-français.

Notre foi patriotique, elle est liée à notre foi religieuse ; celle-ci en est l'âme et la vie. Porter atteinte à notre foi, c'est donc du même coup blesser notre patriotisme. Mais aussi, et par un jeu inévitable d'actions et de réactions, l'on ne peut trahir l'idéal patriotique de notre race sans violenter et briser le fier élan de notre foi catholique.

Vous devez donc, mes amis, par vos études, entretenir et fortifier en vous tout ce qui compose la doctrine du patriotisme canadien ; vous devez alimenter par vos lectures les convictions qui orientent vers le bien commun l'activité sociale. Vous devez vous persuader tous les jours que vous ne serez des gardiens intègres de l'héritage que vous recevrez des anciens, qu'à la condition de laisser s'imprimer en lettres profondes, dans vos consciences d'adolescents, la devise que vous chérissez, pour laquelle vous avez livré votre premier et magnifique combat : notre langue, nos institutions, nos lois !

Or, vous pouvez faire des lectures qui altèrent dans vos âmes tant et de si vaillantes aspirations ; vous pouvez faire des lectures qui conseillent à votre prudence humaine de laisser bercer mollement votre jeunesse aux sons des refrains qui

apaisent et qui endorment; vous pouvez faire des lectures qui vous exhortent à ne pas trop remuer ce foyer de notre race où meurt parfois, sous la cendre des ambitions satisfaites, le feu sacré de nos plus légitimes aspirations; vous pouvez faire des lectures où l'on vous persuade parfois de sacrifier à la quiétude des partis, ce qui est notre bien inaliénable, et des droits qui ne sont si imprescriptibles que parce qu'ils ont été conquis dans la souffrance et dans le sang des aïeux. Ces lectures antipatriotiques vous les pourriez faire dans quelques brochures, dans quelques livres rares; vous les pourriez faire surtout dans certains quotidiens qui emportent, charrient le flot lourd et mêlé de notre prose politique. Dans toute cette littérature parlementaire et journalistique, sachez reconnaître ce qui est l'expression de votre idéal; sachez aussi discerner ce qu'on appelait tout à l'heure les infiltrations franc-maçonniques; et sachez enfin dédaigner ce qui n'est que l'appel des voix intéressées de l'égoïsme. Relisez plutôt, pour combattre les influences ennemies, dommageables à vos convictions politiques, nos grands historiens et nos grands publicistes, Ferland, Garneau, Etienne Parent, Gérin-Lajoie, Casgrain, Chauveau, pour ne nommer que ceux qui ont fini leur tâche laborieuse; relisez aussi les œuvres et les discours de ceux qui travaillent sous vos yeux et qui sont les modèles de votre jeunesse ardente et catholique.

*
* *

Messieurs, l'idéal que l'on vous propose, celui que vous avez formé vous-mêmes et vers lequel vous élevez vos vingt ans, n'est pas seulement fait de convictions solides, de principes droits, de science éclairée; il se compose aussi, et nécessairement, de vertus généreuses qui sont dans votre vie comme l'épanouissement d'une âme qui se livre et qui se donne.

La vertu, elle naît des convictions, comme la fleur de la tige qui la supporte: et des convictions sans vertus sont comme des plantes stériles. Mais la vertu suppose plus qu'une intelligence qui étudie et s'éclaire à la lumière du vrai, elle suppose une volonté qui est capable de soumettre la vie à l'idéal rêvé, une volonté qui est capable d'actions et de sacrifices, et d'arrêter l'homme sur les pentes rapides où l'entraînent nos inévitables passions. Et c'est pour cela que la volonté, non moins que l'intelligence, a besoin qu'on l'enveloppe d'influences saines, et que l'on écarte d'elle tous les dissolvants de la vertu.

Et je ne vous étonnerai pas, mes jeunes amis, si, avant de conclure cette causerie, je signale, pour vos vertus elles-mêmes, le danger des mauvaises lectures. Et je ne vous étonnerai pas non plus si je vous déclare que parmi les jeunes qui lisent, ils sont le plus grand nombre ceux qui vont chercher dans les livres des sensations plutôt que

des convictions. C'est l'imagination, beaucoup plus que la raison, qui aiguillonne la curiosité, et qui s'en va recueillir aux pages fiévreusement parcourues du roman, les impressions désirées et les suggestions fatales.

Ici encore, je ne veux rien exagérer, et je sais bien que si tant de nos jeunes gens ne gardent pas leur volonté à la hauteur des vertus d'une jeunesse catholique, cela tient plus encore à la mollesse de nos tempéraments, au laisser aller de notre éducation domestique, qu'à l'influence immédiate, directe du mauvais livre. Mais je sais aussi que les romans malsains de certaines écoles psychologiques et naturalistes ont fait parmi les jeunes imprudents des victimes, et que plus d'un, qui s'imaginent n'y prendre aucun mal, en rapportent une sensibilité plus inquiète, un cœur moins ardent pour le bien, une volonté moins prête à tous les sacrifices que supposent vos vertus. L'on va parfois allumer au contact de la flamme brûlante qui circule à travers les pages du roman, des ardeurs qui n'attendaient que cet éveil pour tout consumer.

Prenez garde, mes amis ; vous êtes l'élite de la jeunesse canadienne-française : il faut que vous le soyez non seulement par votre esprit et par vos convictions, il faut aussi que vous le soyez par votre volonté et par vos vertus ! Au reste, réfléchissez que les convictions elles-mêmes ne résistent pas au flot qui emporte les vertus. L'âme s'abaisse tout entière, quand elle se ravale aux malsaines

convoitises ; et il arrive souvent que l'esprit fléchisse, que la foi diminue, s'obscurcisse, que les principes se brisent, parce qu'on ne sent plus au cœur assez de noblesse, assez de courage pour accorder sa vie avec sa foi, et pour l'édifier sur la base rigide des principes chrétiens.

Laissez donc à d'autres, ou plutôt ne laissez à personne, les livres qui énervent, les romans qui souillent. Je ne veux pas nommer ici ceux qu'il faut fuir, et qu'ont signés des écrivains qui sont d'incontestables artistes ; je ne veux pas nommer tous ces romanciers qui ont mis au service des plus dangereuses curiosités la plus rare pénétration d'esprit, mais qui pourraient avouer de leurs romans ce que Rousseau disait de ses livres : « je ne regarde aucun de mes livres sans frémir. Au lieu d'instruire, je corromps; au lieu de nourrir, j'empoisonne. Mais la passion m'égare, et avec tous mes beaux discours je ne suis qu'un scélérat. »

Lisez plutôt les romans où l'on ne respire qu'une atmosphère d'héroïsme ou de pureté ; ceux-là qu'écrivent des artistes qui se soucient de la morale autant que du succès, et qui, sans recourir aux procédés d'un Zola ou d'un Marcel Prévost, ont conquis dans le roman la plus haute notoriété ; lisez, par exemple, l'écrivain—qu'un moment nous avions espéré voir mêler à votre jeunesse sa belle flamme d'apostolat — le très distingué et très sympathique René Bazin.

Lisez aussi, pour qu'ils puissent à la fois charmer votre imagination et agrandir votre amour des

traditions et du sol natal, ces deux romans canadiens qu'ici l'on n'a pu encore surpasser, et qui sont les *Anciens Canadiens* et *Jean Rivard*.

Enfin, mes amis, et c'est par là que je veux finir, et je ne parle plus ici de romans ou d'histoires, de philosophie ou d'apologétique, mais je parle d'un livre qui est à la fois le plus beau roman et la plus vivante histoire, d'un livre qui est la plus sûre philosophie et la meilleure apologétique: mes amis, lisez l'Évangile! Ce petit livre est à la portée de tous les esprits, et de toutes les bourses; ayez-le sur votre table de travail, ou dans votre chambre de repos. Chaque jour lisez une page de l'Évangile, et bientôt vous sentirez s'en dégager le meilleur parfum de votre vie; et bientôt vous verrez se dessiner à travers ces chapitres tout remplis des pensées et des gestes de Dieu, la figure même du Christ que vous cherchez et que vous aimez. Vous vous formerez sur ce modèle divin; retrouvant en vous toutes les énergies et toutes les générosités des âmes neuves, vous vivrez tous les jours votre idéal, vous serez de ces jeunes gens qui portent sur leurs fronts toutes les grâces et toutes les vertus, de ces jeunes dont l'Évangile nous assure que Jésus ne pouvait les regarder sans les aimer.

———

Propos Patriotiques

PENSÉES POUR LE 24 JUIN

Voici donc la Saint-Jean-Baptiste qui revient et qui approche. Et cette fête marque le retour de nos joies patriotiques, de nos ferveurs nationales.

Ce jour-là, la gaieté, l'espérance, le bonheur, l'enthousiasme montent de quelques degrés dans l'âme canadienne. Il y a comme une petite fièvre, d'une sorte spéciale et d'une espèce particulière, que ne peut mesurer avec précision le thermomètre des médecins, et qui s'empare, au matin du vingt-quatre juin, de tout Canadien français, le fait plus chaud, plus sensible, plus vibrant; une petite fièvre qui dure généralement, d'après les moyennes jusqu'ici enregistrées, vingt-quatre heures. Cette fièvre, des psychologues les moins superficiels l'appellent justement le patriotisme, et l'on voit qu'elle est presque toujours suivie de légers ou graves refroidissements.

De quoi, d'ailleurs, il ne faut ni s'étonner, ni s'alarmer? L'âme humaine peut-elle donc toujours être ensoleillée, et n'a-t-elle pas, tout comme la grande nature dont elle subit à chaque instant la pénétrante influence, ses jours clairs et ses nuits sombres, ses aurores lumineuses et ses soirs mélancoliques? Et ne suivons-nous pas un peu, en nos vies tour à tour actives et fatiguées, le mouvement

des saisons qui nous vieillissent et nous entraînent? Et si l'hiver refait au sol les énergies qui préparent la floraison du printemps, et si la nuit rapporte en ses voiles la promesse des aubes blanchissantes, pourquoi ne pas songer aussi que nos joies seront faites plus vives et nos espérances rendues plus grandes par toutes les tristesses et tous les abattements qui les peuvent suivre ou précéder?

Donc, il est bon de se réjouir et de faire grande fête le vingt-quatre juin, si peu durable que souvent soit cette joie et si fugitives que paraissent en être parfois les impressions.

Il est excellent que, ce jour-là, on tambourine et l'on claironne autour des drapeaux, que la foule emplisse les routes, encombre les rues, et envahisse les temples. Il est souverainement juste et raisonnable que, pendant ces vingt-quatre heures, à force de processions, de célébrations, de démonstrations et d'ovations, on réveille, excite, soulève et emballe le patriotisme de tous les nôtres. Cela met un peu de variété dans l'existence, cela, malgré tout, produit son bon effet, et cela met beaucoup de grandes pensées dans la vie.

*
* *

Au fait, nous sommes si près de la terre, et si inclinés à tout rapporter à nos mesquins intérêts; et nous nous isolons si volontiers dans notre travail, dans nos ambitions ou dans notre mollesse; et si volontiers encore, nous devenons de purs égoïstes qui ne s'inquiètent que d'eux-mêmes et de

leur bien-être tranquille et facile! Et alors nous nous attachons si servilement et si exclusivement aux choses très particulières qui nous entourent, et nous concernent! Il faut bien que de temps à autre on secoue notre torpeur et notre indifférence, et que l'on nous rappelle que nous avons autre chose à faire que de façonner et ordonner pour nous-mêmes nos petites vies personnelles, que chacun se doit à tous, que chacun doit surtout vivre pour faire son pays grand, prospère, respecté, glorieux. Et de penser cela, et de le méditer fait du bien à l'âme, et l'élève, et déjà la purifie. Cela donne à la vie un sens supérieur, et cela oriente vers de plus nobles desseins l'activité.

Lorsque, le vingt-quatre juin, les ministres, les députés, et tous ceux qui sont à quelque titre des pasteurs de peuples, comme disait Homère, réfléchissent à ces graves devoirs, et regardent vers ces cimes lumineuses où il faut conduire la république, ils sentent en leur âme pénétrer un courage nouveau, et un zèle plus généreux, et ils essaient de hausser leur conscience au niveau de leurs si redoutables responsabilités. Et aussi, quand, le vingt-quatre juin, le laboureur, en habits de fête, promène son regard bon et doux sur les sillons où déjà s'agite et ondule l'herbe des blés verts, et quand il songe que ces champs qu'il cultive avec amour, que cette petite patrie qu'il féconde de ses sueurs est une partie et comme un morceau de la grande, et que celle-ci n'est belle, et bonne, et prospère que de la grâce, de la beauté, de la

richesse dont chacun sait faire resplendir son domaine, cela lui donne l'orgueil de son noble travail, et cela fait passer dans son regard qu'emplit d'ordinaire la seule vision des prés, des labours et des troupeaux une image radieuse, et comme le clair rayon d'un idéal qui l'illumine et l'enflamme. Oh! la force que nous apporte ce sentiment vivement ressenti que l'on ne travaille plus seulement pour soi et pour sa fortune, mais pour les autres et pour le bien et la gloire de la commune patrie!

Or, ces idées, cette force, ce sentiment, la fête de Saint-Jean-Baptiste les renouvelle chaque année dans nos âmes, dons nos esprits et dans nos volontés. Nos orateurs les doivent rappeler aux foules, et c'est une matière inépuisable à l'éloquence patriotique; et c'est même tout ce qu'il faut pour la faire sortir de la banalité un peu bavarde où trop souvent elle s'enferme et se répand. Il suffit qu'on médite bien ces choses et qu'on les fasse passer à travers une conviction profonde, éclairée et personnelle. Peu importe, d'ailleurs, qu'il reste encore, mêlée à de si fortes et saines pensées, une phraséologie un peu sonore et retentissante. Les fêtes patriotiques sont toujours tapageuses, et l'éloquence qu'elles provoquent ne peut se dispenser de l'être un peu. Il faut au milieu de ces foules qui viennent entendre parler des grandes choses du pays, il faut jeter de grandes pensées, empennées de périodes aux larges ailes. Cela aussi fait monter l'âme du peuple et lui donne de l'essor.

Je sais bien que beaucoup de gens se moquent

un peu des grands discours et de l'éloquence. Volontiers ils appellent cela des phrases ! Ces gens-là sont très sérieux, très pratiques, s'estiment très équilibrés parce que, d'ordinaire, ils sont très ternes. Ce sont parfois des blasés ou des âmes sèches et impuissantes, et qui se vengent de leur médiocrité en cherchant à discréditer nos plus généreux instincts. Ils oublient que nous sommes français par le sang et par l'âme, que nous sommes donc amoureux des belles paroles ; ils oublient surtout que c'est la parole elle-même qui mène les hommes, et que l'éloquence est la maîtresse du monde. « Prenez tout le reste, disait saint Grégoire à l'empereur Julien, qui imaginait contre les chrétiens la persécution de l'ignorance, prenez tout le reste, mais je mets la main sur l'éloquence. »

Les Canadiens, d'ailleurs, n'ont pas inventé les discours patriotiques. Et ce n'est pas nous qui les premiers avons arrondi sur le moule des rhéteurs les périodes harmonieuses ; et il y a longtemps qu'on assemble les peuples pour faire entendre à leurs oreilles, au jour des fêtes nationales, des phrases soigneusement peignées, très amples, et extrêmement oratoires. Depuis qu'aux jeux olympiques, où l'on conviait en de communes réjouissances toutes les villes de la Grèce, Isocrate lut son Panégyrique d'Athènes qu'il avait mis dix ans à composer, on n'a jamais pu exagérer le soin qu'il faut apporter à dérouler magnifiquement devant les auditoires des fêtes nationales les éloges de la patrie.

*
* *

D'ailleurs, il n'est pas superflu de chercher à intéresser à nos fêtes du vingt-quatre juin, par tous les moyens légitimes, tous nos compatriotes, ceux de la ville et ceux de la campagne.

On est resté ou devenu très froid et très indifférent, dans beaucoup de nos centres agricoles, à l'endroit de la Saint-Jean-Baptiste. Cette fête est célébrée surtout dans les villes, et elle passe inaperçue dans un trop grand nombre de nos paroisses rurales. Il ferait si bon pourtant chômer un peu, et fêter le sol natal, quand notre printemps a partout sur lui répandu la vie, quand nos champs sont couverts encore de leurs larges tapis d'émeraude, et sont encore enguirlandés de toutes les fleurs parfumées !

Est-ce une illusion, semblable à toutes celles qui se lèvent en nos âmes à mesure que les années nous éloignent de l'enfance, mais il me semble qu'autrefois, lorsque nous étions petits, le vingt-quatre juin était une date par tous souhaitée et fêtée. C'était au moins petit congé ce jour-là pour les travailleurs de la terre. Et je sais un coin de paroisse où l'on en profitait pour transformer en une large station balnéaire la plage laurentienne, l'anse ovale et gracieuse, qu'enveloppent dans la caresse de leurs lignes souples les coteaux rouges de Berthier et les plaines vertes, courtes et montantes de Saint-Vallier. C'était donc au bord du fleuve, et dans le fleuve que nous fêtions la Saint-

Jean. Ce qui est une façon comme une autre de retremper sa vie et de renouveler son patriotisme: mais nul doute que le Baptiste du Jourdain ne pouvait que l'approuver et la recevoir comme un très délicat et symbolique hommage.

Au surplus, le vingt-quatre juin était alors l'ouverture de la saison des bains. Il eût été dangereux, avant ce jour, de descendre dans l'onde malfaisante, et nos mères, qu'alarmaient toujours nos naïves imprudences, nous exagéraient à merveille tous les maux que nous pouvaient causer ces flots que n'avait pas encore bénis la Saint-Jean. Mais, une fois venu le jour tant de fois appelé par nos vœux, les eaux du fleuve étaient transformées, elles étaient bonnes, salutaires au baigneur; le fleuve Saint-Laurent devenait comme une grande fontaine de Jouvence où tous, grands et petits, parents et enfants, allaient se plonger pour y puiser la vigueur de leurs corps et la jeunesse de leur vie.

Et la petite baie de Berthier était donc alors très animée, très vivante, très peuplée. C'était comme une sorte de Biarritz dont les princes et les millionnaires étaient absents. De toutes parts partaient les cris joyeux, les appels frémissants, et les baigneurs faisaient autour d'eux jaillir l'onde bienfaisante. Parfois aussi on enfourchait les chevaux et les bœufs laissés au rivage, et l'on conduisait à la mer ces nobles compagnons de l'homme. Et les cavaliers majestueux s'avançaient bien loin, parmi les vagues grises, et jusque là où nous, les enfants, nous ne pouvions plus les suivre; et c'était

un spectacle nouveau, très hardi, qui nous donnait les plus complètes émotions. Oh! les joies non compliquées, et les lointains souvenirs du jeune âge!

Il paraît que tout cela est bien changé aujourd'hui, et que les bains de la Saint-Jean sont passés de mode, et que peu à peu s'effaçent de nos traditions ces coutumes qui nous venaient sans doute des côtes normandes ou bretonnes. Le bruit de la mer qui chantait si fort à l'oreille des anciens, ne berce donc plus aujourd'hui dans sa monotone et douce harmonie les âmes dégénérées!

* * *

Si, d'ailleurs, nous souhaitons que ces traditions revivent, ce n'est pas précisément pour borner à des rites neptuniens notre fête nationale. Ces récréations sont excellentes, elles ne sont pas vraiment pour la Saint-Jean-Baptiste, telle qu'on la devrait fêter dans nos paroisses, un suffisant programme. Et toutes nos paroisses, d'ailleurs, ne sont pas situées au bord du Saint-Laurent, et tous nos compatriotes ne peuvent donc tremper leurs pieds dans les eaux du roi des fleuves.

On a ouvert, l'an dernier, dans quelques-uns de nos journaux, une sorte de consultation où chacun pouvait donner son avis sur la meilleure manière d'intéresser à notre fête nationale nos populations rurales. Et ceci prouve donc déjà qu'il y a lieu de poser un tel et si étrange problème.

La solution que l'on en peut proposer sera d'autant plus pratique qu'elle sera moins complexe ; et elle sera d'autant plus facile à trouver que l'on n'oubliera pas qu'il faut donner à notre Saint-Jean-Baptiste le double caractère d'une fête religieuse et d'une fête civile. C'est l'église, et c'est la salle publique qui doivent être le double théâtre de nos solennités patriotiques

Persuadons d'abord le Canadien des campagnes qu'il doit prendre congé ce jour-là. Invitons-le ensuite à assister à une grand'messe qui sera chantée à neuf ou dix heures, tout comme le dimanche, et rappelons-lui bien au sermon que nos origines nationales sont essentiellement religieuses, que notre histoire est toute pénétrée de christianisme, que nous avons le grave devoir de garder la vertu et la foi des aïeux, et que nous serions coupables du crime de lèse-patrie le jour où nous voudrions nous éloigner du prêtre et de l'autel.

Et puis, organisons pour l'après-midi quelques fêtes publiques où se puissent de nouveau rassembler tous les paroissiens. On a proposé une distribution générale des prix pour toutes les écoles de la paroisse, et qui serait faite dans l'église elle-même, s'il n'y a pas d'autre salle qui puisse contenir la foule. Notre système d'enseignement est par tant de liens rattaché à l'éducation morale et religieuse, et nous le voulons conserver si canadien et si chrétien, que vraiment nos temples pourraient une fois l'an devenir la grande école du peuple.

Et les enfants seraient assurément très honorés de recevoir sur un si large théâtre, et sous le regard de tant de spectateurs, leurs couronnes et leurs récompenses.

Et l'on mêlerait à ces fêtes scolaires des chants canadiens, des récitations patriotiques, des discours chargés d'idées et de conseils, agréables et utiles ; prêtres et laïcs, maires, sénateurs et députés se feraient ce jour-là les instituteurs de la démocratie, et tous rapporteraient de cette dernière classe de l'année les plus salutaires leçons.

Le soir, on souperait en famille tout comme aux jours les plus gras ; et c'est autour des tables frugales et abondantes que s'achèverait dans la plus délicieuse intimité notre éducation nationale.

Juin 1905.

POUR LA LANGUE FRANÇAISE

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA [1]

C'est le privilège et le devoir très agréable attachés à mes fonctions, de souhaiter à tous la bienvenue dans cette salle de nos réunions annuelles.

Cette bienvenue, elle s'adresse d'abord, toute simple et familiale, à vous, mesdames et messieurs, qui êtes des nôtres, qui faites partie de notre Société du Parler français, qui lui donnez votre concours pratique, et qui contribuez donc à sa subsistance et à son développement. Puis elle s'en va, très vive encore et très accueillante, à tous ceux-là, dans cet auditoire, dont les noms ne sont pas aujourd'hui inscrits sur nos listes, mais le seront peut-être —et sans doute—demain ; à eux aussi notre bienvenue très cordiale, puisque leurs esprits, nous en sommes sûrs, fraternisent avec les nôtres.

Tous, membres titulaires, membres adhérents, et membres *de désir* de notre société, vous nous apportez le témoignage personnel de votre sympathique bienveillance, et nous vous remercions de

(1) Allocution prononcée le 12 décembre 1906, à l'ouverture de la séance publique annuelle de la Société du Parler français, à l'Université Laval. L'auteur était alors président de la Société.

démontrer si efficacement en quelle estime vous tenez l'œuvre qui est à la fois la vôtre et la nôtre.

*
* *

Cette œuvre, vous me permettrez de le rappeler ici, consiste surtout à étudier la langue que nous parlons, et celle que nous écrivons; elle se préoccupe d'en rechercher les origines, les transformations et la valeur; elle prétend encore à révéler avec le langage des foules et celui des écrivains toute l'âme canadienne qui s'y enferme et qui y transparaît; elle souhaite de découvrir, dans le parler populaire et dans la langue écrite, le tour d'esprit et quelque chose de la vie elle-même de nos gens; elle veut voir s'y peindre ou s'y refléter les mœurs caractéristiques, pittoresques, et les habitudes intellectuelles de la race. Étudier une langue et toutes les manifestations dont elle est le signe, le symbole ou l'instrument, c'est, en effet, nous semble-t-il, non seulement butiner sur les lèvres, mais entrer et descendre jusque dans la conscience même du peuple qui la parle, et c'est en rapporter des documents qui serviront à la fois aux philologues et aux psychologues; c'est étudier, préciser, et définir, avec le verbe qui exprime les idées, l'esprit, la mentalité qui les conçoit.

Notre œuvre s'étend donc, en définitive, bien au delà des frontières apparentes et assez étroites de la linguistique; elle va jusqu'à surprendre dans les mots, et enregistrer, les goûts, les inclinations, les tendances, les façons de sentir, de comprendre

et de rendre de l'âme canadienne. Tant il est vrai qu'on ne peut toucher à la langue d'un peuple sans porter la main, bienfaisante ou sacrilège, sur tout ce qu'il a de plus personnel, de plus intime, de plus sensible et de plus inviolable!

Et, messieurs, nous estimons que faire une telle œuvre, c'est aider non seulement à faire connaître, mais aussi à faire aimer notre langue, notre littérature, nos traditions et tout notre avoir national. Travailler au lexique canadien-français, étudier le vocabulaire de nos auteurs, vérifier les titres des locutions populaires, faire la chasse à l'anglicisme qui envahit les conversations et les journaux, n'est-ce pas rappeler en même temps à tous nos compatriotes qu'ils sont sur cette terre canadienne les représentants d'une race qui ne doit pas périr, les héritiers de l'une des plus brillantes fortunes intellectuelles dont s'honore l'humanité; qu'ils ont aux lèvres un langage aussi harmonieux que le fut jadis, au pays du soleil, le doux parler des Hellènes, et que c'est donc pour eux un honneur et un devoir de garder cet héritage, et d'aimer cette langue plus que toutes les autres?

Et ceci n'est pas du chauvinisme, mais seulement du très convenable patriotisme. Nul amour n'est plus légitime, et nul aussi n'est plus nécessaire que l'amour, le culte de la langue maternelle. Et notre patriotisme, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, ne se rapetisse jamais ni ne se rétrécit, quand il se prend à aimer notre province, notre race et notre langue plus que toutes autres provinces, races

ou langues qui existent, s'agitent et s'expriment autour de nous. Qui n'est pas capable de s'attacher à la petite patrie, n'est pas digne d'aimer la grande! Et c'est parce que nous aimons la grande que nous voulons garder en elle, et conserver avec sa vie propre, son esprit et son parler français, cette province qui y est placée et fixée au centre pour qu'elle soit à jamais le cœur vivant et palpitant de la nation!

*
* *

Cette œuvre de piété, de fidélité et d'amour que nous essayons d'accomplir, nous vous invitons chaque année à venir ici la voir se continuer et s'agrandir, et nous vous remercions de lui offrir chaque fois un encouragement qui nous est précieux. Vous me permettrez de remercier plus particulièrement ce soir les membres distingués et très dévoués de notre société, qui nous apportent de tous les horizons, du monde de la législation, du monde des lettres, du monde des journaux et du commerce, un écho fidèle de notre parler, et des leçons dont nous ferons dès demain notre profit.

Nous offrons aussi notre respectueuse reconnaissance à M. le Gouverneur, (1) et à Mgr l'Archevêque (2) qui ont toujours suivi, encouragé l'œuvre de notre société, et qui chaque année daignent assister très fidèlement à notre séance publique.

---

(1) Sir L.-A. Jetté, gouverneur de la Province de Québec.
(2) Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec.

Je remercie Mgr le Recteur de l'Université qui a mis, avec tant de bonne grâce, cette salle à notre disposition.

Enfin, toute notre gratitude aux amis et artistes de la Société symphonique de Québec. Des liens déjà anciens,—ils ont été créés à l'origine même de nos deux sociétés—unissent la Société symphonique et la Société du Parler français. Ne sont-elles pas, en réalité, deux sœurs, et tout heureuses de vous apparaître chaque année, un soir de décembre, la main dans la main? Vous aussi, messieurs de la Société symphonique, vous cultivez une musique, vous étudiez une langue qui n'a d'égale pour sa grâce et sa beauté, que notre langue française; vous faites parler vos instruments, et leur langage s'en va éveiller dans nos âmes québecoises les instincts, les dons merveilleux de bon goût, de mesure et d'harmonie qu'y ont déposés les longues traditions de notre race. Souffrez donc qu'une sœur aînée vous remercie ce soir de votre œuvre éminemment utile, de votre concours généreux, et joigne à cela ses vœux de prospérité.

———

POUR L'EXTENSION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Il ne s'agit pas de l'extension et de la culture de la langue française dans la province de Québec, mais dans tout le monde civilisé. Nous voulons parler du dernier « Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. »

Une première session de ce Congrès eut lieu à Liège en 1905, et l'on se rappelle qu'un jeune avocat de Québec, M. Joseph Simard, qui se trouvait alors en Belgique pour l'exposition universelle, y assista, et eut l'occasion de fournir aux congressistes quelques renseignements sur l'état de la langue française au Canada.

Le Congrès créa alors un bureau permanent chargé de préparer une deuxième session. Ce bureau, dont le président était M. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, et membre de l'Académie royale de Belgique, se composait de philologues, de savants, de personnages recrutés dans tous les pays de langue française. MM. Adjutor Rivard et Joseph Simard y furent invités à représenter le Canada.

C'est au mois de septembre 1908, que le Congrès se réunit successivement à Arlon, Luxembourg et Trèves, et nous avons reçu il y a quelques semaines le volume qui contient le compte rendu des séances et le texte des mémoires et des rapports qui y furent communiqués.

Les congressistes avaient bien choisi les endroits où ils devaient se réunir : Arlon, petite ville belge où la langue française est commune à tous les habitants ; Luxembourg, dans le grand duché, où la langue française est officielle et se parle, à peu près exclusivement, au Parlement ; Trèves, petite ville de la Prusse rhénane, ancienne capitale de la Gaule belgique, et autrefois centre de civilisation latine. Ces villes, assez rapprochées l'une de l'autre, offraient aux philologues des points intéressants de ralliement pour leurs excursions.

Nous ne pouvons dire ici toutes les questions qui furent traitées pendant ce congrès. Des travaux furent présentés sur l'état actuel du français en Belgique, en Suisse, en Alsace-Lorraine, en Hollande, en Hongrie, en Angleterre, aux États-Unis, dans le grand duché de Luxembourg... Québec n'ayant pas envoyé de délégué, on n'y parla pas, autrement que par mode d'allusions, du français au Canada.

Une question paraît avoir surtout préoccupé le Congrès, c'est l'adoption de la langue française comme langue auxiliaire internationale. Elle n'est encore que posée, mais il semble que les philologues s'y rallient avec une faveur de plus en plus

grande. A Arlon, M. Wilmotte souhaitait à «cette loyale monnaie d'échange intellectuel, qui a été frappée à l'effigie française, un cours légal universel.» Et M. Fürstenhoff, professeur de l'Extension universitaire de Belgique, exposa dans un long et judicieux plaidoyer les raisons que l'on apporte en faveur de l'adoption du français comme langue auxiliaire internationale.

Les peuples modernes éprouvent, aujourd'hui, le besoin d'une langue commune qui leur permette, sur les différents points du globe où se rencontrent et se heurtent des intérêts internationaux, de se comprendre partout avec des mots qui soient intelligibles à tous. Le commerce, l'industrie, plus encore que la politique et la diplomatie, réclament cette langue auxiliaire qui soit partout la même. Les essais de langue artificielle que l'on a voulu créer de toutes pièces en sont la preuve.

Mais les langues artificielles n'ont pas suffisamment répondu à ce que l'on attendait d'elles. Le volapuk, que Mgr Schleyer fabriquait en 1880, et qui eut d'abord une fortune si heureuse et si rapide, se répandant de l'Allemagne du Sud en France, vers 1885, puis de là dans tous les pays civilisés ; le volapuk, qui groupait, en 1889, deux cent quatre-vingt-trois clubs, un million d'adhérents, et se trouvait imprimé en plus de trois cents ouvrages, devait ensuite connaître la défaveur et la déroute. Sa trop grande richesse de formes l'a perdu auprès de ceux qui veulent avant tout une langue auxiliaire simple et pratique. Les projets

de réformes ont déterminé chez les volapukistes des schismes qui ont compromis l'avenir de la langue.

L'esperanto que créa le docteur Zamenhof, eut son tour de vogue. Mais à lui aussi il parut nécessaire un jour de se corriger. En 1894, M. Zamenhof crut prudent de dissoudre la ligue espérantiste qu'il avait fondée quatre ans auparavant, parce que les réformateurs qui s'y agitèrent, menaçaient de remettre en question les principes mêmes de la langue. Déjà un schisme divise les espérantistes, dont un bon nombre ont suivi M. de Bauffront, auteur de plusieurs lexiques espérantistes, qui a créé à son tour une nouvelle langue, l'ido.

Et de tout cela l'on conclut qu'une langue naturelle peut seule avoir chance de devenir langue auxiliaire internationale. Et parmi les langues naturelles, c'est une langue moderne que l'on veut choisir, et entre toutes les langues modernes une langue romane. Les langues romanes sont plus accessibles, parce qu'elles enferment plus que toutes autres des radicaux internationaux: le latin dont elles dérivent auraient dix mille racines qui sont devenues internationales. On ne songe plus au latin lui-même, à qui on fait la place de plus en plus étroite dans l'enseignement, et dont la prononciation varie de façon assez bizarre d'un pays, et parfois... d'un diocèse à l'autre.

De toutes les langues romanes, la langue française, qui a déjà joui dans le passé d'une universalité si hautement reconnue, paraît s'imposer

davantage aux chercheurs d'un parler international. Ne se recommande-t-elle pas encore par cette beauté, cette clarté, et cette souplesse qui ont fait sa fortune ? Elle est de plus essentiellement analytique. Elle a supprimé les déclinaisons, et de jour en jour elle tend à l'unité de conjugaison, la première n'étant plus guère seule vivante. Elle possède donc de ce fait une simplicité de structure qui en facilite l'étude ; elle se rapproche de plus en plus du modèle que proposait Leibnitz, en 1679, pour aider à l'élaboration d'une langue idéale.

Les autres peuples ne pourraient prendre ombrage de cette extension de la langue française. Les langues modernes sont arrivées à un tel point de leur développement que leur propre fortune est assurée. Au reste, ce n'est pas la France qui serait appelée à bénéficier de ce ministère de sa langue, c'est tous les peuples, c'est l'humanité. La France prêterait sa langue au monde, comme elle lui a prêté le système métrique, sans retour de gain sordide...

Ajoutons cependant—et c'est pour cela que la question ne sera peut-être pas de sitôt résolue—que la France ne pourrait manquer de retirer de ces fonctions internationales de son idiome une sorte de prestige intellectuel que lui peuvent jalouser d'autres nations.

Mais ce n'est pas à Québec que l'on se plaindra jamais de la précellence du parler français.

Juin 1909

QUÉBEC, VILLE FRANÇAISE

Québec s'apprête à fêter le troisième centenaire de sa fondation. C'est donc vers ses origines que se reporte tout naturellement l'esprit de ses habitants; et, remontant à l'heure première de son histoire, il ne peut s'empêcher de considérer, le long de ce chemin qui traverse trois siècles de faits et d'idées, la suite des événements qui en marquent les étapes, et qui en indiquent l'orientation.

Un fait, une pensée, un événement qui se prolonge autant que la vie de Québec, s'impose à l'esprit de tout observateur qui étudie l'histoire de cette cité de Champlain: c'est que Québec est sur ce continent de l'Amérique la ville française par excellence. D'autres cités ont eu au Canada des origines semblables, ont été baptisées dans le sang et dans l'esprit français, se glorifient d'avoir conservé intact ou à peu près inviolé ce qui fut l'âme elle-même et la grâce de leur vie française. Montréal et Trois-Rivières, pour ne nommer que ces deux sœurs les plus anciennes de Québec, sont nées d'une pensée de France, furent bercées à leurs premiers jours par l'espérance des âmes de France, connurent les gloires héroïques de la générosité française.

Mais celle-ci, la cité de La Violette, plus grande par ses aspirations que par sa fortune, n'a pu encore donner l'abondante mesure de vie que nous promettent ses desseins; l'autre, la ville de Maisonneuve, voit la fortune presque toujours égaler ses désirs, mais elle risque souvent dans le tumulte des affaires et dans la promiscuité de ses enfants, l'idéal qui fixa sur la France son premier et très vif regard. Trois-Rivières trop inactive, et Montréal trop cosmopolite ne peuvent être, dans notre pays du Canada et de l'Amérique, les types les plus vivants et les plus représentatifs de la cité française.

Québec, un peu plus remuant que Trois-Rivières, moins mêlé que Montréal, s'arroge donc avec quelque bon droit la gloire—car c'en est une—de mieux symboliser, ou de mieux montrer et faire resplendir l'âme et la vie françaises.

*
* *

Québec doit ce privilège, qu'il veut garder, à ses origines. Plus que les origines de nos autres villes, celles de Québec furent pénétrées d'activité et d'ambitions françaises? C'est bien ici que naquit la France d'Amérique, et c'est donc ici que se sont, pendant plus de cent cinquante ans, concentrées toutes les attentions des pères de la colonie. C'est sur ce rocher historique que fut planté le drapeau de Henri IV, et c'est donc vers lui comme vers la citadelle inexpugnable que se portaient au moment du danger tous les efforts.

Et non seulement Québec fut le lieu véritable de nos origines politiques lorsque Champlain y débarqua le 3 juillet 1608, mais c'est ici encore que fut fondée notre vie économique, un jour de l'année 1617, quand Louis Hébert ouvrit sur la pointe de Québec le premier sillon où germa l'espoir du colon canadien; et c'est ici, enfin, que fut organisée l'Église du Canada, l'année 1659 où Mgr de Laval débarquait à la basse-ville, et l'année 1674 où, par les soins du même prélat, fut définitivement érigé le siège épiscopal de Québec.

Nos origines politiques, économiques et religieuses furent l'œuvre de fils de France; c'est à Québec que ces œuvres ont pris naissance, et, on le peut bien ajouter, quoi qu'ailleurs on puisse prétendre, c'est ici encore que ces œuvres se sont principalement développées et affermies. Québec ne fut pas seulement le berceau de la Nouvelle-France et de sa civilisation, il resta vraiment le centre de toute sa vie historique.

*
* *

L'histoire politique de Québec se confond, en effet, jusqu'à 1867 surtout, avec l'histoire de ce pays. Pendant toute cette longue période, si variée, et si agitée, de notre évolution nationale, Québec fut vraiment la capitale du Canada. Avant les événements qui nous séparèrent de la France, les gouverneurs de la colonie firent de notre ville le siège

de l'administration, le foyer le plus intense de la vie sociale, et chacun sait que Frontenac eut même la pensée d'en faire un petit Versailles. A cette époque de notre histoire, l'hégémonie française de Québec ne fut jamais contestée. C'est bien de notre ville que partaient alors toutes les influences, bonnes ou mauvaises, qui s'en allaient se répandre sur toute la colonie. Missionnaires ou traiteurs, coureurs de bois ou visiteurs de wigwams, courriers de la paix ou hérauts de la guerre, recevaient de Québec le mot d'ordre, et le portaient ensuite sous toutes formes aux colons ou aux sauvages, dans les paroisses ou dans la forêt.

Et quand Québec eut ouvert ses portes à l'ennemi qui triomphait par le nombre plus encore que par la valeur; quand Québec eut été découronné des lys qui avaient si longtemps fleuronné son diadème, quand il eut replié le blanc drapeau dont il aimait à s'envelopper comme d'une virginale parure; quand il eut vu disparaître dans une dernière victoire sa dernière espérance française, Québec se consola de tant de tristesses et de tant de ruines accumulées à la pensée qu'il lui incombait désormais, et plus qu'à aucun moment de son histoire, le devoir de rester fidèle, et de défendre sur cette terre envahie et baignée du sang de ses soldats le prestige et la permanence du nom français. Par l'effet d'un rêve dont il ne veut pas encore s'éveiller, Québec continua de voir flotter dans la nuit de ses désastres, dans l'ombre de ses apparentes défaites, les blanches couleurs que le

drapeau victorieux n'avait pu absorber tout à fait; et il se plaît encore, dans la vision historique et providentielle qui emplit son regard, à faire des couleurs de Carillon et de Sainte-Foy l'auréole inaltérable qui nimbe et illumine le front de son rocher.

C'est donc à partir de 1760 que s'accentue le rôle de Québec, foyer et gardien de notre influence française. La ville conquise ou cédée à l'Angleterre ne cesse pas d'être la capitale du pays, la forteresse où se groupent et s'enferment les défenseurs de notre langue, de nos institutions et de nos droits. En 1792, Papineau, Bédard, Antoine Panet y livrent dans la première séance du premier parlement, le premier combat pour la langue française qu'y provoqua une ridicule proposition de Richardson. Et jusqu'à 1837, c'est à Québec que Français et Anglais, chouaguens et patriotes, se porteront les coups drus et rudes qui plus d'une fois ébranleront le sol constitutionnel où se rencontrèrent ces tenaces et souvent trop irritables duellistes. Le *Canadien* sera fondé en 1806 pour répondre au *Mercury*, et ce journal emportera de Québec au quatre coins de la province, dans ses feuilles toutes pleines des larges souffles de la pensée française, l'idée directrice qui éclairera les esprits et stimulera toutes les louables énergies de notre race. La Chambre des députés, devenue un champ clos plutôt qu'une salle de délibérations, retentit pendant plus d'un demi siècle des vigoureuses affirmations de l'espérance française, et elle

fit de Québec le forum où s'agitaient et se heurtaient les ambitions rivales de deux peuples qui furent trop lents à se comprendre et à se pardonner.

N'y a-t-il pas jusque dans l'histoire militaire de Québec la trace encore brillante de la chevalerie et de l'héroïsme français? C'est Québec que visait l'ennemi quand il voulait porter à la Nouvelle-France le coup mortel : et c'est de Québec que partaient les fières réponses qui tant de fois déconcertèrent l'audace des assiégeants. Le mot de Frontenac exprime en une phrase qu'on n'oubliera pas toute l'allégresse de la fierté gauloise. C'est par la bouche des canons que nous avons toujours répondu à l'insolente provocation des envahisseurs; le langage du vainqueur de Phips fut aussi celui du vaincu de Wolfe, et, sur toutes les lèvres de nos généraux et de nos soldats des guerres de 1755-1760, courut le même verbe, le même frisson de la bravoure française.

Cette intrépidité dans la guerre, nous la retrouvâmes bien un jour que l'Américain voulut à son tour monter à l'assaut de la citadelle de Québec. Sans remarquer que beaucoup des fils d'Angleterre désertaient la ville pour s'aller mettre à l'abri vers Charlesbourg ou dans l'Isle d'Orléans, les Français de Québec s'armèrent pour la défense du sol profané, pour la protection de la cité où s'était concentrée et rétrécie la puissance anglaise. Rempart suprême où Carleton appuyait ses dernières espérances, Québec ne sut pas forligner, et c'est sa

superbe vaillance qu'incarnait encore Chabot quand, pendant la nuit historique de décembre 1775, il tuait Montgomery et dispersait ses soldats.

*
* *

Au reste, la fidélité est une vertu française, et Québec s'est toujours honoré de l'avoir soigneusement cultivée. Fidélité au roi de France, aussi longtemps que la France régna sur les bords du Saint-Laurent ; fidélité au roi d'Angleterre, depuis le jour où l'Angleterre eut la bonne fortune de nous compter pour ses libres citoyens. Alors même que d'autres, sur cette terre française de la province de Québec, trouvaient bien dur le joug du vainqueur, et, dans un geste de folle et noble impatience, essayaient de le briser sur le dos de leurs compatriotes anglais, Québec plus calme et plus politique, plus sage et plus capable d'attendre l'heure des utiles revendications, refusait de s'associer aux paysans armés qui s'en allaient mourir sans espoir dans les champs de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache. Québec restait fidèle au drapeau ; et ce ne fut pas par indifférence ou par paresse, mais plutôt par loyauté et pour le noble dessein de mieux servir la fortune de ses destinées françaises.

C'est dans la lutte pacifique pour toutes les traditions qui sont le fond solide de sa vie historique, que Québec a surtout déployé sa vigilance

et son inlassable activité. La guerre, pour être ainsi moins bruyante, n'en fut pas moins efficace, et elle devait assurer nos plus belles victoires. Surtout après 1840, alors que l'Angleterre, suivant le conseil de Lord Durham, résolut de travailler ferme à l'anglification de notre race, et au moment même où la ville de Champlain allait perdre peu à peu l'influence que lui avait créée pendant deux cent cinquante ans sa situation exceptionnelle de capitale politique, Québec parut se ressaisir avec plus de vigueur encore, et voulut être plus que jamais la capitale de notre vie et de nos traditions françaises.

Le cosmopolitisme, inévitable dans un pays où se rencontrent tant de races différentes, se manifestait déjà sur d'autres points de notre province. Québec, qui avait bien perdu quelque chose de sa virginité française au contact des beaux officiers saxons et qui avait quelquefois envié leurs manières et leur fortune, Québec, qui avait si longtemps résisté à l'anglomanie envahissante, mais qui n'avait pu se soustraire tout à fait à cette mode victorieuse, Québec essaya de se constituer en un centre puissant d'activité et de mœurs françaises. Ce fut l'heure où l'on fonda notre Société Saint-Jean-Baptiste. Ce fut l'heure aussi où Crémazie chanta la gloire et l'illusion généreuse de ses compatriotes; où Casgrain prit aux lèvres des grand'-mères nos vieilles «légendes» pour les raconter aux contemporains, et les transmettre aux générations futures et oublieuses; ce fut le moment où de

Gaspé ressuscita les « Anciens Canadiens », et en dressa l'image vivante sous le regard de ses lecteurs. Tout un groupe d'esprits clairvoyants entreprit à Québec de replacer dans une meilleure lumière le passé qui s'effacait, et de ramener aux traditions ancestrales ceux qui peu à peu s'en éloignaient, Il y eut, à cet instant de notre vie française, un grand effort de « nationalisation, » comme l'on dirait aujourd'hui, un mouvement de large patriotisme que l'on n'a peut-être pas assez étudié, et qui fut l'une des plus importantes manifestations de notre génie français.

Ce souci, que l'on eut alors, non pas de créer, mais de développer notre littérature, n'est-il pas lui-même bien significatif et propre aux préoccupations artistiques de l'esprit de France ? Et l'on ne peut contester que ce soit Québec qui a été le grand initiateur de ce mouvement, de cette activité littéraire qui devait, avec des alternatives de progrès et de lenteurs, se prolonger jusqu'à nos jours. Nous n'osons plus dire que Québec, perché sur son Acropole, est l'Athènes du Canada ; il y a, certes, dans cette phrase classique que certains Grecs de la Nouvelle-France aiment encore à répéter aux oreilles avides d'harmonie, une ambition et une sorte de fierté que justifie mal l'événement ; mais nous osons croire encore que Québec, qui se dresse avec tant d'élégance dans le ciel et dans la lumière, qui se couronne de tant de grâces et de vaillance, qui baigne si profondément dans le flot gris ou bleu son rocher pittoresque, qui regarde

avec tant de joie les spectacles incomparables que la nature a multipliés autour de lui, et qui s'enivre si facilement du vin de sa gloire ; nous pensons que Québec, où l'érable verdoie mieux que l'olivier d'Athènes, qui porte sur les Laurentides un regard que ne pourraient plus étonner les montagnes de l'Attique, est bien ici, sur ce sol du Canada, la cité de l'esprit, la ville des arts et des lettres, celle où s'épanouissent le mieux, et dans un ciel plus serein, les merveilleuses qualités du génie de notre race.

Et si Québec est resté si franchement attaché à ses vieilles traditions de France, n'est-ce pas précisément parce qu'ici plus qu'ailleurs l'esprit fut fortement occupé de tout ce qui peut faire resplendir sa pensée ?

*
* *

Nulle part, en effet, l'on ne retrouve mieux conservées qu'à Québec les habitudes, les mœurs d'autrefois, tout ce qui compose la vertu de l'esprit français. Sans doute le flot de la vie anglaise et américaine a passé sur ce rocher comme partout ailleurs au Canada, et il y a laissé quelques-unes des choses exotiques dont il est chargé. Mais combien légèrement encore il a glissé sur nos traditions, et comme il a laissé à Québec son cachet original de vieille ville normande ou bretonne ! Ce n'est pas seulement sur ses murailles dont elle est ceinturée comme une vieille forteresse du

moyen âge ; ce n'est pas seulement sur ses inoffensifs remparts où des canons démodés allongent leur cou de bronze peinturé, et ce n'est pas non plus seulement dans ses rues étroites et tortueuses, montantes ou descendantes, bordées de maisons anciennes et traversées en été d'innombrables calèches vertes et blanches, que l'on se plaît à surprendre la physionomie française de Québec ; mais c'est aussi dans l'allure de ses habitants dont le type est resté petit, vivant, et joyeux, c'est dans leurs relations familiales toutes faites de gaîté hospitalière et franche, dans leurs habitudes de vie publique où le progrès s'embarrasse de longues et indéracinables routines, que l'on aime à revoir encore tout le mouvement de la vieille cité française.

Ajoutez à cela que sur les lèvres des Québecois vous retrouvez le vrai parler ancestral, maculé parfois d'anglicismes, mais le plus souvent original encore, savoureux comme le dialecte des provinces de France. Et Québec se pique de parler la bonne langue française, et de vouloir la préserver de toute influence étrangère. C'est la ville où Buies et Tardivel devaient mener leur vigoureuse campagne contre l'anglicisme, c'est la ville où se devait fonder la *Société du Parler français au Canada*, et c'est la ville enfin d'où chaque mois part vers tous les points de l'horizon français le *Bulletin*, qui s'en va porter aux lecteurs, avec de bonnes études sur notre langue, les feuillets austères du lexique franco-canadien.

*
* *

Enfin, il convient d'ajouter ce dernier trait, Québec est une ville française encore par l'intensité de sa foi catholique et par le culte qu'il voue à ses traditions religieuses. Partout dans notre province, on a conservé cette foi des ancêtres et ce culte des traditions de la vie paroissiale, et nous ne songeons pas à grandir la piété de Québec au détriment de ceux-là de nos patriotes qui vivent en dehors de la vieille capitale ; mais il n'est que juste d'affirmer, semble-t-il, que nulle part ailleurs qu'à Québec la vie religieuse se manifeste avec plus d'assiduité, et avec plus d'abandon et de franche simplicité. La pratique des sacrements n'est, certes, nulle part plus répandue, et je ne sais si les congrégations d'hommes peuvent ailleurs nous fournir chaque dimanche des spectacles plus édifiants et plus pieux. L'on reproche parfois aux Canadiens français d'avoir plus de pratiques que de convictions religieuses; et cela est manifeste surtout peut-être dans les classes bourgeoises ou dirigeantes de la société, et cela se voit à Québec comme à Montréal. Mais nous croyons volontiers qu'il ne faudrait pas trop généraliser ce jugement sévère quand il s'agit de nos braves populations de Québec. Québec est une ville croyante, pieuse, et volontiers dévote; mais Québec a une foi robuste encore, virile et intelligente. Ne nous en a-t-il pas donné le témoignage irrécusable quand, il y a quelques semaines, il fit au Christ de l'Eucharistie ce triomphe

inoubliable où la splendeur du culte traduisait si fidèlement l'intensité de l'adoration? (1) Québec est donc bien catholique, et pour cela il est encore français. Son catholicisme lui est venu avec la vie qu'on lui apporta de France, à une époque où notre mère-patrie ne s'avisait de parcourir le monde que pour y faire « les gestes de Dieu; » et c'est la grâce de son baptême français qui rayonne encore au front de la cité de Champlain.

*
* *

Voilà, incomplètement esquissé et résumé, ce qu'après trois siècles d'existence Québec a gardé de ses origines et de son esprit français. A côté de tant d'autres souvenirs que rappellent les fêtes du troisième centenaire, c'est toutes ces choses que nous venons d'évoquer que vont nous remettre en mémoire les démonstrations de demain. Comprenons bien que si la fête de Québec trois fois séculaire est une fête canadienne dans le sens large et complet du mot, que si nos réjouissances québecoises vont déborder le cadre étroit et familial que certains leur auraient voulu assigner, que si

---

(1) Il s'agit de la grande procession du Saint-Sacrement dans les rues de Québec, par laquelle s'ouvrirent, le dimanche 21 juin 1908, les fêtes du monument Laval. Dix huit évêques et archevêques, revêtus de leurs ornements pontificaux prirent part à cette procession triomphale qui, à la Haute-Ville, à Saint-Jean-Baptiste, à Jacques-Cartier et à Saint-Roch se déroula pendant quatre heures.

cet anniversaire est à bon droit un événement national, et non plus provincial, cela est dû au rôle même que Québec n'a cessé de jouer dans notre histoire, et à sa mission éminemment civilisatrice de ville française. C'est la ville française, et pour cela canadienne, que viennent saluer les délégués officiels de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique ; et c'est la ville française qu'aimeront à retrouver dans ses murs et dans ses faubourgs tous ces visiteurs et tous ces curieux qui viendront se mêler à nous. Et puisque c'est ce caractère français qui fait la fortune de Québec, qui constitue sa meilleure gloire, et qui est la condition véritable de son influence sur notre jeune patrie, souhaitons que de ces fêtes Québec sorte mieux connu, mieux apprécié sans doute et plus populaire, mais pardessus tout plus attaché à ses fortes traditions, et plus profondément enraciné que jamais dans son sol et dans son esprit français.

Juillet 1908.

———

LE COURONNEMENT DU ROI

ALLOCUTION PRONONCÉE, DANS LA BASILIQUE DE QUÉBEC, LE JOUR DU COURONNEMENT DU ROI GEORGE V, le 22 juin 1911.

L'Empire britannique offre aujourd'hui le plus admirable spectacle.

Au centre même de ce vaste Empire, dans la vieille abbaye de Westminster, dans un merveilleux décor d'architecture, d'oriflammes et de draperies, en présence des plus hauts dignitaires de sa cour, des représentants de tous ses peuples, et des délégués de toutes les nations, au pied de l'autel où s'agenouillèrent ses ancêtres de la puissante maison de Hanovre, Sa Très Haute et Très Gracieuse Majesté George V reçoit sur son front la double couronne de roi et d'empereur. A cette heure où nous sommes ici réunis, là-bas, dans la capitale débordante et tumultueuse, les foules acclament dans un même triomphe le roi et la reine, unissent dans un même élan de piété patriotique le culte du Dieu Souverain et le culte traditionnel de la monarchie ; et par toute la terre britannique, chez tous les peuples qu'a touchés le sceptre royal d'Angleterre, l'hymne universel de

l'action de grâces et de la prière monte vers le ciel.

Spectacle unique que celui de tant de nations autonomes, dispersées sur tous les continents, mais unies au même instant dans une même pensée loyale, exprimant à Dieu la même supplication ardente, et faisant tour à tour éclater dans l'aurore successive qui se lève sur elles, les accents d'une même joie profonde et des vœux sincères!

Vous avez voulu, Monseigneur, [1] que votre peuple catholique de Québec, de cette capitale historique du Canada français, mêlât sa prière à tant d'autres, et vous l'avez convoqué dans votre cathédrale, dans cette basilique, où le «Te Deum» qui a tant de fois retenti pour les rois très chrétiens de France et de Navarre, a aussi souvent appelé, avec une égale et franche piété, sur les rois de l'Angleterre, la louange et la divine bénédiction.

Certes, il y a dans ces cérémonies religieuses multipliées à l'occasion du couronnement de nos souverains, il y a dans toutes ces prières qui vont aujourd'hui vers Dieu, la plus belle et la plus significative leçon.

C'est Dieu qui donne aux rois la puissance, et c'est Dieu qui leur donne aussi la sagesse. Toute autorité vient de Celui qui règne dans les cieux, et à qui seul appartient la gloire, la vraie grandeur, l'unique indépendance. S'il est permis aux hommes de désigner l'élu, celui qui sera parmi eux le

---

(1) Mgr L.-N, Bégin, archevêque de Québec.

chef ou le roi, les hommes ne peuvent conférer à cet élu ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, le droit de commander à autrui, et d'imposer aux peuples la règle de leurs devoirs. C'est de Dieu, de Celui-là seul qui est le vrai maître et le vrai souverain, que vient tout pouvoir : et le pouvoir n'est saint que parce qu'il procède de Celui qui est la Sainteté même, et les chefs, les rois ne sont augustes que parce qu'ils représentent sur la terre Celui qui est toute majesté.

C'est pourquoi le respect à Dieu est ce qui assure le respect à l'autorité de ceux qui gouvernent ; et c'est pourquoi la foi à Dieu, et les pratiques religieuses de la foi sont aussi les meilleures garanties de tout l'ordre social. Aucune stabilité n'est assurée dans l'ordre, quand celui-ci n'est pas consacré par la religion des peuples, quand l'autorité n'a pour soutien que les caprices changeants de la faveur publique, quand la société n'a pour règle que les mobiles appétits de la foule.

Jamais peut-être on ne vit mieux qu'à certaines heures de l'histoire moderne la vérité de ces élémentaires principes. Si tant de trônes ont chancelé, si d'autres menacent encore de s'écrouler, si tant de pouvoirs ont été ruinés, si tant de sociétés sont bouleversées par des agitations malsaines qui effraient ceux-là mêmes qui les ont d'abord provoquées, n'est-ce pas, entre autres causes, parce que la notion de l'ordre, en même temps que la notion de l'autorité, a été faussée par les doctrines de l'impiété ? n'est-ce pas parce qu'on a détruit dans

les consciences vides de Dieu le sentiment du respect? n'est-ce pas parce qu'on a voulu supprimer de la hiérarchie sociale Dieu lui-même? Dieu qui est au sommet et qui est à la base, parcequ'il est au commencement et à la fin de toutes choses?

On a voulu, selon le mot du sectarisme contemporain, laïciser l'État, affranchir de l'idée religieuse tous les esprits, l'esprit du politique, l'esprit du professionnel, l'esprit de l'ouvrier, et l'on oubliait que tout un peuple ainsi laïcisé, que toute une nation sans Dieu, sans foi, sans religion, manquerait de ce culte de l'ordre, de ce respect de l'autorité qui est l'un des plus nécessaires éléments de la vie et de la grandeur nationales.

L'Angleterre, qui a toujours si soigneusement retenu les leçons de son passé, dont la politique prévoyante plonge encore par tant de racines profondes jusqu'au sol de ses plus anciennes traditions, l'Angleterre s'est toujours gardée des dangereuses doctrines de l'athéisme social. Aujourd'hui, sous le gouvernement de la maison de Hanovre, comme aux époques lointaines où les dynasties des Saxons, des Normands, des Plantagenets, des Stuarts, se succédaient sur le trône, c'est à l'autel que s'appuie ce trône, et le roi qui s'y assied est pour cela sûr de voir monter jusqu'à lui le respect et la fidélité du peuple. Georges V est deux fois sacré aux regards de ses sujets, puisque sa couronne, déjà précieuse par tant de gloires séculaires, brille d'une auréole sainte qu'elle emprunte ce matin aux

splendeurs de Westminster, mais dont les plus purs reflets lui viennent du ciel.

*
* *

C'est, d'ailleurs, dans cette conception religieuse du pouvoir, que le peuple trouve le gage le plus certain de sa liberté. La religion chrétienne qui, au témoignage même des historiens philosophes du dix-neuvième siècle, est le facteur essentiel de l'histoire et de la civilisation modernes, est, de sa nature, tutélaire de tous les droits. Elle n'a pu, sans doute, produire qu'avec le temps tous les bienfaits sociaux dont elle gardait la promesse: le temps est nécessaire à toutes les évolutions de la politique; mais sa mission qui est, d'abord, d'apprendre aux hommes la vérité, a pour conséquence inévitable d'établir parmi eux non pas une chimérique égalité, mais la véritable et très douce fraternité.

Aussi, ne semble-t-il pas que les peuples les plus religieux soient les peuples les plus libres et les plus heureux? Quel peuple, par exemple, a mieux que le peuple anglais compris et de meilleure heure goûté la liberté? L'Ile des Saints fut, dès les siècles du moyen âge, la terre classique et libérale de la grande Charte. Et quel empire peut mieux que l'empire britannique se flatter aujourd'hui de compter sous un plus large drapeau plus de nations adultes, fières et libres? La véritable tolérance, ce n'est pas l'athéisme officiel qui l'inspire. Vit-on jamais, au cours de l'histoire contemporaine, de plus injustes tyrannies, qu'à certaines heures où

certains gouvernements pris de haine contre Dieu, voulurent ajuster leur politique aux desseins étroits de l'impiété? Oh! non, la véritable tolérance ne naît pas des passions antireligieuses; la liberté et la justice sont des vertus trop hautes pour qu'elles croissent en des âmes toutes terrestres! Elles ont besoin pour s'épanouir de l'air pur du ciel. Et il faut donc aux peuples qui ont soif de justice, aux chefs et aux princes soucieux de liberté, il faut garder la foi protectrice de tous les droits, le culte de Dieu inspirateur de tous les devoirs.

*
* *

Aussi, sommes-nous heureux de voir aujourd'hui notre souverain, agenouillé devant Dieu, demander au Roi des rois, avec la couronne insigne de Sa Majesté, la confirmation de sa puissance, et l'inspiration de sa vie. C'est au pied de l'autel qu'il prononce son serment solennel: et ce serment George V, respectueux de la foi de tous ses sujets, l'a voulu dégagé de toute étroite formule, et plus conforme à son royal désir. Au moment de ceindre la couronne de ses aïeux, c'est un premier acte de tolérance que fait notre roi, et c'est un nouveau titre qu'il ajoute au respect et à la gratitude de ses sujets catholiques.

C'est pourquoi l'Église s'empresse de joindre aujourd'hui ses prières à tant d'autres qui montent vers Dieu pour le Roi. Elle, qui fut toujours gardienne de toute légitime autorité, qui a toujours rendu à César ce qui appartient à César, ne fait

que continuer ce matin, sur la terre canadienne, ses traditions déjà séculaires de loyauté.

C'est l'Église catholique qui fut ici, à certaines heures violentes de notre histoire, le plus solide rempart du pouvoir royal d'Angleterre. Les Briand, les Plessis, les Lartigue, tous les évêques qui gouvernèrent l'Église du Canada, n'ont cessé d'enseigner à leurs peuples la soumission à l'autorité établie ; c'est d'eux que nos pères ont appris à rester fermes, mais loyaux ; c'est à eux, en grande partie, que nous devons d'avoir vécu depuis cent cinquante ans une histoire qui est toute entière faite de fidélité britannique et de dignité nationale.

Groupés ce matin autour de notre vénérable archevêque, en présence de celui qui, dans cette province, représente, (1) avec tant de dignité, Sa Magesté le roi, faisons donc monter sous les voûtes de cette basilique le chant d'actions de grâces et la prière. Puisque la lourde couronne d'Edouard VII, de Victoria, de tant de rois, pèse maintenant sur le front de notre monarque, remercions le ciel de nous avoir donné un prince qui déjà s'inspire des bienfaisantes traditions de sa maison, mais prions Dieu pour que le règne qui commence dans l'allégresse se continue dans la paix et dans la liberté.

Fils et héritier du « roi pacifique », Sa Majesté George V ne désire rien tant que de contribuer à donner la paix au monde, et de la conserver à ses sujets. Que le Dieu tout-puissant accorde donc à

(1) Sir François Langelier, gouverneur de la Province de Québec.

la terre cette paix internationale à laquelle s'emploient avec tant de tact et tant de zèle les souverains de la Grande-Bretagne ; mais qu'il donne aussi à tous les peuples qui vivent sous le drapeau de l'Angleterre la concorde et la prospérité! Paix à l'extérieur de l'empire! Paix à l'intérieur dans l'union fraternelle de tous les légitimes désirs, et dans le respect de tous les droits! Paix à l'extérieur! Paix à l'intérieur dans l'échange cordial des relations nécessaires, dans la généreuse activité de toutes les initiatives, dans le plein épanouissement de toutes les races!

Paix et liberté! Ce doit être le vœu le plus ardent des rois; c'est le bien le plus sacré des peuples!

Paix et liberté! Liberté dans l'unité de la justice, et dans la variété des aspirations!

Que chaque peuple dont se compose l'immense empire, fidèle d'abord à son sang et à son histoire se développe dans l'harmonie de ses traditions, ajoute ses énergies propres et sa beauté particulière à la puissance de tous et à la gloire commune!

Paix et liberté pour les peuples! Bénédictions pour leurs Excellentes Majestés le roi et la reine! Qu'ils soient bénis dans la sainteté de leur vocation providentielle! Qu'ils soient bénis dans l'exercice de leur royale puissance! Qu'ils soient bénis dans la prospérité de leurs États! Qu'ils soient bénis dans la félicité de leurs peuples! Qu'ils soient bénis dans l'intimité familiale de leur vie! Qu'ils soient bénis, enfin, dans leur longue et heureuse postérité!

Propos Scolaires

A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Cette semaine s'est faite la rentrée générale des classes. Nos collèges et séminaires avaient donné l'exemple, il y a huit jours, et maintenant il n'y a plus de jeunes gens, ni d'enfants oisifs en nos campagnes recueillies.

L'école primaire est donc ouverte; elle est peuplée ; elle est remplie. Cette maison aux volets fermés que l'on voyait assise, solitaire et triste, au bord des routes, pendant les mois chauds de l'été, paraît avoir secoué sa langueur; elle est sortie de son silence de veuve ennuyée, et par les fenêtres où se groupent des petites têtes d'enfants curieux s'échappent le bourdonnement studieux des écoliers et les rappels à l'ordre de la maîtresse vigilante.

Rien n'est beau—même, surtout peut-être, quand on l'aperçoit à travers ses lointains souvenirs—rien n'est beau comme le spectacle que nous offrent ces écoles où les tout petits, rassemblés autour du maître ouvrent leurs esprits aux premières révélations de la science. L'innocence, la grâce, l'intelligence brillent à la fois sur ces fronts que n'ont pas encore effleurés les cruels soucis, et ces petits êtres portent encore en leur âme et conscience tout ce que notre humanité peut contenir de fraîcheur et de tendresse exquise. Ce sont des fleurs délicates, toutes

pleines encore de la rosée du ciel, et qu'il faut manier avec une pieuse dextérité.

Ils le savent bien, d'ailleurs, ces mioches, ou ils paraissent le soupçonner, qu'ils sont l'orgueil et la joie des foyers, et l'espérance très douce de leur patrie, quand ils s'en vont, crânes et hardis, au dos, la main dans la main, le long des chemins qui aboutissent à l'école. Déjà parfois ils devisent de leur fortune, ils veulent presser le pas trop lent de la vie, ils s'élancent comme des petits fous vers l'avenir inconnu. "Quand je serai grand," disent-ils, et ils s'entretiennent de leurs rêves, ils se confient leurs ambitions, ils s'appuient de leurs mutuels espoirs, et ils s'attachent ainsi les uns aux autres par ces relations où ils mettent en commun le meilleur de leurs âmes, par ces amitiés d'enfance qui sont si bonnes et si indestructibles, par ces liens très étroits que la mort seule pourra dénouer.

*
* *

Enfants, caressez ces premiers songes, enivrez-vous de ces parfums d'espérance que font arriver déjà jusqu'à vous les brises matinales de votre aurore. Mais souvenez-vous surtout que vous êtes dès maintenant les ouvriers de votre fortune, les artisans de votre destinée. Et puisque septembre vous a rappelés à l'école primaire, entendez son appel, et allez-y bien travailler.

Oh! sans doute, le travail n'est pas toujours facile à vos six où douze ans, et il pèse sur vos

volontés comme un poids lourd qui parfois les écrase et les brise. Vous éprouvez dès maintenant que l'on n'acquiert rien sans peine, et ceci est une rude initiation aux exigences de la destinée. La science, si infime, et si simple, et si élementaire que soit son objet, ne pénètre en nos esprits qu'au prix de l'effort; et c'est peut-être les rudiments qui coûtent le plus à nos courages, parce que l'esprit encore inhabile se trouve seul, ou presque seul, engagé dans cette étude; l'imagination de l'enfant n'y trouve pas suffisamment son compte. Un et un font deux, deux et deux font quatre, sont sans doute pour vous, comme pour le petit Augustin qui fréquentait les écoles de Tagaste, un chant odieux, tandis que plus tard peut-être, pour votre imagination comme pour la sienne, ce sera un spectacle enchanteur, tout fantaisiste qu'il soit, que le cheval de bois rempli de guerriers, ou l'incendie de Troie et l'ombre de Créüse.

Et pourtant apprendre à lire, à écrire, à compter; étudier la grammaire, le catéchisme, l'histoire et la géographie de son pays : c'est le commencement nécessaire de toute formation intellectuelle, c'est la base indispensable sur laquelle vous pourrez plus tard édifier votre fortune. Commencez donc par là, et posez d'une main ferme ce fondement.

Vous savez comme l'on veut vous donner une instruction pratique, et que quelques-uns de vos grands amis qui écrivent dans les journaux voudraient que vous sortiez de l'école primaire,

capables de gagner dès le lendemain beaucoup d'argent, et vous savez même que si vous n'êtes jamais que des bons à rien, des incapables et des maladroits, c'est toujours à l'école primaire, et jamais à vous-mêmes que le reprocheront quelques-uns de ces grands et bons amis.

On veut que vous appreniez à l'école à vous débrouiller et à vous enrichir ; et c'est pour cela sans doute qu'on ne vous y enseigne pas, à vous les petits garçons, ni la harpe ni la flûte, comme on faisait, il y a plusieurs années, aux petits Athéniens de votre âge, alors que Périclès vivait encore. Ces arts agréables, qui étaient indispensables à la jeunesse grecque, sont devenus presque inutiles à l'enfant du peuple dans nos sociétés modernes, où la fièvre de l'activité est si intense, où la lutte pour la vie est si ardente et si âpre ; et l'on croit avoir raison de vous montrer, à vous qui aurez tant de misère à garder votre vie, au lieu des lois de la musique, les règles de l'hygiène !

Tout de même, comme ils étaient heureux ces enfants d'Athènes qui apprenaient à lire en épelant les vers de l'Iliade, et qui s'appliquaient à réciter les œuvres lyriques où le chant et la musique accompagnaient la cadence des strophes ! C'était souvent en plein air qu'on donnait aux petits leurs premières leçons, et ils apprenaient donc l'alphabet en écoutant chanter les oiseaux et en ouvrant tous leurs sens aux harmonies de la lumière, des couleurs et des souffles légers qui emplissent le ciel de l'Attique. Sans doute ils

n'étaient pas toujours exempts des petites peines qui sont le lot de votre âge ; ils ne pouvaient toujours sans quelque contrainte apprendre la leçon du jour, et l'on sait, par d'illustres confidents, que la férule des maîtres redoublait parfois leurs vives émotions.

Mais ils vivaient à une époque où l'homme n'était pas encore devenu pour l'homme ce terrible concurrent qu'il est aujourd'hui, et les préoccupations utilitaires n'arrachaient pas aussi brutalement l'enfant à ses rêves ingénus. Les conditions de l'existence humaine ont bien changé depuis les temps où l'on pouvait flâner tout le jour à l'agora pour demander au passant la dernière nouvelle. Démosthènes reprochait, d'ailleurs, et déjà, à ses compatriotes leur singulière apathie, et s'il vivait aujourd'hui en notre pays, il serait bien consolé des nonchalances d'Athènes puisqu'il verrait chaque citoyen se préparer à combattre pour la vie, occupé surtout à prévenir, à vaincre la misère, cet éternel ennemi, ce Philippe multiforme qui menace sans cesse notre sécurité, notre fortune, notre indépendance.

*
* *

Il faut donc aujourd'hui travailler plus qu'on ne le faisait il y a vingt siècles, et c'est de cette vérité qu'il faut pénétrer l'esprit des enfants. Les maîtres doivent s'employer à faire comprendre à leurs élèves cette loi de la vie contemporaine, ils doivent surtout s'efforcer de faire aimer le travail,

de rendre plus attrayantes et plus attachantes les choses qu'ils enseignent. Les parents eux-mêmes ont aussi à exercer sur le travail de leurs enfants une surveillance toujours active. Combien de bambins, dès qu'ils sont sortis de l'école, ne songent guère à préparer la classe du lendemain, et gaspillent sous le regard trop complaisant ou trop distrait du père et de la mère le temps que chaque jour ils devraient consacrer à l'étude. Et il n'est pas étonnant que ces jeunes élèves, qui n'ont jamais compté sur eux-mêmes pour s'instruire, mais uniquement sur les autres, quittent l'école primaire avec le plus mince bagage de connaissances utiles. Il ne leur reste plus qu'à devenir des sujets d'observation pour ceux qui s'inquiètent de guérir ce qu'ils appellent notre mal scolaire.

On n'écrit guère aujourd'hui sur l'école primaire sans parler de ce mal, et sans charger tout le monde d'y trouver un remède. Le vent est aux réformes. L'on veut réformer, et c'est tant mieux; l'on ne sait trop comment réformer, et c'est tant pis, et cela vient sans doute de ce que beaucoup de ceux qui parlent ou écrivent de la question scolaire ne s'avisent pas de suffisamment préciser leurs doléances. Mieux payer les instituteurs, construire de spacieuses maisons où les enfants puissent respirer et se mouvoir à l'aise, où l'air circule avec la lumière, c'est faire quelque chose déjà, c'est beaucoup faire, mais ce n'est pas tout corriger.

Les programmes et les méthodes sont ce qu'il importe le plus de réviser et de redresser. De quoi

s'occupent d'ailleurs, ou paraissent s'inquiéter beaucoup ceux-là qui sont sans doute les plus compétents en ces matières, parce qu'ils sont du métier, je veux dire les instituteurs eux-mêmes, et quelques inspecteurs, et les directeurs de nos Écoles Normales.

Leurs congrès annuels, et notamment celui qu'ils tenaient l'autre jour à Nicolet, attestent une bonne volonté évidente et le désir sincère de s'informer et de s'éclairer. Les primaires auront même l'honneur d'avoir les premiers en cette province compris qu'il faut, dans l'enseignement, s'intéresser très sérieusement et très assidument aux questions pédagogiques. Le zèle dont ils font preuve depuis quelques années pourrait servir d'exemple aux maîtres de l'enseignement secondaire. Nous savons bien que toutes les réunions pédagogiques ne sont pas également fructueuses, et que congrès n'est pas toujours synonyme de progrès, mais il faut savoir aussi que l'isolement des professeurs, l'éparpillement des initiatives, l'absence d'études pédagogiques constituent des causes de faiblesse, et des moyens certains de s'enliser dans la routine.

Que nos instituteurs continuent donc d'observer, d'étudier les méthodes qui leur sont soumises, d'adapter ce qu'elles ont de bon ou d'excellent à leur enseignement, et ils contribueront très efficacement à dissiper certaines inquiétudes que l'on entretient au sujet de nos études primaires. Ils seront surtout le plus utiles possible à tous ces

milliers d'enfants qui ont repris hier le chemin de leurs écoles.

Ils seront, au surplus, des instituteurs presque parfaits s'ils s'avisent en même temps de former à la piété et à la vertu les consciences toutes neuves et tendres qu'on leur confie. Les lois de la grammaire ne doivent pas être plus profondément gravées dans l'âme des enfants, que les lois divines de l'Évangile.

Septembre 1905.

———

A PROPOS DES ÉCOLES SÉPARÉES

L'organisation que l'on prépare des nouvelles provinces de l'Ouest, remet en question le très grave problème des écoles séparées. L'on voit bien déjà, par de nombreux articles, et suffisamment violents, que publient certains journaux français et anglais de ce pays, quelle importance on attache à l'étude de ce problème, et que sur lui se concentre l'attention de ceux qui veulent que dans l'Ouest l'on ne taille pas seulement des provinces, mais que l'on y façonne aussi, d'après un idéal précis, l'esprit et la conscience du citoyen.

L'école est bien vraiment le laboratoire où l'on pétrit, modèle et cultive l'âme des nouvelles générations. Il faut donc qu'elle soit bonne, excellente, et constituée selon les règles et les lois les plus efficaces, les plus propres à procurer le progrès intellectuel et moral des enfants.

Dans un pays comme le nôtre, qui est le moins possible habité par des populations homogènes, où ni la foi ni le parler ne peuvent être des liens communs qui unissent les esprits, il importe, pour ne blesser ni les convictions religieuses des uns, ni le sentiment national des autres, de donner aux

enfants des écoles où leur foi sera respectée et affermie, et où leur langue sera pieusement gardée. C'est pourquoi, dans notre province de Québec, où l'on comprend et pratique si bien les légitimes tolérances, l'on a admis le principe des écoles séparées, dites confessionnelles. Et de ce régime des écoles séparées, nous nous trouvons fort bien.

C'est, à coup sûr, le plus apte à prévenir tout dangereux conflit, L'école neutre, qui ne l'est guère jamais que de nom, ne constitue pas une garantie suffisante qui rassure la foi inquiète des pères et des mères de famille. Elle se transforme fatalement, et elle devient impie ou confessionnelle, selon que le maître est lui-même indifférent en matière religieuse ou professe une foi quelconque. Et parce que c'est à l'école que se forme, en une grande mesure, la conscience de l'enfant, celui-ci sera plus ou moins attaché à ses convictions religieuses, il sera plus ou moins croyant, il sera plus ou moins pénétré de l'esprit et des vérités de sa foi selon que chaque jour, par l'influence et par l'enseignement du maître et du livre, il recevra les connaissances et les inspirations qui devront éclairer son esprit et guider sa vie. Et nous, catholiques, qui gardons avec un soin jaloux l'unité et l'intégrité de notre foi, et qui savons à quels graves dangers se trouve exposée dans l'école neutre cette foi une et intègre, nous ne pouvons consentir à compromettre dans la promiscuité des doctrines ou dans la déprimante indifférence d'une morale incolore, l'esprit et la conscience

des tout petits. Et c'est pourquoi les catholiques, suivant en cela leur propre inspiration d'abord, et aussi les conseils et les ordres de leurs pasteurs, ne peuvent accepter ni le principe, ni même, en général, la pratique de l'école neutre; ils s'imposent en certains pays, comme aux États-Unis et en France, les plus lourds sacrifices pour assurer à leurs enfants une éducation et une instruction qui soient vraiment conformes à leur croyance.

Pourquoi donc, au moment où l'on veut donner aux nouvelles provinces de l'Ouest une organisation politique tout ensemble progressive et libérale, et qui sauvegarde les droits des minorités, pourquoi n'y établirait-on pas un système d'instruction publique qui soit fondé sur le principe des écoles séparées ou confessionnelles? Et ceux qui prêchent une doctrine différente, qui, oublieux de l'esprit si large et si clairvoyant qui animait les créateurs de la Confédération canadienne, veulent à tout prix ignorer, en cette question, les convictions religieuses et ignorer les minorités, ceux-là veulent-ils vraiment autre chose que froisser ces convictions et asservir ces minorités?

Sans doute, ils ne peuvent avouer un pareil dessein: ils colorent de bien autres nuances, et ils couvrent de très spécieux prétextes leurs discours et leurs démarches. Et ils ont déclaré, par exemple, que s'il importe à un si haut degré d'épargner aux nouvelles provinces le régime des écoles séparées, c'est que les écoles confessionnelles catholiques sont manifestement inférieures, et qu'il faut

préserver d'un enseignement médiocre et arriéré les enfants des populations de l'Ouest. Et parce que la province de Québec est précisement, dans la Confédération canadienne, celle où les écoles catholiques sont les plus nombreuses et les plus typiques, ils ne manquent pas de répéter encore cette légende que cent fois l'on a victorieusement combattue, et que seuls parmi nous des esprits chagrins continuent à faire circuler, à savoir que la province de Québec, avec ses écoles catholiques, est inférieure aux autres provinces, et surtout à sa grande sœur et rivale, l'Ontario.

*
* *

Observons d'abord combien injuste et boiteux est le raisonnement que l'on se plaît à construire. Que la province de Québec ait des écoles catholiques qui soient inférieures et médiocres, c'est évidemment une question ; et que ces écoles, si elles sont inférieures et médiocres, le soient précisément parce qu'elles sont confessionnelles et catholiques, c'en est une autre, et bien différente. Et il faudrait bien ne pas confondre l'une avec l'autre. Ni la première, ni la seconde ne sont sans doute démontrées ; mais surtout il ne faudrait pas démontrer la seconde par la première. Le journaliste qui ferait une pareille confusion se rendrait coupable du plus malveillant des sophismes.

Il peut y avoir des écoles catholiques qui soient mal organisées et qui donnent de piètres résultats ;

il peut y en avoir aussi qui soient fort bien conduites, et qui obtiennent les meilleurs succès. Et l'on pourrait bien en dire autant des écoles confessionnelles protestantes, et aussi, semble-t-il, des écoles neutres elles-mêmes. D'où il suit que l'efficacité pédagogique d'un système scolaire tient à toute autre chose qu'au principe de l'école confessionnelle ou neutre; qu'elle tient à toute autre chose aussi qu'aux leçons de catéchisme que comporte le programme, et à toute autre chose encore qu'aux idées morales et religieuses dont sont pénétrés les livres de classes. Il faut enseigner la morale à l'école, et il faut mettre entre les mains de nos enfants des livres où ils la puissent étudier. Il y a pour les écoles neutres de France, je ne sais combien de manuels d'honnêteté, composés par je ne sais combien de théologiens laïques; mais que ce soit le catéchisme de Rome, celui de Luther ou le catéchisme de l'État qui est inscrit au programme de l'école publique, cela ne peut empêcher qu'on y enfonce à souhait, dans la tête des élèves, la grammaire et l'histoire, les mathématiques et la géographie.

Ce n'est donc pas la place convenable que peut prendre dans le programme, et le temps raisonnable que peut occuper dans la journée l'enseignement moral ou religieux, qui pourraient constituer une cause certaine et suffisante de l'infériorité des écoles catholiques. Aussi bien, les écoles, de quelque nom qu'on les appelle, sont bonnes quand elles sont bien outillées au point de vue des livres,

des méthodes, et des instruments de travail, quand l'enfant les fréquente assidûment, et, ajoutons-le, puisqu'on y insiste tant aujourd'hui, quand elles sont propres, bien aérées et bien éclairées. Chercher ailleurs les raisons profondes de la supériorité des écoles publiques, c'est, à coup sûr, perdre son temps. Or, peut-on vraisemblablement refuser aux catholiques l'intelligence pratique et les aptitudes qui sont nécessaires pour organiser, dans les conditions que nous venons de signaler, leurs écoles ? Et l'oser faire n'est-il pas, en vérité, une sorte d'impertinence, une injure gratuite et nullement séante ?

Certes, nous le reconnaissons volontiers, tout n'est pas parfait dans les écoles de notre province, et il y a encore bien à faire pour les développer. Mais les écoles protestantes d'Ontario sont-elles donc en tous points irréprochables ? et pourquoi donc, il y a quelques semaines encore, les journaux nous apportaient-ils les plaintes, les récriminations violentes de leurs réformateurs ? Et pourquoi donc affirmait-on en ces couplets désolés que les écoles de la grande province sont vraiment trop mal conduites ? Certes, nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne faut à la prose toujours aigre de ceux qui dénigrent, et que le commerce exclusif d'un certain idéal ne peut réconcilier avec les choses, mais ne peut-on pas conclure de tout cela qu'à Québec comme dans Ontario les écoles séparées sont susceptibles d'être améliorées et que

les écoles protestantes ne sont pas moins que les catholiques capables de se trouver imparfaites ?

*
* *

Au surplus, s'il fallait par des statistiques faire voir en laquelle de ces deux provinces l'on a fait le plus d'efforts pour soutenir les écoles publiques, et si l'on peut par ce moyen se faire quelque idée des conditions plus ou moins satisfaisantes où se trouvent placées ces écoles, nous croyons bien que les journalistes d'Ontario ne pourraient s'en réjouir. Ce travail de statistiques comparées a été fait, il y a deux ans, par M. Magnan, directeur de la revue *l'Enseignement Primaire*, et il est tout à l'honneur de la province de Québec. (1)

---

(1) Nous ferons remarquer au lecteur que les chiffres fournis par M. Magnan sont empruntés, pour les provinces autres que celle de Québec, à des documents officiels. Quant aux chiffres qui concernent la province de Québec, ils ne peuvent être qu'approximatifs. Dans notre province, l'éducation et l'instruction des enfants, ne sont pas tout entières à la charge de l'État ou des municipalités. Beaucoup d'écoles, de couvents et de collèges sont indépendants du trésor provincial. Ces institutions, en général très prospères, ont donc un budget très considérable qui n'apparaît pas dans le *Rapport* annuel du Surintendant de l'Instruction publique. Ce budget non officiel est formé des dépenses faites et pour les frais de pension et pour les frais d'instruction. Nous ne croyons pas que M. Magnan ait songé à faire ce départ, et qu'il n'ait tenu compte que des frais probables d'instruction. Et il serait donc possible que l'on jugeât ses chiffres un peu majorés. Cependant, on voudra bien se souvenir à quel prix modique, souvent trop peu élevé, sont données et l'instruction et la pension dans beaucoup de ces maisons indépendantes. Les salaires si modestes des religieux, religieuses, ou prêtres qui y travaillent

Voyons plutôt. En 1898, la province d'Ontario dépensait pour ses écoles primaires la somme de $4,043,233.00, pendant que la province de Québec consacrait à cette même œuvre au moins $4,921,-785.00. Si maintenant l'on fait attention au chiffre de la population de l'une ou de l'autre province, l'on constate que pour l'enseignement primaire Ontario dépensait $1.87 par tête, tandis que Québec poussait la générosité jusqu'à y sacrifier $3.30 par tête.

Que d'ailleurs les catholiques de la province de Québec, qui constituent l'immense majorité de la population de cette province, soient plus que tous autres, parmi nos concitoyens du Canada, zélés et

---

permettent aux directeurs ou aux directrices de ces institutions de ne réclamer qu'une faible contribution de la part des enfants. Il arrive que le prix de pension ne dépasse guère le prix raisonnable de l'instruction. De plus, il faut bien songer que beaucoup de parents envoient dans les pensionnats leurs enfants, pour que ceux-ci y reçoivent tout ensemble une éducation et une instruction plus surveillées. En réalité, et le plus souvent, c'est à l'éducation, dans son sens large et complet, qu'ils veulent consacrer les sommes d'argent dépensées pour le pensionnat. De telle sorte qu'il ne faudrait pas dans le partage des argents donnés soit pour la pension, soit pour l'instruction, retrancher du chiffre total une somme trop considérable, si l'on veut trouver le chiffre probable du budjet spécial de l'instruction. Et si donc, l'on estime que les chiffres fournis par M. Magnan pour Québec sont excessifs, il faudra reconnaître qu'ils ne le sont pas beaucoup. On peut d'ailleurs retrancher du chiffre $4,921,785.00 proposé par M. Magnan pour l'enseignement primaire un demi million, ou même, si l'on veut, un million, et il restera que la province de Québec, étant donnée sa population moins considérable que celle d'Ontario, dépense encore bien autant que sa voisine pour les fins d'éducation.

généreux quand il s'agit d'éducation, c'est ce qu'établit encore très nettement le tableau comparatif suivant, où l'on met en regard les dépenses totales encourues pour des fins d'enseignement primaire et secondaire dans nos différentes provinces. Ces chiffres sont empruntés aux rapports sur l'état de l'éducation dans les provinces pour l'année 1898-1899 :

Québec	$5,533,953
Ontario	4,772,242
Nouveau-Brunswick	508,911
Nouvelle-Écosse	838,810
Ile du Prince Edouard	150,850
Colombie Anglaise	290,255
Manitoba	723,592
Territoires	142,455

Dépenses moyennes par tête, dans chacune de ces provinces :

Québec	$3.42
Manitoba	2.93
Ontario	2.21
Nouvelle-Écosse	1.83
Nouveau-Brunswick	1.53
Colombie Anglaise	1.52
Ile du Prince Edouard	1.45
Territoires	0.94

Ce n'est un secret pour personne que les maîtres et les maîtresses de l'enseignement primaire dans la province de Québec sont assez mal rétribués, et reçoivent un salaire bien inférieur à celui que reçoivent les instituteurs et les institutrices des

écoles d'Ontario. Nous dépensons donc, non pas en salaires, mais en frais destinés à améliorer autrement notre système d'instruction publique beaucoup plus que nos voisins. Et si nous faisons observer ceci, ce n'est pas, certes, pour approuver la façon plutôt mesquine dont on paye ici nos maîtres et maîtresses, car nous estimons que bien récompenser les professeurs est une manière très sûre de s'assurer un bon personnel enseignant, et qu'il est manifestement naïf d'affirmer, comme on le fait trop souvent, que, dans nos écoles comme dans nos collèges et séminaires, la grandeur du dévouement se mesure sur l'infériorité même des salaires. Mais encore ne faut-il pas non plus supposer une proportion très exacte entre la somme payée et la science donnée, et c'est pourquoi le chiffre des salaires ne peut très sûrement servir de terme de comparaison pour établir la supériorité ou l'infériorité des maîtres de l'enseignement primaire.

*
* *

C'est beaucoup par l'ensemble des dépenses et des sacrifices que l'on fait pour organiser l'instruction publique que l'on peut juger de sa valeur et de son efficacité—et, à ce point de vue, Québec vaut, au moins, autant qu'Ontario, s'il ne lui est pas supérieur—mais c'est bien plus encore par les résultats que donne cette instruction, et que l'on constate. Or, ces résultats ils sont ici très satisfaisants, et c'est bien injustement que les partisans de l'école neutre essaient de les déprécier.

Est-ce parce que la proportion des illettrés est plus considérable dans Québec que dans Ontario que l'on s'avisera de nier la valeur pédagogique de notre système d'éducation? Il serait bien étrange, assurément, que l'on jugeât de nos écoles par l'instruction de ceux qui ne les fréquentent pas! Or, nos illettrés, ceux qui ne savent ni lire ni écrire, ce sont précisement, du moins pour la plupart, ceux qui n'ont pas pu s'asseoir, ou pas assez souvent, et pas assez longtemps, sur les bancs de nos écoles. Et leur ignorance tient donc à de tout autres causes qu'à l'inefficacité de notre enseignement.

Et l'on sait, d'ailleurs, que nous autres, gens de la province de Québec, nous avons des raisons spéciales de compter parmi nos compatriotes, parmi les anciens surtout, beaucoup d'illettrés. Et la faute en est bien plus aux Anglais qui nous ont longtemps marchandé nos libertés scolaires, qu'à notre système d'éducation. Pendant que les Anglais ont bénéficié tout le long du siècle dernier du régime de l'institution royale, et de la loi de 1841, et de celle de 1846, nous autres Canadiens français, nous avons dû refuser d'accepter les écoles neutres, gratuites, contrôlées surtout par le clergé protestant, qu'établissait en ce pays l'institution royale de 1801, écoles qui étaient surtout destinées à détruire en l'âme de nos enfants l'esprit français et la foi catholique. Nous eûmes bien, après 1824, les écoles des fabriques, mais, nullement secourues par le budget officiel, elles ne pouvaient que

difficilement s'organiser et se développer. La loi de de 1841, qui soustrayait à l'influence directe des commissaires électifs la direction de nos écoles, ne donnait pas encore aux Canadiens français toutes les garanties qu'ils réclamaient en vain depuis si longtemps, et ce n'est en réalité que depuis 1846, où l'on vit s'établir enfin, dans notre pays, les écoles séparées, que nous jouissons d'une organisation scolaire vraiment efficace. Ce n'est donc que depuis cinquante ans que nous avons nos écoles catholiques, et serait-il vraiment raisonnable, après cela, d'attribuer une signification sérieuse à cette proportion très considérable d'illettrés que nous avons dans la province de Québec? et faut-il s'étonner que les protestants d'Ontario soient, à ce point de vue, en une meilleure situation que nous ?

N'oublions pas, d'ailleurs, que le Canadien français qui pendant le siècle dernier s'est surtout attaché au sol pour le cultiver et à la forêt pour l'abattre, s'est donc appliqué par dessus tout à faire de la colonisation, et à créer sur divers points de notre province des régions agricoles nouvelles. Il s'est dispersé sur les bords du lac Saint-Jean, dans les campagnes du Saguenay, dans les vallées de la Gatineau et de la Matapédia, dans les pays situés au nord de Montréal, et dans les cantons de Bellechasse et de l'Est. Isolés souvent et pauvres, éloignés des centres populeux, ces colons n'ont pu procurer à leurs enfants l'instruction qu'ils souhaitaient leur donner, et il faut bien

tenir compte de ces conditions très défavorables et incontrolables quand on veut apprécier avec justesse l'état des choses de l'éducation dans notre province.

Si, d'ailleurs, nous étions si apathiques quand il s'agit de l'instruction des enfants, et si inférieurs aux protestants, nous devrions constater que l'assistance moyenne dans les écoles d'Ontario est plus considérable que dans celles de la province de Québec. Ontario n'a-t-il pas au moins vingt-quatre villes dont la population dépasse 5,000 âmes, tandis que Québec n'en a guère plus de onze? et cela même n'assure-t-il pas dans Ontario une assiduité scolaire plus satisfaisante? Cependant les statistiques officielles prouvent encore que sur ce point nous sommes plus zélés et plus amis de l'école que nos voisins, puisque notre assistance moyenne est d'environ 75 pour cent, tandis que dans Ontario elle se chiffre à peu près par 60 !

Au reste, la province de Québec n'a jamais refusé de se mesurer dans les grandes expositions internationales avec les pays étrangers, ou même avec la province d'Ontario. A Chicago, en 1892, nous avons exposé avec une si grande variété et une telle abondance que les experts américains en furent ravis, et l'on put vraisemblablement porter sur notre système d'éducation un jugement assez précis. Or, nous avons obtenu là des succès et des récompenses qui firent grand bruit dans le monde pédagogique du Canada, et qu'Ontario aurait bien pu, certes, nous envier.

A Paris, en 1900, le jury nommé pour l'examen des œuvres scolaires, accordait un « Grand Prix » à la province de Québec, et l'on sait que c'est la plus haute appréciation que l'on pouvait faire de ses méthodes d'enseignement. Des publicistes français, qui ont étudié d'une façon spéciale l'exposition scolaire canadienne, ont commenté par les éloges les plus flatteurs la récompense que nous venions de recevoir, et ils ont surtout fait observer quelle large part de notre « Grand Prix » devait être attribuée à nos congrégations enseignantes. Nos religieux et nos religieuses ont été bien vengés, ce jour-là, des défiances et des attaques plus passionnées que réfléchies dont ils sont parfois, à Québec et dans Ontario, les victimes.

« Nous avons feuilleté beaucoup de ces cahiers, » écrit M. de Caux, un éducateur français très distingué, à propos de notre exposition scolaire; « voici comment peut se résumer notre impression générale : enseignement « très complet et très varié, » se modifiant selon les besoins locaux, « très bien donné, très bien compris » par les élèves qui, évidemment, en tirent profit...

« Chez les Sœurs de la Charité, c'est surtout « la sage et régulière méthode » révélée par les cahiers de devoirs journaliers qu'il faut admirer, et l'album de couture et de tricot prouve quelle importance on attribue à l'enseignement des travaux manuels : l'exposition « de toutes les écoles, de tous les pensionnats canadiens » nous l'ont d'ailleurs montré « pratique et florissant. »

Et voilà comment, pour le noter en passant, notre enseignement, que l'on accuse parfois d'être trop théorique, a été jugé si capable d'initier nos enfants de l'école primaire à la vie réelle.

La *Revue pédagogique* de Paris, dans un article bien documenté signale, à propos de l'Exposition de 1900, la grande variété qui caractérise l'enseignement canadien placé sous le contrôle exclusif de chacune de nos provinces, et elle ajoute :

« Cette absence d'unité se manifeste à l'exposition par l'importance très différente que les provinces ont donnée à leur participation. Ainsi, Ontario, où l'enseignement primaire paraît pourtant très en honneur, ne montre que des photographies, des statistiques et des ouvrages classiques... Quant à Québec, elle offre un ensemble très complet. Tels états importants de l'Europe sont loin de présenter leur système d'enseignement primaire avec une pareille richesse de documents... »

Puis l'auteur de l'article, M. Beaudrillart, expose par le menu le mérite incontestable de nos institutions scolaires tant protestantes que catholiques ; il examine les théories pédagogiques proposées par nos écoles normales, et il ajoute :

« A côté des cahiers qui montrent ce qu'est l'école d'aujourd'hui, les conférences (pédagogiques) permettent de prévoir ce que sera l'école de demain. Disons de suite qu'elle ne le cèdera à celle d'« aucun peuple, si les conseils donnés sont suivis. »

Nous pourrions multiplier encore ces citations et ces témoignages ; mais il faut finir, et nous n'estimons pas que pour les esprits libres et modérés il en faille davantage.

* * *

Ce que nous voudrions voir se dégager nettement de ces quelques observations que nous soumettons au lecteur, c'est que nos écoles séparées de la province de Québec, et en particulier nos écoles catholiques ne sont pas dignes d'autant de mépris et d'autant de haine qu'on le veut faire entendre parfois ; et c'est aussi que des écoles séparées ou confessionnelles ne sont pas, pour ce seul fait qu'elles sont confessionnelles, des écoles médiocres et inférieures. Et puisque l'on est en frais d'essayer de faire aux écoles séparées une mauvaise réputation, et de vulgariser par le moyen de certains journaux le sophisme très misérable que nous avons dénoncé, on ne saurait trop réprouver encore ce sophisme, et le combattre sans merci. Qu'on ne s'y trompe pas, les provinces de l'Ouest pourront avoir de bonnes écoles, même si ces écoles sont confessionnelles, comme elles pourront en avoir de fort médiocres même si elles sont neutres. Que les gouvernements fournissent à ces écoles des secours suffisants, et catholiques comme protestants s'empresseront, leurs intérêts même les y engagent, de les faire aussi parfaites que possible.

Le mérite réel des écoles, au point de vue pédagogique, ne peut s'identifier avec leur qualité d'écoles confessionnelles ou neutres.

Si, d'ailleurs, des journalistes et des députés font une campagne très active pour empêcher que l'on inscrive dans la constitution des nouvelles provinces une clause qui garantisse à nos compatriotes de là-bas le régime des écoles séparées, ce n'est pas seulement pour des motifs d'intérêt public qu'ils s'emploient à une telle besogne. Les partisans de l'école neutre savent ce qu'ils font quand ils veulent arracher l'enfant aux influences religieuses de l'éducation ; et ils ne doutent pas que ce soit le moyen le plus sûr de déchristianiser sa conscience, et de ruiner en notre pays le prestige de la morale et de la foi catholiques. Tout autre motif qu'ils invoquent n'est que prétexte, et c'est pourquoi il nous plaît d'espérer que nos législateurs ne se laisseront pas captiver par leurs arguties, mais qu'en ce pays de tolérance, ils sauront protéger efficacement tous les graves intérêts et toutes les légitimes libertés. (1)

---

(1) Cet article parut dans *le Soleil*, de Québec, le 11 février 1905. On sait ce qu'il advint des espérances que l'on avait un moment entretenues au sujet des libertés scolaires des provinces de l'Ouest.

NOTRE ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Le 22 juin 1906 s'ouvrait à Québec, dans les salles de l'Université, le congrès des professeurs de l'enseignement secondaire. Près de quatre-vingts ecclésiastiques, venus de tous les collèges et petits séminaires de la province, assistaient à ces réunions et prirent part aux délibérations du congrès.

Nous ne voulons pas résumer ici l'œuvre des congressistes, ni énumérer leurs conclusions. Aussi bien, cette œuvre, du moins l'œuvre la meilleure et la plus féconde consiste-t-elle dans l'échange des idées, dans la discussion pacifique des méthodes plus encore que dans la rédaction officielle des décisions du conseil des supérieurs. Les conversations, les renseignements mutuels, les observations émises au hasard des délibérations, les rencontres ou les oppositions d'idées et de sentiments, tout cela stimule l'ardeur des maîtres, renouvelle leurs énergies, et déchire et agrandit leurs horizons beaucoup plutôt que le vote final qui modifie un règlement, rejette une proposition ou consacre une réforme.

Les questions étudiées pendant les séances du mois de juin se rattachaient trop exclusivement — on l'a, du reste, constaté et reconnu — à la discipline des examens et à la rédaction littérale du

programme des études. Les questions pureme pédagogiques, et celles qui regardent l'éducation proprement dite, ne figuraient pas dans une assez large mesure au chapitre des discussions. Mais ajoutons aussitôt que les mouvements, les variations de la discussion elle-même ont bien vite fait corriger cette lacune, et inévitablement les questions de méthodes et d'enseignement sont sans cesse revenues, dans les différents comités, sur le tapis des tables présidentelles. Chemin faisant ont été soulevés et remués quelques-uns des problèmes les plus graves qui intéressent l'enseignement des sciences et des lettres classiques.

*
* *

Le travail des élèves a été particulièrement l'objet des attentions du congrès, et c'est pour l'aiguillonner d'avantage qu'il a été décidé que les bacheliers de rhétorique, exposés souvent à s'endormir sur leurs lauriers, ne pourront avoir droit à leur diplôme de bachelier ès lettres que s'ils obtiennent, au deuxième examen, non plus seulement le tiers, mais la moitié des points sur l'ensemble de cet examen.

D'autre part, le congrès a porté au programme des deux examens de rhétorique et de philosophie les cours de religion qui sont donnés aux élèves pendant les quatre dernières années des études classiques. Et il a également inscrit au programme du premier examen du baccalauréat l'histoire

de la littérature canadienne. Cette dernière décision du congrès est un grand pas fait vers ce que l'on appelle, d'un mot dont on abuse quelquefois, la *nationalisation* de notre enseignement.

Au surplus, il a été beaucoup question de nationalisation au dernier congrès. Et il était évident que nos éducateurs ne perdent pas de vue que ce sont de jeunes Canadiens qu'ils ont à former, et que c'est pour la vie canadienne qu'ils les doivent préparer. Il a été surtout facilement admis que notre enseignement secondaire sera plus national, c'est-à-dire plus adapté aux préoccupations de l'esprit canadien, le jour où nos professeurs, mieux outillés qu'ils ne le sont encore aujourd'hui, seront en mesure de nous faire eux-mêmes les manuels classiques, et plus spécialement les manuels d'histoires et de géographie dont nos élèves ont besoin. Des vœux particulièrement pressants ont été émis à ce sujet, et nous espérons qu'ils seront vite réalisés. (1)

---

(1) Ces vœux sont en train de se réaliser. Nos manuels canadiens, pour l'enseignement secondaire, se multiplient. Nous avons aujourd'hui, en plus des *Éléments de Minéralogie, de Géologie et de Botanique*, de Mgr Laflamme, et du *Traité de Physique* de M. l'abbé Henri Simard, qui existaient avant 1906, le *Manuel de Philosophie* de M. l'abbé Lortie, publié en 1909, l'*Art d'écrire* de M. l'abbé Albert Dion, publié en 1911, et *Les Genres littéraires* par le même auteur, publié en 1912, la *Grammaire française* de M. l'abbé Aubert, publiée en 1911 et 1912, la *Géographie* de M. l'abbé Adolphe Garneau, publiée en 1912, le *Manuel d'Histoire de la Philosophie*, de M. l'abbé Arthur Robert, publié en 1912. Nous avons nous-même publié en 1907, un *Tableau de l'Histoire de la Littérature canadienne-française.* D'autres manuels sont en préparation.

*
* *

Mais qu'on ne s'y trompe pas, nationaliser notre enseignement secondaire ne veut pas dire le bouleverser, en déplacer les bases traditionnelles, ou le détruire. Cet enseignement doit rester classique, c'est-à-dire initier largement l'esprit à la pensée et aux lettres anciennes, et donner à l'âme des enfants une culture intellectuelle, non pas tout à fait, mais suffisamment désintéressée. Nos collèges classiques ne peuvent pas devenir des institutions hybrides où les sciences industrielles et commerciales absorberaient la meilleure part de l'attention des enfants et des jeunes gens. Non pas que nous voulions insinuer que la jeunesse canadienne-française doive s'abstenir des ces études pratiques ou les abandonner à nos compatriotes anglais ! nous reconnaissons volontiers qu'on ne l'a pas jusqu'ici assez dirigée du côté de ces études ; nous concéderons même sans peine que nous ne nous sommes pas assez préoccupés de fonder des écoles de commerce et d'industrie.

Mais nos collèges classiques ne peuvent pas ne pas donner un enseignement qui soit à base de langues et de littératures classiques. Il nous faut des industriels, des ingénieurs, des commerçants : il nous faut aussi des esprits qui soient vraiment cultivés et qui se soient affinés au contact habituel des chefs-d'œuvre de la pensée humaine. L'expérience a démontré que nos collèges classiques ont formé dans ce pays une élite qui assure à la race

canadienne-française une supériorité intellectuelle dont nous sommes fiers ; n'allons pas compromettre une œuvre si bonne, par de hasardeuses et problématiques entreprises. La province de Québec est riche de vertus intellectuelles ; celles-ci ont leur prix, qui ne s'estime pas toujours au poids de l'or, mais qui doivent peser de toutes leurs influences supérieures et fécondes dans la balance de nos communes destinées.

Certes, aujourd'hui plus que jamais, il faut que les Canadiens français sortent de leurs passives et platoniques habitudes ; il faut qu'ils sachent être pratiques, exercer autre chose que leur virtuosité, et qu'ils oublient de temps en temps qu'ils sont nés sur l'acropole. Il est donc nécessaire de les orienter vers les études scientifiques, et de les préparer à lutter avec les Anglais sur tous les terrains de la vie économique. La richesse nationale, celle-là qui sonne et qui brille, nous est aussi nécessaire que l'autre : même elle doit être comme le fondement solide sur lequel nous pourrons ici édifier sûrement la supériorité artistique de l'âme française. Outillons-nous donc, puisqu'il le faut ; fondons des écoles de hautes études pratiques ; que nos gouvernements suppléent à l'initiative privée qui manque de ressources ; développons même dans ce sens utilitaire l'enseignement de nos universités, mais ne demandons pas, comme on l'a fait quelquefois, à nos collèges classiques et à nos petits séminaires de se transformer en usines où l'on prépare les apprentis de tous les métiers.

Pour avoir voulu faire des jeunes gens propres à tout, nous n'en ferions pas dont l'esprit fût suffisamment initié au culte de l'art, et à la pratique et au maniement des idées.

*
* *

Au reste, notre système d'enseignement classique est le produit de longues et sages expériences. La France, qui nous l'a donné, en a soigneusement conservé le type parmi les formes si compliquées d'enseignement secondaire dont elle s'est payé le luxe il y a quelques années. Et c'est pourquoi nous n'avons pas bien compris le reproche que nous adressait récemment un sociologue français dont le livre a beaucoup de succès auprès d'un grand nombre de lecteurs canadiens. M. André Siegfried a trouvé que nous avons ici un respect exagéré pour les langues mortes. Si par là cet écrivain, qui est doublé d'un observateur sagace, veut entendre que nous avons ici trop de collèges classiques et pas assez d'écoles d'enseignement secondaire industriel ou commercial, nous sommes bien prêt d'être d'accord avec lui ; si, au contraire, il déclare par là que nous consacrons trop de temps dans nos collèges et petits séminaires à l'enseignement du grec et du latin, nous pourrions lui répondre facilement que le programme de nos études classiques est calqué sur le programme des études classiques françaises, sur celles-là qui préexistaient à la réforme de 1900, et que l'on a

maintenues dans l'un des cycles de l'organisation nouvelle. Même, un grand nombre de nos collèges ayant double cours, commercial et classique, l'on fait dans ces maisons moins de langues mortes qu'on en faisait en France avant 1900, et que l'on en fait encore dans le cycle actuel qui continue l'enseignement traditionnel français.

Quant à la question de savoir s'il peut y avoir une autre forme vraiment équivalente de la culture classique, il serait téméraire de la trancher d'un coup de plume ; et à coup sûr, l'on peut penser que cette autre forme ne saurait être celle qui diminuerait, au profit des études techniques, la culture artistique et philosophique de l'esprit.

*
* *

Qu'on se rassure, cependant. Si nous voulons garder notre enseignement classique, nous ne voulons pas qu'il se cristallise dans la routine. Tout changement n'est pas un progrès, mais le progrès se manifeste souvent par le changement. Vie et mouvement sont à peu près synonymes, et l'on veut que notre enseignement classique soit vivant : et c'est précisément pour lui assurer cette vie et pour la décupler que sont institués nos congrès. Nous ne pensons pas que les directeurs de nos collèges veuillent mettre sous le couvert de la prudence professionnelle ce qui ne serait qu'hésitations stériles et apathie coupable.

Or, il y a deux questions essentielles auxquelles se trouve lié tout le proprès de notre enseignement secondaire, et qui ont été plusieurs fois agitées, non pas officiellement, mais officieusement,—et, malgré cela, nous l'espérons, non inutilement—dans plus d'un groupe de congressistes: c'est la question de la formation des professeurs, et celle du renouvellement ou perfectionnement des méthodes. Celle-ci est même subordonnée à celle-là: attendu qu'il est malaisé de persuader de l'opportunité ou de la supériorité de telle ou telle méthode un esprit qui par sa formation est resté étranger à ces méthodes, et qui pour cela serait assez embarrassé de les pratiquer. On se heurte alors à des résistances invincibles.

Par la force des choses, d'abord, et peut-être un peu par indifférence ensuite, on n'a pu donner à la formation des maîtres toute l'attention qu'elle requiert. Nous avons longtemps vécu sur nos seules traditions, et des générations de professeurs se sont successivement passé le flambeau, sans qu'on ait pu le raviver à une autre lumière, au foyer d'une autre vie intellectuelle plus ardente et plus intense. Cela est dû surtout aux conditions d'existence matérielle, plutôt précaire, de nos collèges et petits séminaires. Car, quoi qu'en dise M. Siegfried, qui a cru, en parcourant les corridors de nos maisons, y constater que nous vivons « en plein dans le grand courant des richesses romaines », nos collèges sont plutôt indigents; et s'il arrive que ces maisons sont neuves de vingt ou

cinquante ans, c'est qu'elles sont jeunes, occupées à s'établir, et elles ne sont pas pour cela luxueuses. Si on ne pratique pas assez ici le procédé de François Ier qui commençait par bâtir en hommes, et si l'on consacre aux murailles des sommes qui ne profitent pas à l'esprit, c'est qu'il faut bien s'abriter dans ce pays du Canada: et d'ordinaire on l'a fait avec une suffisante modestie.

Aujourd'hui, pourtant, la question de la formation des professeurs se pose avec une insistance plus impérieuse. Pourquoi ne serait-elle pas la première inscrite au programme du prochain congrès? Cette question est, d'ailleurs, assez difficile à résoudre. Nous souffrons de la non-existence d'une École normale supérieure où se pourraient préparer nos maîtres. Nous avons bien eu à Québec et à Montréal des essais d'enseignement supérieur des lettres; mais ces cours isolés, où l'élève ne collabore pas assez avec le professeur, ne peuvent constituer un entraînement suffisant. Ils peuvent être agréables à la galerie ou au parterre, mais démontrent surtout que ces entreprises sont plus coûteuses qu'efficaces, et qu'il vaudrait mieux employer les sommes qu'on y consacre à faire préparer en pays étrangers des jeunes gens canadiens qui feraient ensuite bénéficier les lettres et les sciences canadiennes de leur travail et de leur formation.

Car, il faut bien le reconnaître, aussi longtemps que nous ne pourrons créer ici une Faculté des lettres, ou une sorte d'École normale supérieure,

c'est vers les universités étrangères qu'il faudra tourner les yeux et diriger les futurs professeurs. On l'a fait pour la philosophie et la théologie; pourquoi ne le ferait-on pas aussi volontiers pour les lettres et les sciences? Et puisque l'on envoie à Rome tant de jeunes ou futurs maîtres, pourquoi n'en dirigerait-on pas aussi assidûment vers Paris, Lille ou Lyon? Le courant est établi, d'ailleurs, et déjà, entre nos maisons d'enseignement secondaire et Paris. Et plus d'une fois nos jeunes ecclésiastiques sont allés chercher à l'École des Carmes la science et la formation pédagogique. Mais ce courant pourrait être plus continu; et l'on pourrait avec plus d'assurance le développer et l'agrandir.

L'École des Carmes de Paris n'est-elle pas, en effet, le centre naturel et fort bien organisé où se pourraient former nos professeurs? Elle a tant fait pour le relèvement des petits séminaires français, et pour assurer quelque prestige aux professeurs de l'enseignement libre. Sans doute, et nous le savons bien pour l'avoir tant de fois entendu dire, Paris est un centre de vie intellectuelle où les esprits peuvent être en péril. Mais sans doute aussi, et nous le savons pour y avoir longtemps vécu, on s'exagère parfois ici outre mesure ce péril, et l'on ignore trop quelles influences bonnes et éminemment salutaires viennent contrebalancer, même à Paris, l'action des doctrines dangereuses. A mille lieues de distance, on aperçoit le mal qui est plus visible et plus remuant, et on ne tient pas assez compte du bien qui fait moins de bruit, et

des sollicitudes sulpiciennes qui enveloppent la vie de l'étudiant des Carmes.

Il ne faudrait pas, sous le prétexte d'une excessive prudence, risquer faire tomber dans une anémie déprimante l'enseignement classique de nos collèges et petits séminaires canadiens. Ce danger d'épuisement pourrait être aussi réel que le danger parisien, et il serait plus grave le jour où l'on nous reprocherait de n'avoir pas suffisamment perfectionné notre outillage et nos méthodes. Au reste, pourquoi ne pas l'ajouter, nous aurons de plus en plus besoin, même, et surtout peut-être, dans notre clergé, de maîtres à qui une formation spéciale assure le prestige qui s'attache aux œuvres de la parole et de la plume. Il est excellent d'avoir la tête pleine de bons principes ; mais dans ce temps de luttes et de discussion il est presque aussi nécessaire de savoir exprimer ses idées, et de leur donner une forme qui les fasse vivre, qui les féconde et les multiplie.

C'est donc avec raison que l'attention de nos éducateurs est particulièrement préoccupée aujourd'hui de ce problème capital de l'enseignement classique, et nul doute qu'il recevra bientôt une solution satisfaisante. (1) La formation plus complète des maîtres entraînera comme un corollaire

---

(1) Depuis que cet article a été écrit, on a fait de louables efforts pour résoudre ce problème. Un certain nombre de jeunes professeurs sont allés perfectionner leurs études à Paris, à Louvain et à Fribourg.

inévitable le progrès incessant des méthodes ; et nos collèges et petits séminaires continueront alors à exercer, dans la plus grande mesure possible, l'influence sociale si heureuse dont nous leur sommes redevables.

Juillet 1906

———

COMMENT ÉCRIVENT VOS FILS ET VOS FILLES?

Comment écrivent nos Fils et nos Filles? (1) C'est une plaquette que tout écolier devrait avoir sous les yeux, non pas pour y prendre et imiter les formes grammaticales qu'on y signale, mais pour s'inspirer l'horreur salutaire des fautes qu'on y relève. Aussi bien, est-ce justement ce que souhaite M. Ch. Guerlin de Guer, et tout le dessein qu'il se propose.

Mettre sous les yeux des élèves leurs propres bévues, les fautes collectives qu'ils commettent, c'est-à-dire celles-là que l'on retrouve dans un grand nombre de leurs copies; «faire nos jeunes Spartiates les spectateurs de leur propre ilotisme», pour qu'ils en rougissent, et s'en corrigent, voilà ce qu'un professeur expérimenté du lycée de Caen, un ami ancien de notre *Bulletin du Parler français au Canada*, vient de tenter, et ce dont nous le remercions.

Il n'est guère de professeurs qui n'aient chaque semaine aligné sur une fiche la collection sans

---

(1) *Comment écrivent nos Fils et nos Filles*, par Ch. Guerlin, de Guer, chez Henry Paulin, à Paris.

cesse renouvelée des incorrections grammaticales ou lexicologiques qu'ils rencontrent dans les versions ou les compositions littéraires de leurs élèves. M. Guerlin de Guer a voulu coordonner ces notes, les systématiser ; et après avoir opéré sur plus de mille copies, il nous livre sa gerbe.

Ces observations nous intéressent beaucoup ; elles intéressent tous ceux qui se préoccupent d'enseigner à écrire ou à parler correctement la langue française. Les élèves qui font des rédactions, qui s'essaient dans notre langue, commettent un certain nombre de fautes qui sont les mêmes à Québec et à Caen, en France et au Canada.

Et cela prouve que nos élèves, quand ils violent leur syntaxe, ou forgent leur vocabulaire, obéissent à des lois d'analogie qui règlent partout et toujours le développement, les transformations, disons même la corruption de la langue. Et M. Guerlin de Guer le fait bien voir dans son premier chapitre où il parle de la « propreté » du style, et poursuit les barbarismes de formes et les barbarismes de mots. « Chaque élève, dit-il, recrée en partie la langue pour son propre usage, et ses créations personnelles, véritables répliques de créations plus anciennes, parfois séculaires, reposent sur les lois immuables de l'analogie, du minimum d'effort et du maximum de force significative. »

Et voilà comment les fautes elles-mêmes sont soumises à des lois, et deviennent, pour ainsi parler, régulières. Que de barbarismes, par exemple, ne relève-t-on pas dans les copies, qui tiennent à

ce fait constant que l'on rapporte aux lois de la première conjugaison les formes verbales que l'on ignore et dont on a besoin. Il *s'asseya*, je *riai* de ma peur, je m'*enfuyai*. J'ai entendu l'autre jour, en Rhétorique : il *fuya*. Et l'élève qui laissait échapper cet affreux vocable, ne faisait que démontrer à son tour que « la première conjugaison demeure la plus solide, la seule vraiment résistante sur les ruines des trois autres ». Les trois autres ne peuvent plus que conserver les formes acquises ; elle ne s'enrichissent guère des mots nouveaux que le besoin fait surgir du fond de la langue. Souvenez-vous que « le jour où le français sentit la nécessité d'un verbe formé sur *téléphone*, il ne songea pas plus à *téléphonoir* qu'à *téléphonir*. C'est la conjugaison vivante qui lui fournit le néologisme fatal en *-er*. »

Et à propos des barbarismes de mots, observons encore que l'on surprend souvent sur les lèvres de nos élèves, et parfois jusqu'au bout de leur plume, d'autres formations analogiques très curieuses, et, par exemple, des produits bizarres de contamination. La contamination est d'ailleurs un procédé bien particulier à la lange populaire. Elle consiste à combiner deux radicaux de noms ou de verbes en vue de constituer un mot nouveau ». Ne rencontre-t-on pas sur des copies *ridiculariser* qui est le produit de « ridiculiser » + « particulariser » ? N'entend-on pas *défilade* qui est « défiler » + « enfilade » ; *voriace* qui est « vorace » + « coriace » ?

Et nos écrivains en herbe créent avec non moins d'assurance les dérivés les plus significatifs. Il arrive que des mots s'usent pour avoir longtemps servi, et perdent le sens fort qu'ils eurent à l'origine. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire avec soin une page des auteurs du dix-septième siècle, de La Fontaine, ou de Bossuet, ou de Racine, ou de Molière, et à comparer les significations assez distantes que peuvent avoir au dix-septième siècle et au vingtième siècle certains vocables. Et cependant, nous avons parfois besoin encore du sens fort, et plein ; nous inventons alors un mot nouveau, un dérivé, et si « émouvoir » ne nous satisfait plus, nous dirons *émotionner* qui nous paraît plus chargé d'impressions.

Beaucoup de mots dérivés que l'on crée tous les jours dans la langue populaire ou dans la langue littéraire ont chance de vivre. Il pourrait bien se faire, écrit justement M. Guerlin de Guer, que « manœuvre » ne résiste pas devant *manœuvrement*, comme le *rentrage* des carottes pourrait aussi remplacer la « rentrée ».

Seulement, il faut mettre en garde les étudiants contre ces innovations dangereuses ; et la langue qu'on les doit seulement autoriser à écrire, c'est la bonne langue classique. Peu importe que leurs maîtres se permettent eux-mêmes des libertés de vocabulaire, qui les invitent à l'audace. Nous nous souvenons qu'à l'Institut Catholique de Paris, et en Sorbonne, nos professeurs étaient impitoyables

pour certains néologismes que nous risquions dans nos dissertations, néologismes que l'Académie n'avait pas encore acceptés, mais que nous pouvions lire dans les articles ou dans les livres de nos maîtres. C'est qu'il faut d'abord bien apprendre sa langue, bien connaître d'abord ses exigences et son génie et s'habituer à la rigoureuse propriété des termes. A cette seule condition l'on pourra ensuite, plus tard, essayer d'assouplir cette langue, ou de l'enrichir, et l'on aura quelque chance de le faire en conservant à cette langue « ses qualités primordiales de concision et de clarté ».

*
* *

On sait que les écoliers ont devancé, pour l'orthographe, la commission de la réforme. Ils se chargent eux-mêmes de supprimer les lettres inutiles, et d'écrire au son. Ils défigurent ainsi les mots que l'on est accoutumé de voir avec leurs organes traditionnels, et ils horripilent leurs vieux professeurs. Ils écrivent *discution* avec un *t*, et volontiers, comme M. Caboussat, daus la *Grammaire* de Labiche, ils mettraient un *c* à « nation ».

Cependant, bien orthographier, qui était une science négligeable au dix-septième siècle, et au dix-huitième, si bien que « ni Voltaire, ni Racine n'auraient été reçus au baccalauréat, » est devenu une nécessité de l'art d'écrire. Et il faut donc que nos élèves, à l'exemple de M. Jourdain, apprennent l'orthographe. M. Guerlin de Guer relève des fautes d'orthographe que commettent les potaches

de Normandie, et que je n'ai jamais vues à Québec, peut-être parce que je n'ai jamais corrigé les copies des élèves de septième. Il est bien possible, et très probable, qu'on entende ici comme à Caen des voix *armonieuses* et des cris *égus*; quant au *ridicul* et aux *scultures*, il y en a partout où l'on fait des dictées françaises.

Il est donc opportun de réprimer ces licences phonétiques, et, en général, toutes les irrégularités d'orthographe, en attendant le jour ou une circulaire ministérielle, ou plutôt l'usage, les pourra autoriser. Il est fatal qu'une évolution se fasse en ce sens, et que certains mots soient un jour débarrassés de leurs lettres parasites. Notre langue ne serait pas vivante si elle était fixée et figée dans ses formes et dans son orthographe. Mais il n'est pas prudent d'abandonner aux écoliers l'initiative des changements désirables; ils pourraient bien n'y pas mettre la mesure qui convient. M. Guerlin de Guer ne veut pas être sévère pour ceux qui supprimeraient de leur chef, et sans la permission du ministre de l'Instruction publique, les lettres doubles qu'on ne prononce plus. Il accepterait volontiers qu'on écrive *balants, bizarerie, buissonière, buter, concurence, embarasser, tranquilement.*

Et M. Guerlin de Guer se montre donc nullement intransigeant. L'on peut, en effet, disputer sur tant et de si menus détails. Il y a des mots où la double consonne ne se fait plus sentir, mais il y en a d'autres, et parmi ceux que vient de citer M. Guerlin de Guer, où l'on prononce encore ces

deux consonnes : bizar*r*erie, concur*r*ence. Les gens du peuple suppriment, souvent, ces doubles consonnes ; mais nous nous souvenons avoir entendu, en France, des diseurs excellents, et artistes, certains maîtres qui faisaient entendre discrètement les nuances subtiles de l'écriture, et l'oreille y prenait un plaisir des plus délicats. D'autres, et ils sont encore très nombreux, font sonner un peu violemment ces doubles consonnes ; leur diction est moins euphonique, elle est plus dure, mais elle témoigne quand même, et nous ne voyons pas bien pourquoi les réformateurs n'en tiendraient pas compte, et décrèteraient une suppression que le temps seul nous préparera à accepter. Au surplus, n'est-ce pas le temps qui est le grand, et l'unique, et le véritable réformateur?

La langue n'appartient à personne, pas même aux grammairiens, pas même aux philologues, pas même au ministre de l'Instruction publique, et pas même à l'Académie. Elle est à tout le monde. Et si donc il y a lieu de réformer, soyons sûrs que l'usage s'en chargera bien un jour. Ne le devançons pas trop ; et, surtout, ne brusquons rien. Elle fut, malgré tout, assez avisée, la circulaire ministérielle du 26 février 1901, [1] qui, à propos

(1) Il s'agit de la circulaire de M. Georges Leygues, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en France. On sait combien fut contesté l'ukase ministériel, et comme il parut abusif que la syntaxe fût ainsi bouleversée par autorité. Dans notre province de Québec, la circulaire fut ignorée de ceux qui ont charge d'enseignement. Au congrès de l'enseignement secondaire, tenu à Québec en juin 1911, il fut décidé qu'on ne tiendrait aucun compte de cette circulaire,

de certaines chinoiseries syntaxiques dont nous étions fort embarrassés, a décrété qu'à l'avenir chacun pourrait écrire... comme il le voudrait. Et désormais une modiste pourra faire des chapeaux de *femme*, ou des chapeaux de *femmes*, et vous pourrez manger à votre goût, avec ou sans *s*, des confitures de groseille. Plût au ciel que la circulaire n'eût décrété que cela, et que le ministre eût à cela borné son officiel et étrange désir de régenter la langue de France !

*
* *

Il est, d'ailleurs, bien difficile de réformer officiellement et d'autorité, et, pour ainsi parler, *ex cathedra*; et ceux qui l'osent ne doivent pas oublier qu'il y a deux langues françaises, l'une qui est la langue du peuple, et l'autre qui est la langue littéraire. La syntaxe classique, par exemple, a toujours été plus rigoureuse que la syntaxe populaire. Souvenez-vous des textes grecs ou latins que vous avez traduits, des irrégularités qui s'y rencontrent parfois, que l'on s'ingénie à expliquer et qui sont des traces de l'usage du vulgaire. Et combien d'exemples ne pourrions-nous pas citer qui seraient empruntés à notre langue française! Mais convient-il de rapprocher les deux syntaxes, et de régler la première sur la seconde? Convient-il de laisser

---

et que l'on n'accepterait que les réformes antorisées récemment par l'Académie française. On trouvera ces réformes, consignées en premières pages, dans la *Grammaire française*, que vient de publier M. l'abbé Aubert, du Séminaire de Québec.

l'entrée libre, dans la langue littéraire, à tous les emplois de la langue populaire? Évidemment non. Mais alors, quelle sera la limite, ou plutôt la mesure? et de combien de degrés faut-il que la porte soit ouverte?

On sait que l'imparfait du subjonctif répugne aux gens du peuple. *Il fallait que vous chantassiez*, ne se dit plus à la campagne ; on ne l'entend plus dans les villes. Et on ne se sert plus en conversation de cette façon de s'exprimer que pour s'en moquer ou paraître aimablement pédant. Proscrit du parler commun, l'imparfait du subjonctif avait encore sa place dans les livres, dans la littérature. Il s'y pouvait réfugier comme dans un dernier et très sûr asile. Et il importait, certes, que notre langue ne perdît pas cette forme verbale, puisqu'une langue est plus ou moins riche selon qu'elle a plus ou moins de formes pour rendre exactement, et minutieusement, et subtilement la pensée. Or, notre langue va perdre très vite l'imparfait du subjonctif; car il est arrêté et décrété qu'« on tolèrera le présent du subjonctif au lieu de l'imparfait dans les propositions subordonnées dépendant de propositions dont le verbe est au conditionnel présent ». Voilà donc que les écoliers de France, et les auteurs, sont invités—car il y a tentation, et donc invitation, partout où il y a tolérance—à n'employer plus l'imparfait du subjonctif. S'il reste, en effet, quelques autres cas où ils doivent s'en servir encore dans la langue écrite, puisque la circulaire ministérielle n'en dispense pas,—en quoi, d'ailleurs, la circulaire

ministérielle apparaît bien illogique ou capricieuse, puisque la langue populaire dédaigne aussi ces emplois—nul doute qu'on en fera bientôt justice, et que le jour n'est pas éloigné où il n'y aura plus que nos Sallustes archaïsants qui glisseront dans leurs textes, pour les pénétrer d'un parfum d'antiquité, des mots très doux et vénérables comme *trouvassiez*, et *photographiassiez*. Et ce sera le triomphe de nos futurs candidats à la licence ès lettres—quand nous aurons une licence et des candidats—que de commenter, sous l'œil réjoui du maître, ces formes anciennes d'une langue qui fut parlée par des barbares.

M. Guerlin de Guer déplore qu'on tolère la suppression de la négation *ne* dans les propositions subordonnées. Et il ajoute avec raison : « Je ne nie pas que les règles qui en régissaient l'emploi ne fussent compliquées, difficiles, abusives, comme le veut la circulaire. Mais je vois dans cette tolérance une nouvelle entreprise contre la syntaxe française. Il n'est peut-être que la syntaxe grecque qui lui soit comparable pour son infinie souplesse, pour sa variété, pour sa richesse dans l'expression des nuances les plus délicates et les plus intimes. N'est-il pas barbare d'y porter la sape et la pioche ? L'influence de la langue parlée s'exerce déjà dans une mesure suffisante sur la langue littéraire sans qu'une influence ministérielle vienne s'y ajouter par surcroît. C'est là qu'est, en effet, toute la question. »

Il faut donc ne pas trop céder à la démagogie

grammaticale, et pour reprendre, après M. Guerlin de Guer, une expression de Victor Hugo, il ne faut pas mettre à notre syntaxe, aussi bien qu'à l'orthographe, « le bonnet rouge ». « Les littératures amorphes (littérature au rabais, littérature de journal) ont agi puissamment sur le style, qui s'encanaille, se relâche et se déforme. » L'on tend à écrire de plus en plus comme l'on parle, cependant que nous, professeurs, nous avons encore la mission de faire connaître à nos élèves les bons auteurs classiques qui ont écrit en un français très correct et très digne, et que nous nous efforçons de leur montrer en ces artistes les modèles qu'ils doivent imiter. Si l'on continue à vulgariser la langue littéraire, quelle sera bientôt notre autorité, et sur quoi pourrons-nous fonder nos sages conseils ? Craignons de décharger trop notre syntaxe, et de lui ôter tant de moyens qu'elle a de traduire finement nos idées. Le mécanisme de la syntaxe latine est fort compliqué. Lisez Riemann pour vous en convaincre. Mais vous constaterez en même temps quelles ressources il y a dans toutes ces règles multiples, qui permettent à l'écrivain de marquer les plus discrets mouvements de l'esprit. Et que deviendrait la bonne langue de Platon s'il fallait en retrancher le jeu si habile, si savant et si aristocratique des particules, tout l'art avec lequel l'écrivain peut exprimer par les seules formes verbales la notion du temps, et tant d'autres procédés syntaxiques dont Cucuel ou Goelzer vous révèlent le secret?

Non, gardons à la langue littéraire ses subtilités et ses nuances, celles-là du moins que l'usage des bons écrivains maintient encore ; et, au collège, loin « d'abaisser le style de l'écolier jusqu'à la langue de tout le monde, élevons-le au contraire jusqu'à la langue du plus petit nombre, de ceux—du moins—chez qui le respect de la forme ne va pas jusqu'à la préciosité. »

* * *

Les professeurs observent, d'ailleurs, tous les jours, que la plupart des fautes que commettent les écoliers ne sont que des transpositions de la syntaxe populaire dans la langue savante ou littéraire. Et la collection d'erreurs scolaires que nous offre M. Guerlin de Guer a ceci d'intéressant pour nous, qu'elle nous fait voir que la syntaxe des gens du peuple, en France, ressemble étrangement, même dans ses irrégularités tout actuelles, à la syntaxe de nos gens du Canada.

Voyez, par exemple, « l'emploi abusif du pronom personnel ou relatif pour représenter un substantif pris dans un sens indéterminé ». « Elle lui demanda *pardon* : son père *le* lui accorda.—Après peu de *temps*, mais *qui* me parut un siècle ». De combien d'incorrections analogues nos élèves ne parsèment-ils pas leurs copies !

Ou bien, ces élèves feront « le pronom adverbial *y* substitut du pronom *le* ». Êtes-vous malade ? oui, j'*y* suis. M. Guerlin de Guer relève dans une

de ses copies: «Je ne trouvai pas ce phénomème curieux, mais ce qui *y* était surtout, c'était...»

Et que dire du pléonasme vulgaire et agaçant dont je retrouve quelque exemple dans presque toutes les séries de discours que je corrige? «Dans cette maison, il *y* rentra un ami. Voici un champ où, si vous le voulez, vous pourrez *y* travailler activement.» Je signalais hier en classe cet autre pléonasme emprunté à la langue populaire: «Mgr de Laval, admirable dans toutes les œuvres dont j'*en* ai cité quelques-unes...»

Et enfin, en plus du pronom *y* et du pronom *en* que l'on emploie de façon pléonastique, il y a le pronom *où*, dont on abuse aussi bien dans les rhétoriques normandes que dans les rhétoriques canadiennes: «C'est à la campagne *où* l'on est le plus en sûreté».

Il faut rapporter à une tendance évidente de la langue du peuple ces incorrections, et M. Guerlin de Guer a raison d'y voir une nouvelle manifestation de la loi du «maximum de force significative.» Les pronoms, les relatifs surtout, n'ayant plus dans l'esprit des gens toute la force significative qui leur revient, on éprouve le besoin de les renforcer par un mot, pronom ou adverbe, de sens voisin. Les conséquences de ce phénomène de déperdition du sens propre, surtout s'il s'agit des relatifs, pourraient, à la longue, devenir graves. L'idée de relation syntaxique s'obscurcissant dans l'esprit des gens du peuple, elle pourrait peu à peu s'effacer si nous n'avions pas soin de la bien préciser dans

l'esprit des enfants; et l'on voit comme cette « disparition provoquerait un réel bouleversement dans l'organisme de la langue. »

*
* *

La syntaxe du verbe ne fournit pas moins que celle des pronoms l'occasion de multiples erreurs grammaticales. Combien de fois faut-il répéter aux élèves qu'on ne doit pas écrire: je m'*en* rappelle; il se rappela *de* cet incident, mais plutôt: je me *le* rappelle; il se rappela cet incident.

L'on confond obstinément les emplois de *se souvenir* avec les emplois de *se rappeler*. La substitution du régime indirect au régime direct est, d'ailleurs, l'une des fautes où donnent habituellement les enfants. A moins qu'ils ne fassent juste le contraire. « La ville *qu*'on lui avait tant parlé. La palette *qu*'il s'était servi. »

Et lorsqu'ils construisent régulièrement leur verbe avec le régime indirect, combien de fois ne se trompent-ils pas sur la nature de la préposition qui doit précéder ce régime. « *Avec* (à) la neige s'ajoutait une bise qui soufflait... Il sut accorder une politique profonde *à* (avec) une justice inaltérable. »

Ou bien encore, il arrive que l'élève donne un complément commun à deux verbes qui exigent des compléments de nature différente. J'ai relevé hier dans une copie: Pourriez-vous *abandonner*, pourriez-vous *dire* un éternel *adieu* à cette terre que

Jacques Cartier a découverte?» Et encore: «*Pouvons-nous* humainement, avons-nous le droit *de* briser ainsi l'existence d'une nation?»

C'est aussi une trace de l'influence de la langue populaire sur le parler ou la littérature des écoliers que l'emploi de l'auxiliaire *avoir* au lieu de l'auxiliaire *être* avec certains verbes intransitifs. M. Guerlin de Guer rappelle avec à propos que l'éminent historien de la langue française, M. Ferdinand Brunot, a constaté « dans la langue parlée une tendance à conjuguer les instransitifs et les réfléchis avec l'auxiliaire *avoir,* » et il apporte à l'appui de cette loi quelques faits significatifs : « Il avait parti ; j'avais rentré trop tard; ils ont enfin arrivé au but... Quand il s'eut remis d'aplomb.» Et ne voit-on pas que ces emplois s'expliquent par une intention d'insister sur *l'action* au moment où elle est faite, en la distinguant de *l'état* résultant d'une action accomplie? »

Toutefois, l'on ne saurait trop recommander aux élèves l'exactitude rigoureuse dans la conjugaison des verbes, comme aussi il faut leur rappeler souvent la précision dans l'emploi des modes. Cet emploi n'est-il pas l'un des plus difficiles, et l'un des plus subtils de la langue? Le subjonctif surtout obéit à des lois qu'il faut retenir sous peine de faire sans cesse les plus étranges confusions. Et ces lois, on les retiendra aisément, si l'on en aperçoit la raison et la logique. Les grammaires françaises, comme aussi certaines grammaires grecques ou latines, ne font pas toujours assez

comprendre la raison d'être des règles qu'elles énoncent. Et il en résulte que la syntaxe n'apparaît à l'élève que sous la forme d'un mécanisme dont le jeu est aussi brutal que compliqué. Qui ne se souvient du dogmatique Lhomond et de ses formules que l'on apprenait sans en connaître le pourquoi ? L'enseignement de la grammaire n'a été trop souvent qu'un exercice aride, autoritaire, machinal. Les récentes grammaires, fondées sur une analyse plus intelligente de la phrase et de la pensée, habituent mieux nos élèves à se rendre compte des règles, et à raisonner des choses.

Il peut arriver, sans doute, qu'il y ait dans ces manuels bien des observations grammaticales que des élèves de treize et quatorze ans ne peuvent pleinement saisir, ou qu'il ne serait pas opportun de leur expliquer maintenant ; mais n'oublions pas que l'enseignement de la grammaire française ne se doit pas terminer avec la classe de cinquième, que l'élève doit continuer, au fur et à mesure qu'il se heurte à des difficultés, l'étude de la syntaxe, que les professeurs de lettres, et même les correcteurs de dissertations philosophiques doivent surveiller de très près la tenue grammaticale des copies ; que jusqu'à la fin du cours classique il est nécessaire d'attirer l'attention des élèves sur les emplois les plus délicats de la syntaxe, qu'il faut pour cela que les élèves aient entre les mains, et jusqu'à la fin de leurs études—et ensuite toute leur vie—un manuel qui n'enferme pas seulement ce qu'un

élève de treize ans y peut prendre. Le cours supérieur de grammaire doit offrir des explications logiques, raisonnables qu'y pourront chercher aussi l'humaniste, le rhétoricien et le philosophe. Les manuels les plus détestables, et il s'agit ici de ceux que l'on met entre les mains des enfants de quatorze ou quinze ans, ce sont ceux qui s'adressent trop exclusivement à la mémoire, qui ne contiennent que le *quod justum*, et qui n'invitent pas assez à la réflexion.

Apprendre sa grammaire, c'est donc l'affaire de tous les jours, et qu'on ne peut mener à bien sans un manuel qui offre, dans la mesure où cela est possible,—car l'« usage » qui règle le développement des langues est souvent fort capricieux—le moyen de faire une étude logique de la langue.

La syntaxe du subjonctif est peut-être, de toutes les parties de la grammaire, celle qui exige le plus d'attention et de jugement. M. Guerlin de Guer rappelle justement que de « bons lettrés ont pu, sans exagération de purisme, voir dans le subjonctif le mode littéraire par excellence, celui qui, chez nous, distingue l'Attique du Béotien ».

C'est pour cela que le peuple l'ignore tant, et que nos écoliers le remplacent si volontiers par l'indicatif. « Attendait-il que je *fus* debout?... La première que j'*eus* déjà vue... Je n'aurais pas pensé que j'*eus* ce bonheur ».

Pour que les élèves évitent ces fautes et d'autres semblables, il convient de leur rappeler souvent que le subjonctif est le mode du doute, tandis que

l'indicatif est le mode de l'affirmation pure et simple : Il prétend qu'on *obéira*. Je prétends qu'on *obéisse*. Le subjonctif est le mode du doute, et c'est pour cela qu'il est le mode de la délibération, de l'exhortation, de la crainte, du souhait, du désir, de la défense, du fait présenté d'une manière générale et vague ; et ce principe est essentiel, et il faut donc le retenir si l'on veut bien se débrouiller, surtout quand il s'agit de l'emploi du subjonctif dans les propositions subordonnées.

Au surplus, il n'y a guère, en syntaxe, qu'une chose qui soit aussi difficile que la règle du mode du subjonctif, et c'est de savoir quel temps du subjonctif il faut employer. Il est décrété sans doute qu'il ne faut plus maintenant, dans les écoles de France, s'inquiéter de l'imparfait du subjonctif quand le verbe de la proposition principale est au conditionnel présent : c'est le présent du subjonctif qui alors supplante les formes en *asse* ou *usse* ou *isse* de l'imparfait.

Nous aurions pu écrire nous-même, tout à l'heure, nous autorisant de la bénévole permission de M. Georges Leygues : « Pour que les élèves *évitent* ces fautes, il *conviendrait* de leur rappeler. . » L'on pourrait encore écrire aujourd'hui ; « A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne *croirait* jamais que ce *soit* une peine d'en être exilé. » Montesquieu, qui a vécu à une époque de servitude grammaticale, a écrit : « . . . on ne *croirait* jamais que ce *fût*. . . »

Mais si le premier verbe n'est pas au conditionnel présent, il faudra bien encore, quoi qu'il en arrive à nos oreilles délicates, nous servir quelquefois de l'imparfait pour marquer la concordance rigoureuse des temps. Et que de fautes l'on commet contre cette exigence de la bonne syntaxe! Les exemples que cite M. Guerlin de Guer, nous rappellent cent autres incorrections du même genre. «Il aurait bien voulu que Black lâche (lachât) l'os ... Je me mis à courir de peur qu'il m'*emmène* (m'emmenât)... Il fallut bien qu'il se *soumette* (soumît)... Ils ne pouvaient avoir d'aussi belles récoltes que le voisin, bien que ses terres *soient* (fussent) plus petites.» Et pourtant la règle est très claire: lorsque le verbe de la proposition principale est au passé, il faut mettre à un temps passé celui de la proposition subordonnée au subjonctif.

Que si l'on trouve dans Racine un vers comme celui-ci: «N'*avez-vous* pas *ordonné* qu'on *observe* ses pas?» et dans Pascal une phrase comme cette autre: «Dieu *a voulu* que les vérités divines *entrent* du cœur dans l'esprit,» on se souviendra que le passé indéfini français, comme le parfait latin et le parfait grec, exprime souvent une action passée en la rapportant au moment où l'on parle; et il y a donc alors mêlée à l'idée du passé l'idée du temps présent. Et c'est pourquoi, dans ce cas, l'on peut quelquefois s'autoriser de cette nuance pour construire au subjonctif présent le verbe de la proposition subordonnée. Vous *avez ordonné*, et cet ordre

existe au moment où je parle, et vous ordonnez donc encore qu'on *observe* ses pas [1].

Nous reconnaissons volontiers, avec M. Guerlin de Guer, que c'est sur ces parties essentielles de la grammaire, à savoir l'emploi des modes, des temps, et des auxiliaires du verbe, l'emploi des pronoms personnels, adverbiaux et relatifs, qu'il faut arrêter le plus souvent l'esprit des élèves; que ce sont là les questions qui tiennent le plus profondément aux destinées de notre langue, et qu'on leur pourrait peut-être sacrifier, dans les classes, et sans grand dommage, quelques exercices sur la question de l'accord des participes.

*
* *

M. Guerlin de Guer consacre les trois derniers chapitres de son opuscule à des observations qui se rapportent, non plus au vocabulaire ou à la grammaire, mais au style de «nos Fils et de nos Filles». Et il constate chez les étudiants de là-bas ce que nous pouvons reprocher si souvent aux étudiants de nos maisons canadiennes, à savoir le vice de l'impropriété.

De tous les défauts de style que nous remarquons dans les copies de nos élèves, et que nous pouvons aussi apercevoir dans la littérature de nos journaux canadiens et dans les discours de nos hommes publics, l'impropriété des termes est

---

(1) Voir sur ce point la *Grammaire française* de l'abbé Ragon, *Cours supérieur*, pp. 74, 325.

le plus fréquent, et peut-être bien le plus détestable. C'est qu'il faut commencer par bien dire ce que l'on veut faire entendre, et par le dire avec les mots qui rendent exactement le sens de la pensée. La doctrine de La Bruyère est si juste : «Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ;... tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait pas un homme d'esprit».

Mais pour arriver à cette exactitude de l'expression, il faut bien connaître d'abord sa propre pensée, l'avoir bien clarifié dans son esprit, et connaître aussi le sens propre des mots, et ne se contenter jamais de l'à peu près. Souvent l'impropriété du style n'est qu'une forme de la négligence ou de l'insouciance. On ne prend pas la peine de chercher, ou de choisir le terme le plus juste ; on dédaigne ce *labor limae* dont parle Horace. Et l'on se justifie en pensant que l'on sera toujours compris.

Il semble vraiment que cette insouciance, ou cette ignorance du terme propre soit l'un des défauts les plus ordinaires de ceux qui parmi nous se mêlent d'écrire. Et ne pourrait-on pas ajouter que cette insouciance, on l'apporte du collège ou du petit séminaire? et ne pourrait-on pas affirmer aussi que cette insouciance ne se développe chez nos élèves que parce qu'elle n'est pas chez eux assez réprimée, et parce que les professeurs n'attachent pas toujours une assez grande importance, dans l'appréciation des copies, à la correction grammaticale et à la correction du style? Combien

d'élèves se surveillent assez dans les classiques « compositions de mémoire », qu'il s'agisse de préceptes, d'histoire, de philosophie ou de science? L'essentiel pour eux, et l'unique préoccupation, c'est de « tout mettre », c'est-à-dire de mettre tout ce que le manuel apprend et tout ce que le professeur peut exiger. Et il arrive que s'ils « ont tout mis », on leur donnera tous leurs points, eussent-ils écrit dans une langue souvent incorrecte, et impropre; comme si, entre deux élèves qui ont « tout mis », il ne fallait pas donner quelque préférence à celui qui est capable d'une rédaction plus correcte. Et c'est de cette façon que l'on habitue les élèves à ne soigner pas assez leur phrase, à les négliger plutôt, et à mal écrire.

Et qu'on veuille bien remarquer que nous ne prétendons pas transformer en dissertations littéraires les « compositions de mémoire »; il ne s'agit ici que d'en proscrire ce laisser-aller, cette mauvaise tenue, ces incorrections que les élèves s'y permettent trop volontiers, et de ne jamais laisser impunément un élève écrire comme il marche.

Nous pourrions faire des observations toutes semblables au sujet des lettres qu'écrivent nos écoliers. Que de termes impropres l'on pourrait relever dans cette littérature épistolaire! L'on ne veut pas faire de phrases, ou paraître pédant; et l'on oublie que le style propre peut être très simple, que la distinction ou la dignité du style n'est pas du pédantisme; et l'on continue, comme l'on dit

très familièrement, à *torcher* ses lettres, comme l'on *torche* ses «compositions de mémoire».

Il arrive que les impropriétés sont aussi un effet du mauvais goût de l'écrivain. L'on a voulu faire du bon style, et l'on est tombé dans la bizarrerie. Je signalais l'autre jour en classe cette phrase: «Les figures qui s'y (dans notre histoire du Canada) rencontrent l'ont rendue si belle par leurs hauts faits..., » où l'élève avait oublié qu'on ne doit pas attribuer aux *figures* les hauts faits ou les grandes actions. Un autre écrivait: «Aux pieds de cette vénérable figure, les élèves du Séminaire viendront le remercier..., » et il parut étrange que cette figure eût des pieds.

C'est parfois dans les comparaisons ou les oppositions que l'on commet des impropriétés, pour ne pas rapprocher ou opposer des termes qui sont de même nature, et que l'on peut donc mettre en regard les uns des autres. Je détache d'une copie de discours cette phrase: «Contrairement à l'ingratitude et à l'oubli qui sont devenus une plaie générale, le Canadien français veut demeurer reconnaissant...» L'on ne peut mettre en opposition ou en parallèle un homme ou un peuple qu'avec un autre homme ou un autre peuple; et il aurait donc fallu écrire ici: Contrairement à tant de peuples..., le peuple canadien-français...

*
* *

Je ne fais que signaler en passant d'autres défauts de style scolaire, sur lesquels insiste M. Guerlin

de Guer : la familiarité des termes ou des locutions, l'abus des épithètes, la manie de se mettre en scène, ou d'annoncer qu'on va dire quelque chose.

Il convient plutôt d'insister en finissant sur les moyens à prendre pour habituer nos élèves à écrire proprement et convenablement. Nous avons parlé tout à l'heure de l'enseignement méthodique et logique de la grammaire. On ne saurait trop le prolonger dans les classes et y revenir à l'occasion des corrections de devoirs : versions, narrations, discours, dissertations. C'est un procédé excellent que celui qui consiste à faire, pour chaque série de devoirs, une liste—pas trop longue—des principales erreurs de syntaxe qu'on a pu y relever—de celles qui ne sont pas de pures étourderies—et à consacrer au moment de rendre compte de la version, du discours, de la dissertation, quelques minutes à l'explication des deux ou trois principales règles qui ont été violées. Les élèves retiennent facilement quelques règles isolées qu'on leur rappelle et qu'on leur explique, et ils finissent par les bien respecter si l'on a soin d'y revenir souvent et de ne pas laisser passer inaperçues leurs ignorances. Il ne faut jamais dédaigner de descendre jusqu'à ces détails : l'enseignement ne va pas sans reprendre sans cesse ou répéter souvent les mêmes choses. Soyons sûrs, d'ailleurs, que nos grands élèves de lettres ou de philosophie négligeront bien vite l'exactitude grammaticale s'ils s'aperçoivent que leurs professeurs n'y attachent pas d'importance.

Nous nous souvenons qu'à l'Institut Catholique

de Paris nos correcteurs de dissertations commençaient toujours leur correction hebdomadaire par le quart d'heure obligé d'observations grammaticales où ils relevaient les fautes les plus caractéristiques qu'ils avaient rencontrées dans les copies. Et ils faisaient là une besogne fort utile; et nous apprenions là mieux encore peut-être que dans nos grammaires, à écrire soigneusement et correctement. Et si cet exercice préliminaire du compte rendu des devoirs était utile à des candidats à la licence, comment ne le serait-il pas à des candidats au baccalauréat de rhétorique et de philosophie?

En plus de l'enseignement de la syntaxe qui apprend aux élèves à écrire, il y a aussi, évidemment, la composition française et l'explication des auteurs.

Pour enseigner à écrire, ces deux exercices sont, à coup sûr, plus utiles que celui qui consiste à mettre en tête des élèves deux ou trois manuels de préceptes littéraires. Il faut des préceptes, sans doute, et un manuel de préceptes, parce que l'élève doit savoir qu'il existe des lois générales de la composition, et il doit surtout les connaître; mais outre que ces lois s'apprennent encore en composant sous la direction d'un maître, ou en étudiant et expliquant le texte des auteurs, et que c'est peut-être la meilleure façon d'enseigner les règles que de les aller surprendre dans des applications pratiques, il est certain que ces préceptes seraient assez inutiles s'ils n'étaient pas assez souvent accompagnés de la composition personnelle, et de l'étude détaillée de textes français.

Or, faisons-nous assez grand cas dans nos classes de ces deux exercices ? Et s'il arrive que nous les pratiquons, le faisons-nous assez tôt, et n'attendons-nous pas qu'il soit bien tard ? Il y a une sorte de préjugé qui existe chez nous, je veux dire dans nos collèges et nos petits séminaires,—et il peut se faire que je me trompe, mais je crois que ce préjugé existe, et je souhaite que l'on me désabuse—et qui consiste à penser que dans nos classes de grammaire il n'y a pas lieu de se préoccuper beaucoup d'apprendre à écrire. L'on estimera que l'on a assez fait si l'on a dicté des devoirs où l'on s'ingénie à accumuler les difficultés grammaticales, si l'on a exigé des élèves trois ou quatre petites lettres par année, et surtout si on leur a donné chaque semaine l'occasion de faire des versions que le plus souvent ils n'ont pas comprises, et qu'ils ont donc traduites en iroquois. L'on renvoie, d'ailleurs, aux professeurs de littérature la tâche d'enseigner l'art d'écrire. Et tant pis, si, ayant commencé en troisième, les élèves n'ont pas fini de l'apprendre en rhétorique. Dans les classes de grammaire, et de philosophie, on ne fera que peu ou point d'exercices de composition, et surtout, dans les classes de grammaire, on fera peu ou on ne fera point d'explication de textes français.

Et des élèves arriveront donc en versification ou en troisième sans avoir à peu près jamais manié une plume. Il n'ont pas appris à faire de tout petits développements, qui eusseut été proportionnés, en cinquième et en quatrième, à leur

condition intellectuelle, et voilà qu'on les lance tout de suite dans les narrations compliquées et héroïques que se transmettent comme un pieux héritage les professeurs de troisième et de versification. Parce qu'ils n'ont pas été entraînés, peu à peu, et petit à petit, à faire des phrases, à combiner deux courtes idées, ou à lier deux faits, ils se perdront longtemps dans le dédale des longs développements qu'on leur propose, et il est à craindre qu'ils ne puissent jamais apprendre à bien écrire. Ils n'auront pas, non plus, suffisamment vu, pour n'avoir pas disséqué en classe ou à l'étude des textes faciles et bien faits, comment on exprime dans une bonne langue, correcte, et avec des mots qui soient propres, une pensée. Je n'ajoute pas ici que cette explication de textes aurait, par surcroît, déposé, ou fait surgir, dans ces petites têtes d'enfants, quelques idées intéressantes dont ceux-ci auraient pu enrichir leur esprit, et que cela n'est pas d'une médiocre importance s'il est vrai qu'on ne fait un cours d'étude que pour apprendre à penser et à exprimer sa pensée.

Il convient donc, nous semble-t-il, d'initier de bonne heure, et avec quelque insistance, les enfants aux secrets de la phrase française. Et les petits exercices de composition et d'explication, auxquels ils seraient souvent appliqués, leur apprendraient tout à la fois à écrire correctement et proprement: la grammaire et l'art y trouveraient tous deux leur compte.

Nous nous plaignons volontiers, nous, Canadiens français, que nous ignorons les richesses et les ressources de notre langue. Cette lamentation est ici classique; et le sujet n'en est que trop véritable. Et nous essayons de nous excuser, et de nous justifier par toutes sortes de raisons dont quelques-unes peut-être ne sont apportées que pour masquer notre paresse ou nos négligences. Faisons plutôt un état exact de notre conscience grammaticale. Avons-nous assez cultivé notre langue, et l'avons-nous assez méthodiquement étudiée? avons-nous le courage de chercher toujours à la plier aux exigences de la pensée, et apportons-nous à surveiller notre conversation et notre plume une assez grande diligence? Si notre vocabulaire est si pauvre, et notre syntaxe si défectueuse, c'est que peut-être nous commençons par trop dédaigner de bien parler et de bien écrire. Quant à nous, professeurs, interrogeons-nous aussi avec sincérité; voyons si nos méthodes d'enseignement sont les meilleures, et si vraiment, depuis la huitième jusqu'à la philosophie inclusivement, nous avons suffisamment tâché, de former des élèves qui sachent écrire.

Novembre 1908.

POUR LE GREC ET LE LATIN

Voilà déjà deux mois qu'une nouvelle année scolaire est commencée. Dans nos régions boréales, si les mois de juillet et d'août ont de chauds rayons et même de jolis sourires, qui fascinent plus d'un jouvenceau en vacances, l'automne a tôt fait de mettre fin à ces complaisances de la nature et de rappeler nos écoliers au devoir professionnel. Rayons et sourires, couleurs et parfums, brises caressantes et flots légers, tout cela est peu durable sous notre ciel inconstant. Septembre a des vents rudes qui flétrissent ; ses soleils mélancoliques tour à tour font rêver et donnent la nostalgie du livre ; octobre qui fait rougir et flamboyer nos forêts nous surprend déjà recueillis, et novembre nous trouve depuis longtemps studieux.

Donc, les collèges et les petits séminaires ont depuis deux mois ouvert leurs portes, et par toutes celles qui se sont ouvertes le flot des écoliers, débordant et tumultueux, a envahi nos asiles de la science. Quelques maisons ont été, paraît-il, inondées, et l'on se demande s'il ne faudrait pas enfin opposer une digue à cet anormal débordement. Mais cette question, ce problème social, pour parler la langue des gens sérieux, n'est pas de ceux

que l'on tranche, ou que l'on résout dans une incidente, ou par une digression, et nous revenons plutôt à cette consolante pensée que la vie intellectuelle,—traduisez la vie d'études,—a repris parmi nous son cours interrompu par nos deux mois de vacances; que les cerveaux jeunes et vieux sont sous pression; que partout sont ouverts ce que saint Grégoire de Nazianze en son oraison funèbre de Césaire appelle les laboratoires de toutes sciences, et que là, d'une main plus ou moins souple, nos écoliers manipulent des idées, les universelles et les particulières, et en général toutes les catégories de l'entendement.

*
* *

Or, l'on sait que dans ce vaste laboratoire, dans l'*ergastirion* classique du vingtième siècle, il y a un département et comme une « chambre » dont plus d'un contemporain voudrait qu'elle fût désormais introuvable, c'est le département des langues anciennes, c'est la chambre du grec et du latin.

Ce vieux cabinet où s'est réfugié comme en sa tour d'ivoire le vieil esprit traditionnel, est aujourd'hui de toutes parts attaqué, assiégé, et si habilement qu'il ne faudra rien moins que la majesté sereine et comme l'insaisissable et l'indéfinissable puissance des grandes ombres qu'il abrite, pour le protéger efficacement.

Sans vouloir entrer aujourd'hui dans ces âpres discussions qu'a soulevées la réforme Leygues-Ribot, et où tant d'arguments ont été mille fois

répétés, nous souhaiterions pourtant causer un peu de l'enseignement du grec et du latin, et rappeler au lecteur ce que l'on fait, ce que l'on peut faire dans ce département des langues anciennes où sont encore depuis deux mois réunis tant de nos enfants et de nos jeunes gens.

Ce département, d'ailleurs, est bien celui que dans le collège classique on fréquente le plus souvent et le plus longtemps. Et vraiment, de toutes les parties du programme des lettres il n'en est pas qui préoccupe autant l'esprit du maître, ni surtout qui sollicite plus constamment celui de l'élève que l'étude des langues grecque et latine. Aussi bien, cette étude est-elle à la base même de notre enseignement secondaire ; c'est sur elle que l'on fait reposer comme sur le plus solide fondement toute la formation littéraire de nos bacheliers. Une longue tradition qui s'obstine à ne vouloir pas finir, nous assure que c'est dans le commerce habituel de nos esprits avec le génie antique, que la pensée trouve les meilleures conditions de son développement artistique, s'assouplit et s'élève, se délie et s'affine davantage. Sans toujours nous rendre bien compte du pourquoi de cette persistante et indestructible tradition, nous croyons tous à la vertu mystérieuse de ces langues anciennes qui cachent sous leurs lettres de si divines choses ; nous faisons traduire sans relâche ces textes sur lesquels nos aînés ont aiguisé leurs regards ; volontiers nous, professeurs de grec ou de latin, nous estimerions perdue telle journée où l'esprit de nos élèves,

emporté par je ne sais quel souffle capricieux, se serait égaré loin de Rome et d'Athènes, sans se poser une fois sur ces pages vénérées où nous croyons que s'est exprimée la sagesse ancienne.

Et certes, nous avons raison! Aimons bien nos vieux classiques; faisons-les chérir, et, comme Philaminte, sautons au cou de tout homme qui aujourd'hui les cultive et les honore!

Mais préoccupons-nous surtout de les bien faire connaître ; soyons attentifs à les bien expliquer à nos élèves. Croyons-le bien, si tant d'ennemis se sont élevés contre les humanités traditionnelles, si tant de fois on a dénoncé l'enseignement des langues anciennes, c'est que bien souvent cet enseignement n'a pas donné tout ce qu'il contient de vraiment efficace pour l'éducation des esprits, c'est que trop souvent peut-être on n'a pas su lui faire rendre ce qu'il promet, et en exprimer suffisamment la sève dont il doit nourrir les jeunes âmes.

*
* *

Et d'abord, n'étudions pas le grec ou le latin pour cette seule fin de connaître ces deux langues. Ou bien, pour parler autrement, ne rapportons pas toute l'étude des anciens à la seule connaissance technique de leurs grammaires, ni la traduction de leurs œuvres à la seule vérification de cette connaissance. Au reste, nous ne croyons pas que quelque part ici on borne à cela l'enseignement des

langues anciennes, et qu'on s'imagine avoir démésurément ou assez ouvert l'esprit des enfants quand on y a fait entrer les éléments de la morphologie, ou les particularités des syntaxes grecque et latine, et quand on les a exercés quelque temps à une exacte application de tant de règles.

Sans doute il est très utile, il est nécessaire de les faire sûrement manœuvrer à travers le potentiel et l'irréel, les causales et les concessives; et nous soupçonnons même qu'ils trouvent un plaisir infini à faire mouvoir tous les ressorts d'un mécanisme aussi savant. Mais nous ne croyons pas que là soit le but ou le terme de l'enseignement des langues anciennes et de l'étude des auteurs grecs ou latins.

On nous assure qu'en France, quand, il y a quelques années, une vague de philologie venue des régions profondes et embrumées de l'Allemagne passa sur elle, et que pour imiter les savants d'outre-Rhin, les suivre ou les dépasser, on se mit à fouiller et à agrandir tous les recoins de la linguistique, quand surtout on eut là organisé cette agrégation de grammaire qui prépara pour l'Université de si habiles spécialistes, on abusa quelque peu d'une science dont on venait de s'éprendre, on chargea d'un peu beaucoup d'observations grammaticales très érudites l'explication des auteurs grecs et latins; on faillit presque ramener tout entière à ces recherches minutieuses l'étude des textes. Et l'on s'est plaint beaucoup pendant ces dernières

années de l'orientation nouvelle et vraisemblablement fausse qu'en certains lieux on avait donnée aux humanités classiques, et l'on parle même de faire disparaître l'agrégation qui fut cause d'un si grand mal.

Certes, ici au Canada, nous n'avons pas encore à redouter les excès de la science philologique ; les vents de l'Allemagne ne paraissent pas souffler encore dans la vallée du Saint-Laurent, et c'est toute autre chose que de l'érudition que nous apportent, à Québec, les brises froides et périodiques de l'est. Mais un danger analogue à celui qu'ont couru les études classiques françaises ne pourrait-il pas menacer, quoique pour des causes différentes, les études classiques canadiennes? Et nous qui vivons si loin des bords du Rhin, et qui ne sommes pas même agrégés, ne serions-nous pas exposés à réduire l'étude des auteurs à la simple traduction du texte et à son explication élémentairement grammaticale?

Cette explication grammaticale, et l'effort préalable ou simultané que fait l'élève pour découvrir le sens d'une page grecque ou latine, est sans doute le premier travail qu'il faut faire, et nous ne nions pas qu'il soit déjà très fécond et bien propre à délier l'esprit des enfants. Ce travail constitue une gymnastique puissante qui assouplit, comme fait l'autre pour le corps humain, tous les organes de la pensée, et l'on ne manque jamais de faire valoir ce très considérable argument quand on s'avise de défendre, pour les faire revivre à l'usage

des générations d'aujourd'hui, les langues mortes. Mais encore peut-on croire que si à cette étude technique des langues mortes, et à la seule traduction des textes devait se borner l'étude des anciens, on n'aurait pas retiré des humanités classiques tout le profit, ni même le plus considérable qu'on en peut attendre.

Une fois, en effet, que le sens du texte classique a été bien mis au jour ; une fois que les formes et que les propositions ont été grammaticalement expliquées, et que l'on a soigneusement fait remarquer à l'élève ce qui peut intéresser l'étude générale de la langue, il reste à faire de ce texte une étude littéraire, à le commenter au point de vue des idées et des réalités qu'il enferme.

*
* *

Non pas précisément qu'il faille séparer tout à fait l'étude grammaticale de l'étude littéraire et philosophique du texte. La nature des vocables et des tournures syntaxiques employés par l'auteur a toujours des rapports très étroits avec les questions de fond et d'art que soulève l'examen d'un texte. Et souvent l'auteur n'a eu recours à telle expression qui paraît plus recherchée, ou à tel tour de phrase qui semble inacoutumé que parce qu'il voulait produire un effet tout particulier de pensée et de style. C'est donc à démêler ces rapports des éléments d'une proposition avec le dessein de l'auteur; c'est donc à faire voir comment un mot, ou telle façon de dire trahit telle ou telle intention de

l'écrivain ; c'est donc à montrer comment telle construction grammaticale met mieux en lumière une pensée de l'artiste que le professeur pourra utilement employer quelque temps.

Aussi bien, la grammaire ne se suffit pas à elle-même ; elle ne doit pas être étudiée pour elle-même, mais uniquement pour nous permettre de mieux saisir et de mieux analyser toute la substance et tout l'art des grands écrivains. Entendue de cette façon, surtout dans les classes où l'esprit des élèves est apte à s'y consacrer, l'explication grammaticale, toujours assez aride, offre beaucoup plus d'intérêt, s'imprègne de plus d'idées, s'anime d'une vie nouvelle, se colore même de toutes les nuances dont l'auteur a voulu faire briller sa pensée.

Au reste, on le sait, le style des anciens, leur façon de dire les choses est d'autant plus digne d'une étude attentive que ce style ou ces façons de dire diffèrent considérablement des procédés de nos langues modernes.

Ces anciens n'avaient pas comme nous le long héritage de réflexions et de spéculations philosophiques que nous ont transmis tant et de si studieuses générations ; ils n'étaient pas aussi subtilisés que nous l'avons été par une si longue suite de siècles d'une civilisation intense ; ils étaient en quelque sorte plus près que nous de la nature et des choses, et c'est pourquoi leur style emprunte surtout à la nature et aux choses ses formes et sa couleur. Tout prend corps et vie en

leur langage, et c'est un plaisir, d'une saveur qui n'est pas banale, que de lire et de relire en leur texte d'une aimable naïveté ou d'une simplicité charmante, ces classiques qu'au seizième siècle on estimait plus vrais que la nature elle-même.

*
* *

Que s'il importe que le professeur rende compte de tout cela à ses élèves, et souligne au fur et à mesure ces qualités ou ces particularités de forme que l'on rencontre dans la lecture des ouvrages anciens, il ne faudrait pas tout de même qu'il se complût outre mesure dans cette étude du style, ni même qu'il lui accordât une trop minutieuse ou trop puérile attention. On s'est élevé à bon droit contre ces professeurs, ou contre ces rhéteurs qui font leurs plus chères délices de l'analyse et de l'étude des procédés du style, qui s'y attardent sans mesure, qui démontent sans cesse et qui classifient sans se lasser, et pour charger de leur énumération la mémoire des enfants, les plus naturelles constructions de la pensée, ou qui s'évertuent à admirer toujours, qui se vautrent dans l'enthousiasme, qui s'acharnent à faire voir partout le beau et le sublime. Ce sont eux sans doute qui sont coupables de la mauvaise réputation dont parfois a été, dont trop souvent est encore victime, la littérature ; ils ont fini par persuader certaines gens que la littérature n'était pas autre chose qu'une affaire vaine et légère, toute de forme ; et certaines gens que l'on rencontre encore ne

s'avisent pas assez souvent de penser que la littérature puisse être autre chose, qu'elle puisse être cette chose extrêmement sérieuse qu'elle est en effet.

Ce qui importe le plus, en littérature comme en tout autre domaine où s'exerce la pensée de l'homme, ce sont les idées. Nous ne concevons pas un enseignement littéraire où l'on s'occupe principalement à tourner des phrases, à défaire et à refaire des périodes. On n'apprend à écrire que si l'on apprend à penser, et c'est donc aux idées, à leur invention et à leur valeur aussi bien et plus encore qu'à leur expression artistique, qu'il faut sans cesse ramener l'esprit des élèves.

Et donc, nous voulons dire que tout n'est pas fait, que l'essentiel reste à faire quand on a donné aux élèves la traduction littérale du texte, et qu'on a risqué devant eux une courte et solide étude des procédés du style. Il reste à pénétrer jusqu'à *la substantifique moelle*, comme disait Rabelais ; il reste à *comprendre* les idées de l'auteur, c'est-à-dire à les soumettre à une sérieuse réflexion, à les méditer, à les analyser avec les élèves, à les apprécier, à faire voir quelle part de vérité elles enferment, et quelle d'exagération ou de fausseté. Il reste, en d'autres termes, à faire en classe l'étude philosophique du texte classique. Et qu'on ne s'effraie pas de ce mot très considérable. Il y a une philosophie que l'on peut adapter à toutes les intelligences. Monsieur Legendre en faisait ici même il y a quelques mois pour les humbles ;

nous pouvons en faire en classe pour les imberbes de la sixième comme pour les plus graves rhétoriciens. C'est au professeur qu'il revient de doser la mesure, d'accommoder ses leçons à l'âge et au développement de ses auditeurs. Seulement, n'oublions jamais que notre ministère consiste surtout à verser des idées dans l'esprit des enfants, ou à les y éveiller. Et dès lors, rappelons-nous bien que ce que nous demandons aux anciens ce n'est pas uniquement ou surtout le secret de leur syntaxe, mais c'est aussi, c'est surtout le secret de leur pensée, c'est quelque chose de leur esprit lucide et avisé, c'est une initiation à leurs habitudes intellectuelles, c'est tout ce qu'il y a de bon et de vraiment éducateur dans leurs œuvres, et dans leur civilisation. C'est donc cela même qu'il faut observer avec nos élèves et qu'il faut *expliquer*, quand nous traduisons ces œuvres, et que par celles-ci nous prenons contact avec cette civilisation.

Mais on le voit bien, on ne pourra fournir une pareille explication que si l'on prend le temps et le soin de rechercher tout ce qu'il y a de caché sous les textes que l'on fait traduire, que si l'on s'inquiète d'examiner de très près, dans les multiples manifestations que nous en donnent les œuvres classiques, cette vie de l'esprit qui était particulière aux Grecs et aux Romains, que si encore on s'entoure de toutes les informations qui aident à comprendre et à juger la civilisation des anciens. Il importe donc que le professeur se condamne lui-même à ce travail quelquefois pénible, mais

toujours intéressant et fécond; il importe surtout d'associer les élèves à ce travail, et de faire qu'ils ne négligent jamais l'étude des idées qu'ils se sont efforcés de traduire, ni non plus l'étude des faits qui souvent se trouvent mêlés au développement des idées.

*
* *

M. Gustave Fougères, maître de conférence en Sorbonne, examinant quelques-unes des faiblesses dont est coupable notre enseignement classique, écrivait l'an dernier, dans la *Revue universitaire* (1), et avec assez d'à-propos, il nous semble, que « ce qui a le plus manqué à l'enseignement des langues mortes, c'est de faire une place plus large aux *réalités*. » Et M. Fougères entend par *réalités* « tout ce qui, dans une œuvre littéraire, est l'expression de la vie ambiante et du milieu concret. » Les auteurs que nous étudions ont, en effet, vécu à un moment déterminé de l'histoire ; ils ont dans leurs écrits plus ou moins reflété telles ou telles préoccupations de leurs contemporains; ils se sont faits l'écho de tels ou tels événements; ils ont eux-mêmes disserté sur tous les graves accidents qui intéressaient leur vie nationale. Il est dès lors évident que l'élève n'aura qu'une très pauvre et trop incomplète intelligence de l'ouvrage qu'il

(1) *Revue univ.*, 15 oct. 1901, « Les réalités dans l'enseignement du grec, » page 226.

traduit si le maître ne prend soin de bien reconstituer en leur place historique, et avec une précision toute scientifique, les faits sur lesquels roule le texte que l'on étudie. Il faut que professeurs et élèves se transportent résolument au temps et au pays où écrivait l'auteur, qu'ils aperçoivent bien dans leur imagination et comme sous leurs regards les hommes et les choses, qu'ils revivent en quelque sorte eux-mêmes ces âges disparus, qu'ils deviennent enfin pour plusieurs heures de vrais citoyens de l'antiquité. C'est par la vision des choses qu'ils arriveront à la claire intelligence des idées, et le professeur ne remplit pas bien tout son rôle qui passe légèrement, en se contentant de l'à peu près, sur les *réalités* que le texte rappelle à son esprit, et le sollicite de mettre sous les yeux de ses élèves. Faire abstraction de ces *réalités*, ou bien estimer qu'il n'est pas nécessaire ni même besoin de s'y attarder sous prétexte que les idées générales et le sentiment du beau sont tout ce qu'il faut rapporter du commerce des anciens, c'est croire qu'une œuvre littéraire peut impunément être arrachée au sol et au temps qui l'ont vue se produire, et où pourtant elle plonge de nombreuses, de fortes et d'indispensables racines.

« Détacher », en effet, « une littérature de toutes ces choses où elle adhère par d'innombrables filaments, c'est arracher un arbre à son terroir et en faire du bois sec. Les racines d'une littérature, c'est l'observation ; or l'observation ne se réduit pas à l'introspection. En dehors des idées abstraites et des sentiments généraux, elle capte les apparences multiples du milieu où elle pousse : elle s'en sature, elle en tire sa valeur

complexe et ses couleurs ; les éléments de sa beauté sont faits des réalités qu'elle s'est assimilées [1]. »

Il faut donc ne pas dédaigner dans les œuvres antiques ce par quoi souvent elles s'expliquent le mieux, « ce qui en elles est l'expression de la vie dans sa fraîcheur et dans sa vérité. » Usons dès lors de tous les moyens qui sont à notre disposition pour rendre intéressante et vraiment intelligente l'explication des auteurs anciens. Les nouvelles éditions classiques seront d'un grand secours au professeur qui trouvera intercalées dans le texte de bonnes gravures, ou bien mis au bas des pages ou renvoyés à la fin du livre sous forme d'*index* tous les principaux renseignements historiques, géographiques, politiques, militaires, religieux, dont il pourra avoir besoin. Ne négligeons pas non plus d'user souvent du tableau noir ; il nous servira à préciser, à faire voir et comme toucher du doigt ce que de simples explications verbales laisseraient peut-être insuffisamment apercevoir. Si nous expliquons un récit de bataille, ayons soin de bien faire voir le mouvement des armées, le geste de tel ou tel guerrier qui dans Homère, par exemple, ne combat pas comme font de vulgaires conscrits. Si nous traduisons un drame de Sophocle, disons à nos élèves comment était construit le théâtre où ce drame a été représenté, et dont on voit quelques vestiges attachés encore aux flancs de l'acropole ; mettons bien les acteurs en scène ;

(1) *Revue univ.*, loc. cit.

expliquons bien leur jeu, et les mouvements du chœur. Et ne pensons pas que nous aurons perdu notre temps si nous avons réussi à bien reconstituer ces choses, à bien remettre l'œuvre classique dans le cadre que l'auteur lui-même lui avait donné.

Au reste, nous en sommes sûr, l'élève s'intéressera davantage à cette antiquité qu'on aura rendue vraiment présente à son esprit, qu'il verra se lever sous son regard, et reprendre une vie nouvelle. Il la comprendra mieux, et surtout il rapportera de l'étude qu'il en aura pu faire un profit plus considérable. Non seulement il aura emprunté aux livres grecs et latins des idées générales qui intéressent l'esprit, mais encore il leur devra une intelligence plus précise et plus complète de l'histoire.

*
* *

Nous n'insistons donc pas davantage sur ces idées que de bonne foi nous livrons au lecteur. Ce que nous avons voulu signaler surtout, c'est le sens éminemment pratique pour la formation des esprits qu'il convient de donner à l'étude du grec et du latin. Certes, nous ne nous flattons pas que ces observations puissent satisfaire l'extrême gauche des congrès pédagogiques, mais nous espérons que, sans doute, elles pourront rallier tous ceux qui respectent les traditions, qui ont horreur de la routine, et qui souhaitent tous les véritables progrès.

Novembre 1902.

Propos Littéraires

IMPRESSIONS ACADÉMIQUES

LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Ottawa est la capitale politique du Dominion. C'est aussi la capitale fédérale des lettres canadiennes, et c'est là qu'il y a quelques jours la Société royale conviait — comme elle fait chaque année — tous ses membres, réunissait ses quatre sections, et tenait concile général.

Ottawa est donc un centre d'impressions académiques. Comment, d'ailleurs, en pourrait-il être autrement ? N'y a-t-il pas là une chambre des députés toute remplie d'orateurs ? Et pendant six mois de l'année l'éloquence n'y coule-t-elle pas en flots abondants, tour à tour calmes et endormis comme les eaux du canal Rideau, désordonnés et bouillonnants comme l'onde écumante des cascades des Chaudières ? La chambre des députés, c'est l'agora ou le forum des modernes républiques, des royaumes constitutionnels, et l'on sait que la littérature ancienne doit à ces « places » fameuses, où s'agitaient les intérêts de la nation, une gloire aussi vive que celle qui lui vint des jardins d'Academus ou de la villa de Tibur. Donc, Ottawa, pour cela seul qu'on y a érigé, sous les arceaux

gothiques de la salle des délibérations du Parlement, la tribune où nos Démosthènes dénoncent Philippe, et où nos Cicérons démasquent Antoine et Catilina, doit être une capitale académique, une sorte d'Athènes ou de Rome construite par les Canadiens sur les bords très pittoresques de la rivière des Outaouais.

Et c'est justement parce qu'Ottawa est le centre de notre vie nationale qu'il est aussi le siège officiel de notre Société royale, et qu'il devient une fois l'an le foyer de notre activité littéraire.

Au reste, il faut avouer que l'on pourrait difficilement trouver pour ces réunions de notre Institut un lieu plus agréable aux immortels, une cité plus jeune et plus fraîche, un théâtre mieux orné de décors variés et gracieux. Ottawa est si coquettement assis sur ses collines, et il s'étend par de si riantes avenues vers les côteaux qui l'entourent ; et les arbres dont il borde ses rues, dont il remplit ses parcs et boise son acropole, sont tout ensemble si jeunes, si frémissants et si vigoureux ! C'est pour cela, bien sûr, pour ces jardins, pour ces gazons, pour ces sentiers et ces routes qui appellent tour à tour l'ombre et la lumière que le printemps se hâte de venir poser sur le front de la cité sa couronne de feuilles vertes et de fleurs blanches. Et Ottawa était donc paré déjà de toutes les grâces de la saison nouvelle quand l'autre jour s'y réunissaient les gens de lettres et de science qu'on y avait appelés. C'était à la fois une fête de la nature et une fête de l'esprit : et si la Société

royale avait eu à couronner quelque poète, on n'eût pas été embarrassé de trouver le long des collines du Parlement, au flanc du capitole, le laurier symbolique.

*
* *

Mais la Société royale ne distribue pas de couronnes ; elle n'accorde pas de prix ; elle ne se permet guère que de juger. Elle écoute d'abord d'une oreille patiente les rapports que lui envoient les sociétés littéraires ou scientifiques qui ont lié avec elle des relations amicales ; elle s'intérese, par surcroît, aux associations de bienfaisance qui viennent lui raconter leurs initiatives, et puis elle s'examine elle-même, et elle se fait à elle-même le récit de ses œuvres, et elle s'entend lire de précieux manuscrits que lui apportent du fond de leurs retraites quelques studieux académiciens ; et elle déclare ces œuvres dignes ou non de la publication officielle, de l'insertion glorieuse et sépulcrale que l'on en fait dans le livre bien authentique des « Mémoires. »

Mais est-ce là vraiment tout le rôle qu'il convient d'attribuer à la Société royale du Canada ? Et faut-il qu'une telle institution ne produise que de si peu considérables résultats ? Nous ne croyons pas, en vérité, que là se termine toute la mission de cette Société, et qu'à cela se réduise tout le profit que l'on en peut retirer. Si, en effet, cette Académie n'avait pas d'autre ambition que de

réunir une fois l'an ses membres pour qu'ils s'applaudissent et se jugent dignes de gloire, elle ne serait vraiment pas autre que cette société d'admiration mutuelle contre laquelle souvent déjà des incompris ou des dépités ont exercé leur facile ironie. Mais s'il est naturel que des savants et des gens de lettres soient assez clairvoyants et assez sincères pour se connaître eux-mêmes et s'admirer quelquefois, il serait injuste de méconnaître l'esprit qui les anime, le but qu'ils veulent atteindre, et le bien qu'ils peuvent en effet réaliser.

Une société, quelle qu'elle soit, est la mise en commun des forces et de l'activité de plusieurs. Et l'on sait qu'il est toujours utile à l'homme d'ajouter sa force à celle d'autrui, et de mêler ensemble des activités qui se décuplent en s'unissant et se pénétrant les unes les autres. Et c'est pourquoi les sociétés littéraires et scientifiques existent à côté des sociétés industrielles, commerciales, ouvrières et philanthropiques. Nous vivons vraiment sous le régime des unions ; c'est maintenant l'âge des syndicats, des associations, des groupements de toute nature. L'homme qui travaille associe son effort à l'effort du voisin, et il en résulte un accroissement de vie, et, en toutes sphères, de réels progrès.

Et voilà pour quelles raisons philosophiques et déterminantes les ouvriers de la littérature et des sciences se sont rassemblés et agglomérés, tout comme font chaque jour les artisans de la fortune privée et de la fortune publique. Et la Société

royale a donc pour décisif résultat, qu'elle fait se connaître, s'éclairer, s'encourager à une œuvre commune, ceux-là qu'elle réunit, et qui cherchent à développer notre avoir littéraire ou scientifique. Et cela est bon, cela est utile, et cela est, croyons-nous, le principal, et à lui seul suffisant motif qui justifie sa fondation, et son obstination à vivre et à se perpétuer.

D'ailleurs, la Société royale n'est pas un être unique en l'histoire des créations humaines. Il y a beau temps que de telles associations existent, depuis les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, qui n'étaient, au fond, que des sociétés littéraires ou philosophiques, jusqu'à cette récente Société du Parler français au Canada, qui est une des dernières, et, sans contredit, l'une des plus estimables corporations académiques qu'on ait vues sous le soleil.

Et même l'on n'avait pas attendu le marquis de Lorne pour créer ici un premier cercle de gens d'esprit. Bougainville nous assure que déjà il en existait un, à Québec, en 1757. Et ne sait-on pas que, vers 1778, des intellectuels de Montréal avaient formé une société qui s'appelait tout modestement l'« Académie naissante de Montréal » ? Et ce ne fut pas, d'ailleurs, la moins orgueilleuse de nos académies canadiennes. Ceux qui en faisaient partie, et qui déclaraient s'unir pour travailler à devenir savants, écrivaient alors dans la *Gazette littéraire*, et ils ajoutaient volontiers à

leur pseudonyme la formule honorable et traditionnelle : « Membre de l'Académie ». Les Québecois jaloux de s'être laissé devancer, mais capables de sacrifier à une bonne cause leurs vives susceptibilités, s'empressèrent d'aller frapper à la porte de ce cénacle, et ils demandèrent avec obséquiosité à pénétrer dans l'Académie. Et celle-ci délivrait aux nouveaux venus ses lettres patentes les plus pompeuses et les plus officielles.

En 1809, alors que l'Académie naissante de Montréal était morte depuis longtemps, Québec organisait à son tour une Société littéraire dont Louis Plamondon était l'un des plus actifs fondateurs, et en 1824 l'on formait encore, en notre capitale, sous le patronage de Lord Dalhousie, cette « Société littéraire et historique de Québec » qui eut des jours si glorieux que leur seul souvenir lui donne encore l'illusion de la vie. Et nos « Instituts canadiens » ne sont-ils pas nés, eux aussi, de l'inspiration généreuse qui avait créé toutes ces autres et précédentes associations?

Quand donc, en 1881, le marquis de Lorne, alors gouverneur du Canada, fondait la Société royale, il ne faisait que reprendre, en lui donnant cette fois plus d'ampleur, le dessein qui avait tant de fois stimulé les plus louables ambitions. Cette Société royale ne devait pas être seulement une association locale, groupant ensemble les lettrés et les studieux d'une ville ou d'une province, mais elle était plutôt, dans la pensée de ses fondateurs, une Académie nationale ouverte à ceux-là qui

honoreraient le plus en ce pays les lettres et les sciences, ou qui du moins s'emploieraient avec le plus d'ardeur à les cultiver et à les développer. Et elle est donc, en quelque sorte, une société fédérale, où Anglais et Français, tous compatriotes, doivent se rapprocher, se connaître, unir leurs efforts, et fraterniser. Et cette idée, et cette création, et cette institution, en un pays composite comme le nôtre, est chose excellente. Une confédération des intelligences permet de grouper les travailleurs qui sont dispersés en nos différentes provinces, et de faire converger vers un but, sinon vers un idéal commun, les meilleures et les plus persévérantes initiatives.

*
* *

C'est donc pourquoi les Canadiens français qui appartiennent à la Société royale ont, tout comme leurs confrères anglais, un rôle important à jouer, et une véritable mission à remplir. Ils représentent la province de Québec dans ce grave sénat des plus sereines activités. Ils doivent s'inquiéter de travailler avec ardeur à l'œuvre qu'on y élabore, et qui est le progrès des lettres et des sciences canadiennes. Et parce que nous incarnons en ce pays l'esprit latin, et qu'il importe que cet esprit n'y paraisse pas inférieur à l'esprit saxon, il est nécessaire que dans la Société royale, où ces deux esprits voisinent, et souvent s'opposent, et toujours se doivent prêter un secourable appui, chaque membre de la section française apporte à cette

œuvre patriotique, qu'il faut accomplir, son concours généreux et personnel. Être membre de la Société royale, ce n'est pas seulement un honneur, c'est aussi, et c'est surtout un rôle, une fonction à remplir. Et la section française de cette Société ne peut être vraiment prospère, et elle ne peut convenablement figurer à côté des autres sections que si elle fournit un travail sérieux, et constant. Et à l'époque des réunions annuelles, cette section française ne peut, sous... le plafond, occuper une place honorable, que si ses membres se veulent bien donner la peine d'y paraître.

Or, pourquoi faut-il le reconnaître et le dire, les Canadiens français, membres de la Société royale, n'ont peut-être pas tout le zèle dont ils pourraient brûler pour leur Académie. Et ils la laissent trop volontiers prendre, au jour des réunions officielles, toutes les allures d'une société exclusivement anglaise. D'ordinaire, ils apprécient fort l'honneur d'y entrer; ils s'empressent beaucoup moins de contribuer à faire ses séances intéressantes et utiles pour les lettres canadiennes. Quelques-uns ne vont s'asseoir en ces fauteuils que pour y endormir leur vanité satisfaite. Et c'est sans doute ce qui explique pourquoi il y a si peu de Canadiens français qui assistent à ces assemblées générales, et y fournissent des travaux personnels, quand les Anglais y accourent toujours nombreux et très actifs. Tout honneur oblige; et les honneurs académiques n'exigent pas moins que les autres leurs douloureuses compensations.

Si, lors de la dernière réunion des membres de la Société royale, il y avait eu plus de cinq Canadiens français présents, le président général, l'un des nôtres, aurait-il eu la pensée de ne se servir que de la langue anglaise, avec laquelle il est certainement moins familier que ne l'était Ben Johnson ? Il n'aurait pu, du moins, pour paraître se justifier, déclarer ce prétexte que son auditoire n'était guère composé que d'académiciens anglais. Il n'eût peut-être rien changé à son dessein, mais peut-être aussi, en présence de ses compatriotes venus pour l'entourer, eût-il au dernier soir de nos réunions, après avoir fait chanter sur la scène et dans sa mémoire nos vieilles chansons canadiennes, laissé parler sur ses lèvres françaises le verbe que lui apprit sa mère. Et tous, nous eussions été plus fiers de nous-mêmes ; nous serions sortis de ces solennelles assises plus heureux de porter sur cette terre canadienne le périlleux honneur de continuer en toutes nos œuvres, et jusque dans nos discours académiques, les traditions et la fidélité vaillante des ancêtres.

Juin 1905

JOURNALISME DÉCADENT

——

Il est incontestable que le journalisme canadien a réalisé depuis la fin du dix-huitième siècle où il naquit, les plus considérables progrès matériels. Nos machines d'imprimerie sont aujourd'hui si perfectionnées que leur mécanisme savant, compliqué, intelligent, fait apparaître comme des enfantillages de l'industrie ces instruments très primitifs et si misérables dont se servaient Brown et Gilmore pour imprimer, en 1764, notre premier journal, la *Gazette de Québec*. Comme la pensée des rédacteurs est prompte aujourd'hui à prendre sa forme typographique définitive, à se fixer sur le papier, et comme elle va dans une course effrénée vers la curiosité avide du lecteur! Québec est extrêmement mieux outillé qu'il ne l'était il y a cent, cinquante, et même dix ans, et l'on sait que Montréal rivalise, pour la perfection de ses presses, avec les grandes capitales du journalisme américain.

Il y a donc progrès dans l'art d'imprimer ce qu'on appelait au commencement du siècle dernier nos *papiers-nouvelles*, et les journaux à vingt-quatre, trente-six, et quarante-huit pages le prouvent avec une indéniable évidence. Il faut pour publier de

si volumineux quotidiens tout le secours du machinisme le plus moderne.

Et c'est justement grâce à la grande facilité et à la prodigieuse rapidité du travail d'impression, que notre journalisme est aussi devenu beaucoup plus abondant et copieux qu'il ne l'était autrefois. Mais l'on va si loin en ce sens qu'il semble que l'on pense, en certains bureaux de direction, que le progrès du journal est en raison directe du nombre de pages qu'il emporte chaque jour dans la circulation. Ce qui est certain, c'est que les fondateurs du journalisme canadien-français ne concevaient guère un journal aux fascicules épais comme ceux que publient les propriétaires de certains de nos quotidiens. Nos premiers journaux ne dépassaient pas quatre pages, et encore était-ce les formats in-quarto et in-octavo qu'avaient adoptés le *Canadien,* en 1806, et le *Courrier de Québec,* en 1808: lesquels sont, en réalité, les aînés de nos journaux politiques publiés en langue française.

*
* *

Notre journalisme canadien se développe donc, et il se transforme. Il n'est pas le moins curieux chapitre de l'histoire de notre littérature canadienne. Mais à coup sûr, si l'on en excepte quelques pages qui sont convenables et de bonne tenue, ce chapitre, auquel chaque jour on ajoute quelques lignes, et quelques paragraphes, est le plus mêlé, le plus inégal, parfois le plus bizarre, que l'on puisse offrir au lecteur.

Le directeur d'un grand journal de Montréal osait écrire, le vingt-quatre décembre dernier, à la trente-sixième page d'un numéro tout gonflé d'annonces, de reproductions, d'images et de mauvais «reportage,» que le tirage de ce numéro étant «deux fois plus considérable que celui de l'an dernier, le succès qui avait couronné ses efforts était sans précédent dans l'histoire du journalisme canadien». Et il ajoutait modestement : «Nous croyons sans orgueil pouvoir dire que notre numéro d'aujourd'hui fait honneur au journalisme canadien. »

Halte là ! Quand on considère le journal comme une «affaire», quand on mesure sa valeur sur le poids de ses fascicules, et sur le nombre des sacs de toile qui l'emportent aux quatre coins du pays, quand on l'estime à la quantité de sous et de piastres qu'il fait tomber dans la caisse, on peut avoir de ces joies où se complaît l'âme d'un Euclion ou d'un Harpagon, mais quand on a quelque souci de la formation de l'esprit national, et du rôle que doit jouer le journalisme dans le ministère si grave de l'éducation du peuple, on ne peut s'empêcher de regretter que les malfaiteurs littéraires et artistiques de la presse quotidienne se gaudissent en des satisfactions si réjouissantes.

Notre journalisme quotidien est en décadence. [1]

---

(1) Ceci fut écrit en 1905. On voudra bien le remarquer et s'en souvenir au cours de ces pages. Nous ajouterions volontiers aujourd'hui que, depuis cette date, on a fait quelques efforts pour revenir à plus de mesure et de bon goût : et l'on n'a quelquefois réussi, et l'on n'a pas toujours assez réussi. Le journal *jaune* fait toujours tache dans notre presse.

Et quand nous affirmons ceci, nous voulons surtout désigner les grands journaux à douze, seize, vingt-quatre et trente-six pages. Nous savons qu'il y a des feuilles plus modestes qui, si elles ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre ou point de vue de la pensée qui y circule, et de la phrase qui s'y déploie, ont plus de dignité dans la tenue, plus de discrétion dans la réclame, et plus de correction dans leurs manières. Si parfois elles ne laissent pas d'être imparfaites, de quoi il ne faut pas trop s'étonner, du moins elles ne s'enflent pas comme la grenouille, et ne s'avisent pas de devenir très épaisses pour paraître considérables.

Notre journalisme quotidien s'égare vraiment dans les sentiers et les dédales du mauvais goût ; il descend et roule chaque semaine, disons chaque samedi, vers la vulgarité et la platitude.

Et pourquoi est-il décadent ? Parce qu'il a trop de pages et trop d'images ; et parce qu'ayant tant de pages et tant d'images, il ne peut remplir ses colonnes que d'une prose médiocre, et couvrir sa double ou triple façade que de dessins d'une valeur artistique très contestable.

Il est assez pénible de le constater, mais il faut avoir le courage de le dire, nous n'avons pas encore ici tous les éléments nécessaires, toutes les forces dont il faudrait disposer, toutes les valeurs intellectuelles qu'on pourrait souhaiter pour alimenter, nourrir, fortifier, entretenir quotidiennement les quatre-vingt, les cent ou deux cents colonnes de chacun de ces journaux. Et bien que

les annonces occupent en ces colonnes une place très large, quand elle n'est pas démesurée, bien qu'elles y soient distribuées avec un art que pourraient envier assurément les articles de fond, et qu'elles laissent ainsi très nettement apercevoir le caractère détestable et mercantile du journalisme quotidien, il reste encore trop de blanc à couvrir, pour qu'on ne réussisse pas à le simplement barbouiller. [1]

Les articles de la rédaction sont quelquefois soignés, et s'ils sont écrits dans une langue assez terne, ils sont assez souvent corrects. Mais souvent aussi le lecteur y constate une grande inexpérience de la langue française, et il traîne son regard à travers les constructions lourdes, les termes impropres et les anglicismes barbares ; il subit la prose de scribes en herbe qui n'ont pas encore

(1) Nous croyons à propos de rappeler ici le jugement que portait, il y a trois ans, sur notre journalisme si plantureux quelqu'un qu'on ne pourra pas accuser « d'esprit de parti », un professeur éminent de la Faculté des Lettres de Poitiers, qui occupa pendant quelques années la chaire de littérature à l'Université Laval de Montréal, M. Louis Arnould. Voici ce qu'il écrivait au cours d'un article très élaboré et très soigné, qui parut dans une revue de France, sur la littérature canadienne : « Il faut dire la vérité, quitte à s'attirer d'implacables inimitiés : la presse est un des principaux obstacles au progrès intellectuel du Canada, les plus grands journaux étant, dans leur seize à trente-deux pages, des paquets d'annonces qui coupent les dépêches, voire les articles de fond. Parmi ceux-ci il en est qui sont bien rédigés et intéressants, mais ils se trouvent si irrémédiablement noyés dans un tel fatras tout américain que de pareilles feuilles n'inspirent que du découragement... Presque seules, les feuilles hebdomadaires s'occupent sérieusement, sincèrement, d'idées... »

(*Le Mois littéraire et pittoresque*, juillet 1908, pp. 110-111)

donné leur première fleur. Si du moins l'abondance et le choix des pensées pouvaient faire oublier ou pardonner les pauvretés de la forme! mais d'idées l'on est souvent plus indigent encore que de mots : et c'est en tête du dernier chapitre de l'histoire de notre journalisme quotidien que l'on pourrait avec raison mettre cette épigraphe : *On demande des idées!*

Nous n'osons parler ici de ces réclames politiques, tapageuses et impudentes, de ces discussions acrimonieuses et sans dignité, de ces personnalités de gens mal élevés auxquelles on se laisse entraîner trop souvent, et surtout pendant la mobilisation des campagnes électorales. Les rédacteurs et directeurs de la plupart de nos journaux spéculent alors vraiment sur la bêtise humaine, et loin de songer à réformer nos mœurs politiques, ils ne s'appliquent guère qu'à les avilir davantage.

Sans doute, et nous le reconnaissons volontiers, il y a dans quelques-uns de nos grands journaux des traces évidentes de louables efforts pour servir aux abonnés une prose quelque peu substantielle ; et tous, depuis le *Soleil* et l'*Événement* jusqu'à la *Presse* et la *Patrie*, en passant par le *Journal* et le *Canada*, donnent parfois des signes d'une vie intellectuelle qui réjouit l'esprit, et console des longues attentes ; mais les heures brillantes sont trop rares le long de la semaine, et les lecteurs qui ont quelque culture et quelque curiosité des choses bien pensées et bien dites sont unanimes à déplorer que bien incolore, indigeste, superficiel et sans

consistance apparaisse le plus souvent l'article que chaque jour l'on bâcle sur les questions qui intéressent notre vie politique et sociale.

Et que faudrait-il ajouter à ces sévères jugements, s'il fallait qualifier maintenant les longs et fades récits, de tous genres, dont les reporters inondent le journal? Plus habiles à découvrir l'incident et le détail piquant qu'à écrire en leur langue maternelle, ils contribuent dans la plus large mesure possible à transformer le journal en un sac à nouvelles où l'on entasse sans ordre tous les potins. Ils souillent trop souvent les pages qu'ils rédigent mal de récits qu'il aurait fallu ne pas faire. Ils violent tous les secrets, déchirant d'une plume indiscrète le voile qui cache la honte des foyers. Ils étalent sous les regards du lecteur des actions qui ne font qu'exciter la plus mauvaise curiosité. Ils manquent à la charité et au savoir vivre. [1] Et ces comptes rendus que l'on publie avec force gravures et dans le style le moins capable de faire aimer notre doux parler, se prolongent en des narrations interminables, qui commencent

---

(1) Le journalisme jaune ne sévit pas seulement en Amérique. Il a jusqu'à Paris ses organes indiscrets, A propos d'une malheureuse affaire qui déshonora, il y a quelques mois, une excellente famille française, et autour de laquelle certain grand journal de Montréal s'est livré à une véritable chasse au crime, M. Léon Daudet a justement flétri les vidangeurs de l'encrier, ces feuilles à potins et à racontars qui comme le *Matin*, et la *Patrie*, de Paris, n'ont pas craint de livrer à la curiosité malsaine du public des choses et des noms qu'il fallait taire. Il appelle ces journaux jaunes « des hyènes », Voir l'*Action française* du 17 mai 1911.

à la première page pour se continuer à la dix-septième, reprendre à la douzième et se prolonger, se terminer à la cinquième, à moins qu'il ne faille poursuivre encore et finir à la dixième. Ces va-et-vient du récit à travers la labyrinthe des fascicules du journal est, à coup sûr, la disposition des matières la plus cocasse, la plus baroque, celle qui fait le mieux apercevoir quel mauvais goût préside à la mise en page, et avec quel sans-gêne on traite le complaisant leeteur.

Et pourquoi ne demanderions-nous pas ici à tous les écrivains de nos journaux, rédacteurs ordinaires, ou reporters ambulants, un souci très scrupuleux et extrême de l'exactitude et de la vérité? Car, ce qui importe par dessus tout, c'est le respect de la vérité, c'est le culte du fait. L'art, d'ailleurs, peut-il bien exister en dehors de ce respect, et indépendamment de ce culte? Nous ne parlons pas ici, évidemment, des opinions politiques que chacun peut avoir en son esprit, qu'il tient pour les seules raisonnables, et qu'il élève parfois jusqu'au niveau et à la hauteur d'un dogme, mais de tous les faits, petits ou grands, qui se peuvent introduire dans les colonnes du journal. N'est-ce pas le devoir grave du rédacteur de n'appuyer ses démonstrations que sur les faits nettement aperçus et loyalement exposés? et n'est-ce pas même le devoir du reporter de ne raconter jamais que ce qui est arrivé? Or, combien de fois, à cause d'une certaine mauvaise foi inconsciente de l'écrivain, ou de l'empressement indiscret des nouvellistes, ne

sommes-nous pas aujourd'hui trompés sur les événements considérables ou minuscules qui se sont passés hier? Que de comptes rendus qui sont faux! Que de relations ont été évidemment imaginées dans le cabinet du reporter avant que l'événement ne soit arrivé! Que d'exagérations et que de retranchements ne commet pas la passion mesquine du nouvelliste politique! Cependant, n'avons-nous pas le droit, nous lecteurs, d'exiger qu'on nous renseigne avec précision et loyauté? Songeons, d'ailleurs, que les journaux que l'on publie ce soir sont des documents que devront consulter demain ceux qui feront l'histoire des temps heureux où nous vivons. N'enlevons pas au journal contemporain ce caractère documentaire qui convenait beaucoup mieux à celui d'autrefois; ne le dépouillons pas de sa valeur historique.

*
* *

Est-ce parce qu'ils ne peuvent suffisamment intéresser l'intelligence, et parce que de cette faiblesse ils ont pleine conscience, que des directeurs de nos grands journaux se sont avisés de pourvoir autrement aux exigences de la clientèle, et de remplacer l'idée par la caricature? Veulent-ils amuser l'œil pour ce motif qu'ils ne peuvent assez fournir à l'esprit? et désespérant de satisfaire les hommes, ont-ils entrepris de récréer les enfants? Ou plutôt, est-ce qu'ils estiment qu'un journal doit tout ensemble former des électeurs et des

badauds, et mener de front deux besognes si différentes ?

Nous ne parlons pas seulement de ces portraits que l'on distribue sans mesure et sans raison à travers les pages de nos quotidiens, qui trahissent et déforment les plus respectables visages, et qui consacrent grands hommes les plus obscurs ou les plus médiocres de nos compatriotes ; nous ne parlons pas seulement de ces dessins fantaisistes, gauches et mal faits, qui visent à l'élégance ou à l'originalité et qui n'attrappent que l'ineptie, images ou symboles qui ne traduisent pas autre chose que l'inexpérience de l'artiste et le mauvais goût du directeur du journal : tout cela sans doute est faux, détestable, sent la réclame exagérée, est une provocation au bon sens ; mais il y a pis encore, et quelque chose de plus invraisemblable : il y a Timothée, Ladébauche, Citrouillard et compagnie. (1)

Et nous voici donc en présence des personnages les plus grotesques, et des fils les plus représentatifs qu'ait mis au monde notre journalisme quotidien. Et l'on déroule tous les samedis, avec l'orgueil satisfait qui est propre aux charlatans des foires, les scènes les plus sottes de la vie de ces trop fameux héros. Si nous apercevions de telles gravures à la première page de journaux humoristiques ou plaisants que l'on débite au coin

---

(1) Personnages burlesques dont se sont longtemps décorées *la Presse* et *la Patrie.*

du boulevard pour l'amusement de ceux qui veulent procurer à leur imagination des plaisirs si délicats, nous n'aurions qu'à plaindre les acheteurs quand ils ne sont pas des enfants, ou qu'à laisser faire ceux qui font leur métier; mais ce que nous ne comprenons pas, ce que regrettent tous ceux qui ont souci de l'honneur du journalisme canadien, et ce que nous ne pourrons jamais trop sévèrement stigmatiser, c'est que des hommes qui estiment que le journalisme est un apostolat, qui se piquent d'avoir quelque distinction et quelque culture, mais qui sont de vulgaires marchands d'images en même temps que propriétaires ou directeurs de journaux, étalent avec complaisance dans ce qu'il faut reconnaître comme les feuilles les plus importantes de la presse canadienne, de semblables et aussi stupides vulgarités. Si c'est là ce que l'on veut offrir à notre public et à l'étranger comme le type et le modèle de notre journalisme, nous devons, en vérité, protester énergiquement, et dénoncer ceux qui prétendent ainsi incarner et représenter à leur façon l'esprit national.

Sans doute, l'on trouve des admirateurs, et beaucoup de clients ; sans doute l'on fait se récrier les enfants, petits et grands ; et sans doute aussi, les caricatures les plus extravagantes auront toujours l'heur de plaire au vulgaire, et la satire, fût-elle grossière comme celle d'Aristophane, excitera toujours le rire et l'applaudissement des foules. Mais il faut laisser à chacun sa vocation et son

métier, et nous ne croyons pas que le rôle du vrai journaliste, du journaliste qui se respecte et veut aussi respecter ses lecteurs, soit de satisfaire les plus enfantines curiosités, de se faire corrupteur du goût, et barbouilleur d'images. Ne confondons pas des emplois si divers, et laissons aux comédiens de café le soin de réjouir par les plus étranges grimaces l'oisiveté des passants.

Si seulement l'on s'inquiétait, quand on prodigue ainsi, dans le journal, les portraits, les images et les caricatures, de faire œuvre d'art! Mais on sait ce que valent ces façades en couleurs, et qu'il n'y a rien là qui puisse éveiller le sens de la beauté.

* * *

Nous ne souhaitons rien tant que de voir se développer notre journalisme canadien, mais nous souhaitons par-dessus tout qu'il se développe en se perfectionnant, et qu'il s'inspire d'un autre zèle et d'ambitions plus nobles.

C'est le goût américain, sans doute, qui envahit le journal, comme il envahit nos mœurs. Mais ne faut-il pas nous protéger contre tout ce qui peut être une dégradation de l'esprit canadien-français? Le journalisme peut contribuer puissamment à créer ici une tradition littéraire et artistique; il est un des agents les plus actifs de la formation des idées et du sentiment populaires. Pourquoi donc ne s'efforcerait-il pas d'orienter

cette éducation dans le sens de nos qualités et de nos vertus ancestrales? et si l'on veut créer ici un journalisme qui soit nôtre et distinct de l'américain, pourquoi ne pas lui donner par-dessus tout ces qualités de bon goût, de discrétion, de sobriété, de tact, de politesse et de distinction qui sont les plus précieuses que nous ayons héritées du génie français?

Les journalistes canadiens qui écrivaient il y a quarante et cinquante ans, comprenaient mieux qu'on ne le fait aujourd'hui leur rôle. Ils ignoraient le journal à trente-six pages, qui est une des extravagances américaines; ils n'avaient guère que quatre pages à couvrir; mais quand on parcourt les collections des meilleurs journaux de cette époque, on n'y est pas embarrassé par tout le fatras qui encombre aujourd'hui nos quotidiens, et l'on respire à travers ces feuilles je ne sais quoi de calme, de serein, qui est sans doute le parfum pénétrant des choses passées, mais qui révèle aussi en quelle atmosphère plus saine vivaient ou savaient s'enfermer les Parent, les Taché, les Cauchon et les Fabre. La politique avait bien, certes, en ce temps-là, ses agitations ardentes, et l'on entend parfois, à travers ces pages, l'écho des tourmentes électorales: mais la réclame et les gros titres n'y ont pas ces allures effrontées qu'ils ont prises naguère encore en nos journaux quotidiens. Bref! les journalistes d'autrefois avaient mieux que le plus grand nombre des journalistes d'aujourd'hui ce sentiment de la mesure que l'on est en train

d'oublier tout à fait, ou que par la littérature de la presse l'on fait peu à peu disparaître de l'âme canadienne.

Et c'est pourquoi notre journalisme quotidien n'est trop souvent qu'un journalisme décadent; c'est pourquoi aussi beaucoup de nos rédacteurs et de nos directeurs de feuilles canadiennes, s'ils avaient vécu au temps de Socrate, auraient été accusés, à bon droit, de corrompre l'esprit national, et justement condamnés à boire la cigüe.

Janvier 1905

MGR LAFLAMME

— –

Avec Monseigneur Laflamme est disparu hier [1] l'un des Canadiens français qui ont le plus fait honneur à leur province, et à leurs compatriotes. Sa mort afflige tous ses confrères du Séminaire et de l'Université, tous ses anciens élèves et tous ses amis ; mais elle est aussi un véritable deuil national. Par lui a rayonné d'un nouvel et vif éclat le prestige intellectuel qui fut toujours en ce pays la gloire du clergé ; et par lui surtout a pénétré jusque dans les milieux laïcs et savants du Canada et de l'étranger l'influence de la science, de la culture sacerdotale.

*
* *

Ce prêtre qui vient de mourir à soixante et un ans, fut sans doute et d'abord un prêtre d'une régularité irréprochable : et ceux-là seuls qui ont vécu dans son commerce pouvaient apprécier tout le prix de sa piété personnelle. Mais Mgr Laflamme apparut surtout aux regards du public comme le type admiré du professeur et du savant.

Professeur, il le fut dans toute l'acception clas sique de ce mot. Désigné dès l'âge de vingt-deux

---

(1) Le 6 juillet 1910. Mgr Laflamme naquit à Saint-Anselme le 18 septembre 1849.

ans, en 1871, pour occuper à l'Université Laval de Québec la chaire d'histoire naturelle, il n'a cessé toute sa vie, jusqu'à l'année dernière, jusqu'au moment où une cruelle maladie l'obligea à abandonner tout travail, de remplir avec assiduité et allégresse sa tâche quotidienne.

Du professeur, Mgr Laflamme avait d'abord le goût de l'étude. Il fut avant tout l'ami du silence et des livres. Il n'ouvrait sa chambre qu'à ceux à qui il pouvait être utile sans nuire à sa vie professionnelle ; il n'acceptait qu'avec répugnance les charges toujours onéreuses, distrayantes, de l'administration. Il ne se plaisait que dans la société des intimes, et dans la fréquentation des livres préférés. Il acquit bientôt dans les sciences qu'il avait adoptées une compétence vraiment remarquable, et son nom ne tarda pas à être connu dans tous nos milieux intellectuels. C'est à la géologie surtout qu'il s'appliqua avec le plus d'intérêt, et il a contribué autant que pas un de nos savants canadiens, par ses études et ses recherches, à développer ici cette science.

Mais Mgr Laflamme estima toujours que le professeur d'Université doit posséder les connaissances les plus étendues, et que c'est par sa culture générale autant que par ses études spéciales qu'il peut donner une plus grande mesure de sa valeur. Aussi n'était-il étranger à aucune étude, à aucune science humaine. Sans doute, il ne les approfondit pas toutes ; mais il avait des clartés sur toutes questions, et il en avait assez pour ne s'aventurer

jamais dans des domaines, dans des discussions où il n'aurait pu apporter une suffisante lumière. Il eut du savant toute la curiosité et toute la prudence. Sa bibliothèque est l'une des plus variées et des plus complètes ; son esprit fut l'un des mieux avertis que nous ayons eus dans l'Université.

Avec quelle facilité d'élocution, avec quel enjouement de la pensée et de l'expression Mgr Laflamme savait communiquer à ses élèves son savoir. Ses cours furent toujours recherchés, et il restera comme l'un des maîtres les plus aimés de la Faculté des Arts. Son abondance même avait une sobriété et une discrétion du meilleur goût. Le public de Québec eut souvent la bonne fortune d'applaudir les leçons et les conférences où Mgr Laflamme groupait toujours dans l'amphithéâtre de l'Université l'auditoire le plus choisi et le plus nombreux.

*
* *

Mais, l'action du professeur dépassa les murs de l'Université. Par ses consultations verbales et écrites, par les explorations géologiques dont le gouvernement l'a souvent chargé, par ses missions scientifiques à travers le Canada, par sa présence dans les congrès en Amérique et en Europe, par les mémoires qu'il a rédigés pour la Société Royale du Canada, par les articles qu'il a fournis à différentes revues canadiennes, Mgr Laflamme a exercé un véritable apostolat de la science. Toujours sa

parole a été religieusement écoutée; partout l'on a accueilli avec empressement le concours de son travail et de sa pensée.

Pratique, comme tous les hommes de cabinet et de laboratoire, Mgr Laflamme a voulu faire bénéficier son pays de tous les progrès. Il s'est préoccupé d'organiser à l'Université les écoles qui pouvaient le mieux contribuer à notre fortune économique et scientifique. L'École forestière, qui sera ouverte au mois de septembre, doit à ses conseils, à ses écrits, à ses études la plus large part de son existence. Il eut la joie, avant de mourir, de voir réalisé l'un des projets auxquels il attachait le plus d'importance pour l'avenir de notre province.

*
* *

La haute valeur de Mgr Laflamme lui valut les responsabilités et les honneurs qui l'ont souvent arraché à ses études et à sa modestie. Recteur de l'Université, membre fondateur de la Société Royale du Canada, dont il fut président en 1891-1892, protonotaire apostolique, chevalier de la Légion d'honneur, membre de nombreuses sociétés savantes d'Amérique, de France et de Belgique, les dignités religieuses, civiles, académiques vinrent tout naturellement à lui. On sait que Mgr Laflamme refusa l'épiscopat croyant que c'est à l'Université qu'il pouvait être le plus utile à l'Église du Canada.

*
* *

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le caractère de l'homme et du professeur. Alerte, vif, gai, tout pétillant, jamais pris au dépourvu, à la fois simple et très digne, Mgr Laflamme exerçait sur tous ceux qui l'approchaient la fascination de l'esprit. Il eut de l'esprit on ne peut plus, et du meilleur, et de cet esprit qui ne connaît pas la vulgarité, et qui en a l'horreur.

Ami de tous les beaux arts, de la musique et du chant, il fut longtemps au Séminaire l'âme, le bout-en-train de toutes les soirées d'écoliers. Il les aima tant les écoliers! Il se plaisait tant à les voir se grouper autour de lui, et à les instruire en les amusant. Au Petit Cap, pendant les vacances, comme au Séminaire, il n'avait pas de joie plus grande que de se retrouver avec les écoliers, et de mettre sa perpétuelle jeunesse en contact avec la leur. Il fut, d'ailleurs, pour eux d'une grande charité. Combien parmi ces enfants qu'il aimait ont dû à Mgr Laflamme une large part du bienfait de leurs études!

*
* *

Il est disparu maintenant. Longtemps nous ne pourrons nous habituer à son absence. Il s'était tellement identifié avec le Séminaire! Quel regret ce lui fut de se séparer de tant de choses, de tant de personnes qu'il avait aimées! Nous savons pourtant qu'il fit généreusement son sacrifice,

quand il lui parut que Dieu le voulait au ciel. Sa maladie fut longue, pleine d'angoisses. Il l'accepta avec résignation. Du haut du ciel, il continuera d'aimer et de secourir l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie.

Mgr Laflamme ne meurt pas tout entier. Il laisse plus qu'un souvenir impérissable. Il laisse plus qu'un souvenir, une œuvre utile et féconde. Il est peut-être celui qui parmi nous, et jusqu'ici, a le plus honoré et développé la littérature scientifique. Nous regrettons aujourd'hui plus que jamais que la trop grande modestie de Mgr Laflamme l'ait toujours empêché de réunir en volumes ses études dispersées dans les brochures, dans les revues et les Mémoires de la Société Royale. L'on pourrait facilement, avec tous ces articles qu'il a publiés, former deux ou trois volumes qui seraient un monument élevé à la gloire de l'Université et de la science canadienne. Ce serait aussi le monument le plus durable élevé à la mémoire de l'auteur. Nous formons des vœux pour qu'une main pieuse et diligente recueille bientôt les pierres de ce monument, et en fasse surgir l'œuvre une, solide, harmonieuse, qui portera la signature de celui que nous pleurons.

7 juillet 1908

CHEZ LES FRANÇAIS DU CANADA

M. Jean Lionnet, président de la société *la Canadienne,* à Paris, a voulu visiter l'an dernier ce Canada qui l'intéresse tant, et qu'il désire faire mieux connaître à ses compatriotes. M. Lionnet apportait ici une âme sympathique, un esprit averti, des yeux ouverts et capables d'observations précises. Ses études préalables sur notre pays l'avaient admirablement préparé à recueillir les matériaux d'un chapitre nouveau et vraiment neuf qu'il pourrait ajouter à la littérature des voyages. Dans la *Revue hebdomadaire* de Paris, il a livré d'abord ses impressions, et les articles réunis en volume composent ce livre si alerte, si rapide, si spirituel, et si instructif qui a pour titre : *Chez les Français du Canada.*

Les Français du Canada sont de deux sortes. Il y a les Français qui sont arrivés ici depuis deux ou trois siècles, et il y a ceux qui sont débarqués hier. M. Lionnet étudie les uns et les autres. Il fréquente les Canadiens français à Québec, à Montréal, à Ottawa, et il rapporte de ces visites, et de ces causeries, des idées et des faits, des images et des tableaux où se réfléchit avec une rare fidélité notre vie canadienne. Puis il s'en va dans l'Ouest

---

(1) Par M. Jean Lionnet, Paris, librairie Plon, 1908.

voir ses compatriotes émigrés, et il note scrupuleusement leurs impressions satisfaites ou découragées. Et nous croyons vraiment que les observations de M. Lionnet peuvent compter parmi les plus justes que l'on ait faites sur notre pays et ses habitants.

*
* *

M. Lionnet nous paraît avoir suffisamment compris l'âme canadienne-française, ses qualités certaines et ses défauts incontestables. Il sait, par exemple, que nous ne sommes plus des Français, que nous ne voudrions pas d'une union politique avec la France, et que, héritiers des meilleurs instincts de notre race, nous nous sommes ici développés dans le sens de nos traditions, mais aussi selon des formes et des habitudes qui nous font nous-mêmes et nous distinguent nettement des Français contemporains. Et c'est pour cela justement que nous aimons la France d'hier plus que celle d'aujourd'hui ; et que si nous savons encore admirer dans la France du vingtième siècle ses merveilleuses ressources de vie, de générosité, d'art, d'apostolat, nous détestons franchement sa conception étroite de la liberté, sa politique et sa tyrannie. D'où il se fait que nos sentiments pour la France sont un mélange de sympathies et d'antipathies, d'amour et d'indignation, et que l'âme canadienne-française se porte tout naturellement

vers ceux qui là-bas continuent les saines traditions, souffrent pour les idées, les croyances, les aspirations qui sont les nôtres.

Aussi bien, sommes-nous restés solidement attachés à la foi ancienne, à l'Église qui, au prix de nobles sacrifices, a fondé sur ses propres assises la nationalité canadienne-française. M. Lionnet le remarque très justement: « Ailleurs, comme en France, en Italie ou en Espagne, ce qu'on prétend le plus souvent reprocher à l'Église, c'est son passé. Ici, au contraire, ce passé fait sa force [1] ». Appuyé sur l'Église comme sur un guide sûr et clairvoyant, le peuple canadien va son chemin, confiant dans l'avenir qui ouvre à son regard tant d'horizons inconnus.

Les Québecois sont les premiers Canadiens français que M. Lionnet a rencontrés. Il les a trouvés singulièrement optimistes, et il a fait de leur ville un tableau, des paysages de leur Québec tant aimé une description, qui justifient ou expliquent leurs enthousiasmes généreux et leur confiance dans la vie.

> La lumière qui éclaire le paysage de Québec ou, mieux, qui le pénètre, a la pureté et l'intensité de la lumière méridionale. Oui, ce soleil-là, je l'ai vu sur l'étang de Berre, — ou en Orient, sur la baie de Saint-Jean-d'Acre. Mais il caresse un monde jeune, aux contours moins durs, aux champs rieurs ; un monde que l'on croirait sorti à peine de l'Océan primitif et tout frais encore du dernier reflux [2].

---

(1) Cf. p. 58.
(2) Cf. p. 50.

Quant à la ville elle-même,

singulièrement mouvementée, elle monte par bonds vers la citadelle ; elle s'étend, plus calme, sur une partie de ce vaste plateau si improprement appelé la *plaine* d'Abraham ; elle se repose enfin le long du fleuve. Par l'architecture, elle est européenne. Mais les murs en briques peintes des maisons et leurs toits en tôle peinte me montrent bien que je ne suis pas en France. Partout des tours ou des flèches jaillissent : les Québecois, qui ont toujours des montagnes sous les yeux, ont voulu que leurs monuments s'élevassent comme elles vers le ciel (1).

Dans ce Québec,

on ne conçoit qu'une existence de paix physique et intellectuelle, magnifiée par des pensées larges comme les horizons. Si Amérique signifie industries fiévreuses, génie des entreprises matérielles, monomanie du gain, combien peu américain est donc ce Québec supérieur ! Ah ! restons-y le plus longtemps possible : l'âme française formule ici le vœu de saint Pierre au Thabor (2).

M. Lionnet a donc bien vu dans notre bonne ville de Québec le véritable foyer de la race française au Canada. Il n'a peut-être pas assez précisé et mis en lumière la vie intellectuelle qui est ici plus qu'ailleurs abondante.

Il n'a guère qu'un mot pour l'Université qui y accomplit depuis cinquante ans son œuvre, un peu lente il est vrai, mais féconde quand même, et toute pénétrée de vie française. Un groupement de forces intellectuelles a surtout frappé l'œil et l'esprit de M. Lionnet visitant Quebec, c'est la

---

(1) Cf. pp. 51-52.
(2) Cf. p. 53.

Société du Parler français au Canada. Il lui consacre huit pages intéressantes, et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Cette société, tout entière vouée à l'étude scientifique, à la conservation, et à la préservation de notre parler populaire, était bien propre à exciter profondément la curiosité et l'intérêt de celui qui cherche par tant de bons et utiles moyens à prolonger sur cette terre canadienne les saines influences françaises.

Mais ce que M. Lionnet aurait pu dire—et pourquoi faut-il que je reproche à un voyageur de n'avoir pas tout vu et de n'avoir pas tout dit?—c'est l'œuvre essentiellement conservatrice et combative des écrivains que Québec a fournis à l'histoire de notre race au Canada. Québec a son École littéraire, tout comme Montréal s'honore de la sienne, que loue M. Lionnet: avec cette différence que l'École de Québec, moins systématiquement organisée et ramassée, se compose d'une lignée d'écrivains dont les premiers furent les vrais créateurs de notre littérature nationale, dynastie vaillante et sans cesse renouvelée qui se rattache, comme à de glorieux ancêtres, à ceux que nous nommons avec orgueil Étienne Parent, F.-X. Garneau, Octave Crémazie, Philippe Aubert de Gaspé.

Quoi qu'il soit de ces lacunes—et quel livre en peut être exempt?—M. Lionnet a bien aperçu l'esprit de nos concitoyens et l'a bien compris; et il a saisi avec précision les vertus si françaises de ces Québecois qui se complaisent dans les vertus sociales et dans les satisfactions de l'idéalisme

plus qu'ils ne cherchent à multiplier le chiffre de leur fortune, les arrivages de leur port, et à étendre et accroître la prospérité de leurs affaires.

Montréal, d'ailleurs, supplée à l'optimisme québecois, et s'agite, et démontre que les Canadiens français ont aussi bien que les Anglais le sens pratique. Il ne manque vraiment aux premiers que les capitaux. N'ont-ils pas admirablement lancé certaines industries? La banque Nationale et la banque Hochelaga ne sont-elles pas bien administrées? Et que dire de ces entreprises mercantiles qui sont la *Presse* et la *Patrie?*

Ici, M. Lionnet aurait pu, semble-t-il, avoir autre chose que de l'admiration pour ces feuilles quotidiennes qui n'ont à peu près rien du bon goût français, et qui apparaissent chaque jour comme une collection trop touffue de nouvelles, de réclames et d'annonces. Et nous lui reprochons vivement d'avoir écrit cette phrase à propos de la *Presse :*

Pas un de ces entrefilets qui ne soit utile, qui n'ait un but précis, qui ne satisfasse un goût, un besoin ou quelque innocente faiblesse des lecteurs ! Au point de vue pratique, c'est un chef-d'œuvre quotidien ; et son tirage d'environ cent mille n'a rien qui surprenne [(1)].

Nous reprochons cela à M. Lionnet parce que, d'abord, nous n'aimons guère ces sortes de chefs-d'œuvre du genre de la *Presse,* et parce qu'ensuite il est exagéré de dire que tous les entrefilets de la *Presse* sont utiles même au point de vue de la caisse

---

(1) Cf. p. 77.

des propriétaires ou des curiosités du lecteur, et parce qu'encore et surtout nous craignons que les directeurs de la *Presse* ne prennent pour un compliment cette phrase qui enferme plus d'une critique et qu'il faut rapprocher de l'expression «journal de faits divers» dont se sert ailleurs M. Lionnet pour définir la *Presse;* et parce qu'enfin ces mêmes directeurs s'autoriseront peut-être de cet éloge trop nuancé pour continuer un genre de journalisme populaire et jaune, et mêlé, et diffus, et surchargé, et encombré, qui ne peut être le genre supérieur dont se réclame la *Presse*, et qui ne fait en aucune façon honneur à l'esprit et au goût des Canadiens français.

M. Louis Arnould, ancien professeur de littérature à Montréal, a plus justement apprécié nos journaux quand il écrivait, au mois de juillet dernier, se souvenant visiblement de nos grands quotidiens de Montréal, et de quelques autres:

> La presse est un des principaux obstacles au progrès intellectuel du Canada, les plus grands journaux étant, dans leurs seize à trente-deux pages, des paquets d'annonces, qui coupent les articles de fond. Parmi ceux-ci il en est qui sont bien rédigés et intéressants, mais ils se trouvent si irrémédiablement noyés dans un tel fatras tout américain que de pareilles feuilles n'inspirent que du découragement [1].

Et c'est peut-être cet aspect rébarbatif du journal canadien qui dégoûte de la lecture et des livres le public lettré. M. Lionnet cite le mot pessimiste

---

(1) *Le Mois littéraire et pittoresque*, juillet 1908, pp, 110-111.

de M. Gonzalve Desaulniers : « On a peur du livre chez nous [1]. » Et cela termine tout un couplet où le poète montréalais déplore « cette indifférence un peu dédaigneuse des Canadiens envers ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit. » Et voilà donc que d'une part l'on reproche aux Canadiens français d'être un peuple d'artistes, trop étrangers à la conduite des affaires, et que d'autre part on leur fait un crime de ne pas assez encourager les travailleurs de la pensée. Comment voulez-vous qu'un voyageur se puisse reconnaître au milieu de tant de contradictions ? Aussi bien M. Lionnet, fidèle à sa méthode qui est prudente, ne fait-il guère que rapporter ce qu'il voit et ce qu'il entend, et abandonne au lecteur le soin de juger. Nous permettra-t-il de lui faire observer que l'antinomie qui a pu le rendre perplexe n'est qu'apparente? Les Canadiens sont très aptes aux affaires quand ils ont des capitaux à faire fructifier, et ils sont aussi très capables de vertus littéraires. Ils sont américains et français, comme l'on pouvait s'en douter. Ils montrent de réelles qualités d'artistes. Ils ne les cultivent pas toujours assez parce qu'ils sont pour cela placés dans un milieu trop dépourvu d'entraînement et de moyens intellectuels, parce qu'il leur faut s'inquiéter beaucoup du pain quotidien, et aussi parce que le succès littéraire est chez eux trop facile, parce qu'ils accordent sans assez de discernement la gloire de l'esprit, parce qu'ils multiplient avec une étonnante naïveté leurs grands

(1) Cf. p. 80.

hommes éphémères, et enfin parce que l'effort qu'exige la production artistique leur coûte, et qu'ils sont intellectuellement trop paresseux.

*
* *

Si intéressés que nous soyons par les récits qui nous font revoir des choses connues, et qui nous procurent le plaisir d'apercevoir à travers d'autres yeux et un autre esprit des faits et des personnages qui nous entourent, nous éprouvons encore une joie très grande à pénétrer avec M. Lionnet dans l'Ouest à nous si inconnu. Cette partie de son livre est la plus neuve, et aussi peut-être la plus spirituellement écrite.

M. Lionnet va voir là-bas des plaines, sans doute, et des lacs et des montagnes, mais aussi des Français émigrés, des « pays ». Il s'en va étudier la civilisation de provinces qui se remplissent d'immigrants, et où l'on ne se soucie guère d'autre chose que de faire fortune. Il s'en va étudier les mœurs de gens qui s'attachent au sol, à la terre féconde, et qui ont là transporté toute la rudesse de leurs instincts populaires. Aussi n'a-t-il pas été ravi par ces mœurs, par cette civilisation de l'Ouest nourricier. Certains tableaux que M. Lionnet nous a tracés des villes de l'Ouest et de la vie qu'on y mène, ne nous offrent rien qui puisse satisfaire une âme assoiffée d'atticisme.

M. Lionnet n'aime pas les mœurs américaines, le sans-gêne qu'elles autorisent, les manières frustes qu'elles laissent s'étaler. Et ce sont les mœurs

américaines qui ont pénétré dans l'Ouest, avec le flot d'immigrants qui franchit la frontière des États-Unis. Et plus d'une fois, sans doute, le laisser-aller, la politesse rude, et les familiarités grossières du peuple mercantile l'ont fait sourire.

Ah ! les mœurs américaines ! Le *barman* qui leur donnait de grands coups de poing dans le dos, en manière de plaisanterie ! Et l'immense corporation des cracheurs ! Oui, l'on circule au milieu d'une mitraille de salive !... Un jour, me dit un de mes Belges, indigné, comme il était assis dans un fumoir, un *rancher* s'arrêta devant lui, et très grave, lui cracha entre les jambes... Il y avait là un crachoir que le Belge n'avait pas remarqué. On doit reconnaître que ces gaillards visent très juste. Cependant il n'est pas agréable de se trouver toujours, en face de ces projectiles spéciaux, dans une situation analogue à celle du fils de Guillaume Tell... [1]

Toute la gloire de ce pays de l'Ouest lui vient donc de sa richesse vite grandissante. Il ne faut pas lui en demander d'autre.

Pour admirer Winnipeg, il faut se placer à un autre point de vue que le point de vue esthétique : celui de son développement et de sa prospérité matérielle ; 100 habitants en 1870 ; 42,340 en 1901 ; 90,153 en 1906 ; la gloire de cette ville se résume tout entière dans la comparaison de ces trois chiffres [2].

Cette impression de M. Lionnet sur notre Chicago canadien traduit toute sa pensée sur la vie sociale de l'Ouest. Un habitué des villes européennes, un lettré comme l'est notre touriste n'en saurait avoir d'autre. Nous sommes ici au pays de l'argent, de la lutte pour la vie, du confort, et non pas assez ou pas encore au pays de l'art. Et

(1) Cf. p. 248.
(2) Cf. p. 164.

il faut pourtant à une grande ville qui se respecte des musées, des monuments, des arts, une littérature.

Citoyens de Winnipeg, vous êtes civilisés sans doute... je l'admets, quoique sans enthousiasme. Mais votre civilisation commence seulement à pousser... Pour la goûter, j'attendrai qu'elle soit en fleur. C'est à la fleur que les botanistes reconnaissent la plante... A la fleur aussi, nous autres, Européens trop délicats, nous jugeons les nations (1).

*
* *

Mais quelle est, au juste, la situation des Français qui sont venus chercher fortune dans cette terre promise de l'Ouest? M. Lionnet ne la précise pas autrement que par des faits, des exemples, et c'est la meilleure réponse qu'il puisse donner à tant de jérémiades que font parfois entendre des immigrants déçus.

Pour réussir dans l'Ouest, et beaucoup de Français, et beaucoup de Belges y font fortune, il faut d'abord du courage et de la persévérance.

Certains Français se découragent aussitôt: ils sont trop dépaysés ; les moindres difficultés les affolent ; ils s'en vont, dès qu'ils peuvent et comme ils peuvent... De même ceux qui trouvent l'hiver trop dur. Les persévérants, qui se refusent à suivre cet exemple de désertion, quoique peu enthousiastes parfois, n'ont généralement pas à se plaindre. Les bons abatteurs de besogne arrivent à deux dollars et demi, voire même à trois (2).

Il est fort utile aux émigrés français d'apprendre d'abord les méthodes de travail qui conviennent

(1) Cf. p. 190.
(2) Cf. p. 172.

à la culture dans l'Ouest, et il faut qu'ils se résignent à changer les habitudes qu'ils avaient chez eux. Il est aussi nécessaire qu'ils ne reculent pas devant le travail personnel, et qu'ils s'y mettent eux-mêmes jusqu'au cou, et qu'ils aient quelque aptitude pour le métier d'agriculteur. M. Lionnet raconte plaisamment les aventures de ce médecin nantais improvisé cultivateur à Duck-Lake, et qui apprit à ses dépens au bout de deux ou trois ans que le mieux était de faire ce qu'il savait faire [1]. Et ce bibliothécaire venu dans l'Alberta avec sa femme et ses enfants, et qui ne savait d'autres méthodes de culture que celles que recommande Virgile en ses *Géorgiques!* [2]

Ce ne sont pas, d'ailleurs, les plus riches émigrés qui réussissent le mieux. Il leur arrive plutôt de faire de grandes dépenses d'argent, et de perdre là-bas leur fortune. Ce sont les rudes travailleurs, les gaillards, qui se débrouillent et qui prospèrent. Cela se passe dans l'Ouest

selon la formule du Magnificat : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.* Parmi les pauvres, le plus grand nombre s'est tiré d'affaires ; tandis que tous les riches ou bourgeois incapables de travail manuel ont échoué plus ou moins misérablement [3].

Et M. Lionnet cite cent cas de braves colons français qui, à Fannystelle, à Saint-Claude, et

---

(1) Cf. p. 220.
(2) Cf. p. 249.
(3) Cf. p. 220.

ailleurs, ont solidement établi leur vie, et qui répéteraient volontiers cette parole d'un jeune émigré: « Quand on a bu de l'eau de la Saskatchewan, on ne peut plus se passer d'en boire. » [1]

*
* *

Nous ne pouvons dire ici avec quel art M. Lionnet a fait son livre. Les croquis, les tableaux, les portraits font de ce livre une très variée et très agréable galerie. Les descriptions sont à la fois sobres et vraies, et nous font voir très nettement les choses. Lisez, par exemple, le chapitre où l'auteur nous emmène à travers les Montagnes-Rocheuses.

C'est une longue route qu'il faut parcourir; et il faut des jours et des nuits pour arriver au but du voyage qui est Vancouver. Des plaines sans limites d'abord, et des montagnes incessamment enchevêtrées ensuite.

Je m'éveille dans une couchette du sleeping-car; je lève le petit rideau bleu qui me cachait le paysage, tandis que le grand rideau vert, de l'autre côté, continue à m'isoler du reste du wagon. L'impression est aussi agréable que bizarre. Béatement étendu, je regarde, comme d'une nacelle, passer le pays. Nous sommes dans l'Alberta. Voici des collines très vertes, des *ranches*, des troupeaux de bœufs et de chevaux. Des cow-boys galopent, et je souris, tellement ils ressemblent à ceux des images. Quelques arbres surgissent le long des rivières: ils paraissent étonnamment grands au voyageur venu de Régina et des plaines chauves de la Saskatchewan du sud.

---

(1) Cf. p. 227.

Et enfin apparaissent

les premières montagnes Rocheuses ! Elles méritent bien leur nom, ces cimes triangulaires de roc nu qui me font penser à la chaîne des Pyrénées vue du Pic du Midi de Barèges. Mais il n'y a pas ici de chaîne proprement dite : c'est un inextricable enchevêtrement ; ce sont aussi d'incessantes variations d'aspect... (1).

Et nous courons avec le touriste à travers ces paysages de rochers gigantesques qui portent sur leurs épaules des neiges éternelles.

Les glaciers descendent en coulées immobiles sous le ciel gris troué de bleu. Parfois un trait de soleil donne brusquement à quelque sérac l'éclat d'une pierrerie.

Et les montagnes succèdent aux montagnes.

Une fois encore, je m'éveille dans ma couchette du sleeping-car et je lève mon petit rideau. Des montagnes ! Des montagnes toujours ! le Canada déconcerte. Il m'avait offert des centaines de kilomètres de plaines. Et maintenant qu'il passe aux montagnes, il en allonge des séries si interminables qu'on ne sait plus concevoir autre chose, qu'on devient incapable de se représenter les pays plats. Il est vrai qu'avant ces pays plats, c'étaient des lacs—et quels lacs !—qui semblaient aussi ne pas pouvoir finir. Décidément le Canada est trop grand.

M. Lionnet décrit ainsi, et sans s'y appliquer autrement, le pays qu'il traverse. Ce sont des coups de pinceau qu'il semble jeter d'une façon distraite ou indolente sur la toile immense qui se déroule sous son regard.

Et puis, il y a à travers tout cela, et à travers tout le livre, de l'esprit, beaucoup d'esprit, et du

(1) Cf. p. 269 et suiv.

meilleur. Non pas que l'auteur y tâche et s'y évertue. Il laisse plutôt échapper comme des traits rapides les réflexions les plus narquoises et les plus justes.

M. Lionnet ne s'est pas soucié de faire un chapitre où il aurait résumé ses impressions et dégagé ses conclusions générales. Peut-être eût-il mieux valu l'écrire. Cependant l'auteur a pris soin, au cours de ses pérégrinations et de ses récits, de préciser au fur et à mesure des événements sa pensée. Il a jugé inutile de disserter pour finir ; il laisse au lecteur lui-même de tirer les conclusions qu'il souhaite, et c'est une façon qui en vaut bien d'autres de rester voyageur discret et impartial.

Janvier 1909

———

LES ARPENTS DE NEIGE [1]

—

M. Joseph-Émile Poirier, le poète si estimé de *la Légende d'une Ame* et du *Chemin de la Mer*, vient de publier, non pas un recueil de vers, mais un livre de bonne prose, un roman canadien. L'événement nous réjouit doublement : parce que le livre est tout plein des choses du « chez-nous » lointain de la Saskatchewan, et parce que l'auteur débute dans le roman par une œuvre originale et de bonne marque.

La fable de ce roman est une heureuse inspiration qu'un vent de la plaine a quelque jour apportée à M. Poirier. Des compatriotes de retour de l'Ouest canadien, ou qui se préparaient à y aller fixer leur vie, lui ont parlé sans doute de ces champs immenses, aux horizons perdus, où d'abord et tour à tour le Français et le Métis ont déployé leur activité. On lui a dit les malheurs de ces demi-blancs, insurgés contre le gouvernement, pour défendre un sol dont ils prétendaient qu'on les dépossédait un peu brutalement. Son âme de poète s'est émue au spectacle de ce duel héroïque où la faiblesse entreprenait de vaincre la

(1) Roman canadien, par Joseph-Émile Poirier. Avec une préface de M. Adjutor Rivard, Secrétaire de la Société du Parler français au Canada. Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1909.

force; elle aperçut dans ce drame le sujet d'une sorte de roman-épopée, et elle imagina sans peine la trame si mouvementée des *Arpents de Neige.*

Pourquoi ce titre? pourquoi ce groupe de mots qui, vraiment, en dit bien long à nos esprits canadiens, et leur rappelle le dédaigneux sourire de Voltaire, et les échecs de la politique coloniale de Louis XV ? Il ne s'agit plus, dans le roman de M. Poirier, des Plaines d'Abraham ou de Sainte-Foy, mais des plaines de l'Ouest ; ce n'est pas en 1759 ou en 1760 que se développe l'action ou la fable, mais en 1885 et 1886 ; et ce ne sont pas, ici, des Canadiens français qui résistent aux soldats de Wolfe, mais des Métis et des Indiens qu'écrasent les carabiniers et les artilleurs de Middleton. Seulement M. Poirier a vu dans cette insurrection fameuse des Sang-Mêlés de la Saskatchewan une suite, un prolongement lointain des luttes qui furent ici livrées contre les anglo-saxons, et c'est pour relier au passé glorieux les batailles récentes qu'il a imaginé ce titre : *les Arpents de Neige.* Nous ne le chicanerons pas sur ce laborieux rapprochement : nous avons trop de bien à dire du roman lui-même.

*
* *

L'insurrection des Métis, les combats qu'ils livrèrent, en 1885, aux troupes canadiennes du général Middleton ; les espoirs et les illusions de ce petit peuple que conduisait aux batailles hasardeuses Louis Riel, le chef inspiré, le prophète

vaillant et mystique: voilà le fond sur quoi M. Poirier a tracé le dessin de son roman. La prairie, les rivages de la Saskatchewan, Fish-Creek, Batoche, Fort-Pitt, la salle de l'Exovidat ou Riel tient conseil, la rudimentaire habitation du Métis, les tentes mobiles des Anglais : voilà le décor habituel de l'action. Sur cette toile, où se déroule la plaine immense et motonone, l'auteur a simulé la rencontre des passions contraires; il a fait se jalouser, puis se détester, puis se haïr profondément, puis se réconcilier dans un héroïsme commun deux frères, dont l'un, l'aîné, avait pensé, à tort, que l'autre, le cadet, trahissait lâchement la cause des Bois-Brûlés. Et cette situation dramatique entraine des épisodes, des incidents, des surprises, où se joue avec une grande dextérité l'imagination de l'auteur.

Pierre et Jean La Ronde, deux jeunes gens, fils de braves Bois-Brulés, déjà un peu jaloux l'un de l'autre parce que tous deux se disputent la même Rosalie, vont bientôt se détester, se haïr profondément. Le plus vieux, Pierre, est persuadé que le cadet, Jean, trahit les Métis. On l'a surpris deux fois au camp des Anglais, et il joue, apparemment, le rôle d'un traître. Au premier engagement des troupes ennemies à Batoche, Pierre aperçoit Jean qui, au plus fort de la mêlée va rejoindre un officier anglais, et il lui loge une balle entre les côtes. Jean n'est pas blessé mortellement. Il est rapporté, après la bataille, à la maison des La Ronde.

Forcé par Gabriel Dumont de s'expliquer sur sa conduite louche, Jean proteste de sa fidélité à la cause de Riel. Seulement, une passion trop vive qu'il a conçue pour une jeune anglaise prisonnière des Métis à Batoche, l'a fait servir d'intermédiaire entre cette jeune captive et un officier anglo-saxon qu'elle lui a dit être son frère, et qui est, en réalité, son fiancé. Jean n'a jamais livré aux Anglais que les billets doux de Miss Elsie Clamorgan. Les frères se réconcilient en une scène de haute tragédie, au moment où, décidés de sacrifier leur vie pour expier leurs erreurs, ils s'en vont tous deux, sous les balles anglaises, chercher au clocher de l'église de Batoche le drapeau de Riel. Après la prise de Batoche, Pierre va porter dans le camp de Grand-Ours ce drapeau blanc du prophète; il est frappé à mort pendant la bataille dernière qui fut livrée pour la cause des Métis; il s'affaise sur le drapeau dont il avait la garde et qu'il rougit de son sang.

Mais il faut au roman un dénouement heureux. Après que la paix fut rétablie dans les plaines de l'Ouest, Jean La Ronde épousa Rosalie Guérin qu'il avait failli un jour oublier, et il devint un des laborieux et vaillants fermiers des bords de la Saskatchewan.

*
* *

Je ne puis dire ici tous les incidents, toutes les rencontres, toutes les démarches, toutes les péripéties de ce long drame. Mais ce qu'il ne faut pas

oublier de faire connaître, c'est l'art avec lequel M. Poirier a tissé cette trame forte et variée. *Les Arpents de Neige* sont le premier roman qu'il ait fait. Et véritablement il y a dans ce livre toutes les manifestations d'un beau talent. L'action qu'il dirige est ferme, rapide, tout ensemble complexe et simple, chargée de détails qui sont quelquefois de très heureuses trouvailles.

M. Poirier a longuement étudié son sujet. Il a lu toute la littérature de l'affaire Riel, et il parle de cette affaire aussi pertinemment qu'un Bois-Brûlé. On dirait qu'il a bu l'eau de la Saskatchewan, et qu'il a parcouru la plaine immense... Il détaille avec précision les progrès de la lutte ; on suit en toute confiance, sur la carte des territoires insurgés, la marche pénible des troupes ; on refait avec les héros du roman les étapes d'une guerre où le nombre devait fatalement écraser la vaillance héroïque ; avec l'auteur on admire, on aime ces malheureux Métis qui s'engagèrent sans doute dans une folle équipée, mais qui défendaient un sol qu'on leur arrachait bien arbitrairement de dessous les pieds.

*
* *

Il y a, entre toutes les qualités du livre, une que nous tenons particulièrement à signaler parce qu'elle est, en toute œuvre, précieuse ; c'est la sobriété élégante et preste des développements.

Cette sobriété, on la constate d'abord dans la description. M. Poirier n'est pas un descriptif,

au sens que, d'ordinaire, on attache à ce mot. Les paysages de l'Ouest sont, d'ailleurs, assez uniformes: la prairie s'y étend sans limite, et elle s'en va confondre ses champs de neige, ou ses tapis de hautes herbes, avec la ligne indécise, imperceptible de l'horizon. Seulement il arrive que l'auteur décrit avec une grâce discrète telle ferme de Métis, ou tel rivage plus pittoresque de la Saskatchewan ; et l'on voit alors le poète tenir un court instant la plume du romancier. Ou bien l'artiste, avide d'émotions, nous communique en quelques phrases rapides la joie calme et profonde que l'on peut goûter dans les solitudes occidentales:

« La soirée était pure et douce, et une lune jaune se levait déjà au-dessus des forêts. Des voix rieuses de femmes, des cris aigus d'enfants montaient, affaiblis par la distance, de lointains log-huts essaimés sur les rives de la Saskatchewan. Une paix pastorale enveloppait ce coin perdu et sauvage de la terre, la paix des beaux soirs de mai faits d'ombre lumineuse, les mêmes partout avec leur odeur de jeunes feuilles, leur tiédeur voluptueuse, leurs étoiles rares et timides qui tremblent au ciel comme si elles redoutaient un retour subit du jour. » (1)

Si l'auteur veut peindre ses personnages, il le fait, non pas en accumulant en quelques paragraphes les traits caractéristiques, mais en distribuant ici et là, avec à propos, les observations utiles. Et c'est ainsi qu'à travers tout le livre se dessinent, s'accentuent, s'enlèvent en un ferme relief les figures dominantes de Jean et Pierre La Ronde.

(1) Cf. p. 195.

C'est aussi de cette façon que se précise le hideux portrait de Pitre-le-Loucheux, le traître hypocrite et vindicatif.

M. Poirier n'a pas insisté sur le personnage de Louis Riel : aussi bien celui-ci n'est-il pas le héros principal du roman, encore que son action puissante domine les événements historiques qui encadrent la fiction. Le romancier, pourtant, en a heureusement esquissé la silhouette. Une première fois, il nous le montre au conseil des chefs métis, de l'« Exovidat », ainsi que l'avait baptisé Riel lui-même.

« Au milieu de tous, Louis Riel, avec sa face tour à tour souffrante et inspirée comme celle d'un prophète, ses yeux à la fois profonds et brillants, l'autorité de sa parole chaude, vibrante, imagée, lui était apparu comme un homme extraordinaire et séduisant. Il comprenait maintenant l'énorme ascendant qu'un pareil chef exerçait sur ses compatriotes, et lui-même (Henry de Vallonges) s'était senti entraîné par l'éloquente conviction de ses moindres discours, qui coulaient tantôt dans l'harmonieuse langue des Cris, tantôt en un français pur auquel les tournures surannées venaient ajouter, de temps à autre, un charme archaïque doux et prenant comme une musique ancienne ». (1)

Une autre fois, Riel apparaît au milieu de ses soldats, lors du dernier engagement de Batoche, à l'heure inévitable où vont sombrer les espérances du grand agitateur. Il harangue les Métis blotis, tout noirs de terre et de poudre, dans les tranchées :

« Frères ! voici s'approcher les soldats de nos oppresseurs... Songez que vous allez donner votre sang pour le

---

(1) Cf. pp. 73-74.

droit, pour ce drapeau qui fut celui du vieux pays... [1] Soyez braves, soyez forts comme vous l'avez été jusqu'ici... Tenez bon... Tenez ferme jusqu'à votre dernière balle! Dieu vous voit... Soyez forts! »

Tout à coup la sonnerie des bugles anglais déchire l'air, et la voix de Riel continue de se faire entendre. « Elle semblait, cette voix presque surhumaine, venir du fond de l'espace et voler de tranchée en tranchée pour y porter des paroles inouïes de consolation, de réconfort...

« A cette minute suprême, avec sa face pâle, son air inspiré de prophète et de martyr, Louis Riel, les bras étendus, les yeux levés au ciel, apparut à tous comme l'incarnation même de l'héroïsme et de la foi. » [2]

D'ailleurs le chapitre où M. Poirier raconte la bataille de Batoche, celle des dernières cartouches surtout, et les chapitres où il décrit les combats de Fish Creek, l'attaque du camp de Grand-Ours par le colonel Strange comptent parmi les meilleurs de son roman. Nulle part les personnages n'apparaissent en des attitudes plus précises et plus caractéristiques.

*
* *

Ce que l'auteur a évidemment cherché, et réalisé dans son livre, avec un soin joyeux, c'est la glorification de l'âme française. N'est-ce pas le drapeau même de l'ancienne France que Riel avait

(1) Le drapeau arboré par Riel était le drapeau blanc à fleur de lys.
(2) Cf. p. 272-273.

choisi pour signe de ralliement, et qu'il promenait à travers la prairie ?

C'était donc le drapeau de Montcalm qui une fois encore se levait en face du drapeau anglais. Henry de Vallonges, jeune français établi au bord de la Saskatchewan et qui avait épousé la cause des Métis, se sentait tout heureux de combattre « pour cette petite France d'outre mer qui avait fleuri si merveilleusement sur le beau sol canadien. » Pour la première fois, il voyait flotter aux brises du ciel le drapeau aux fleurs de lys, et « tout habitué qu'il fût à saluer sa patrie dans un beau frissonnement vivant et tricolore, il se sentit pénétré d'un immense respect attendri pour ce témoin de nos gloires passées, pour cet emblème vénérable et pâle, impressionnant comme un fantôme... »[1]

Mais cette petite France que Henry de Vallonges retrouvait si malheureuse dans l'Ouest bouleversé par l'insurrection, ressemblait plus à l'ancienne, à la France du dix-septième siècle qu'à la moderne. Et c'est sans doute pour accentuer ces ressemblances, pour les faire comprendre et aimer, que M. Poirier a tant de fois voulu mettre sur les lèvres des Métis la langue que l'on devait parler à l'époque des grandes migrations françaises en Amérique, et que l'on retrouve encore, si savoureuse et archaïque, sur les lèvres de nos bonnes gens. Il y a, dans ces chapitres où s'engagent les causeries entre demi-blancs, toute une collection de mots,

---

(1) Cf. p. 121

de formules, de tournures populaires que l'on pourrait signaler aux amants du parler français au Canada. Nous ne pouvons garantir que les Métis emploient véritablement tous ces vocables, et déforment ainsi comme nous certaines prononciations, mais il y a dans ces pages une sorte de vraisemblance suffisante qui justifie l'effort du romancier. C'est assurément pour mieux marquer ce dessein et sa fraternelle sympathie que M. Poirier a eu l'heureuse idée de demander à M. Rivard une belle préface pour son livre.

Dans la conclusion des *Arpents de Neige,* dans les derniers chapitres où l'on voit se reformer et se raffermir les cadres de la vie sociale et politique de l'Ouest, l'auteur a particulièrement insisté sur le rôle que pourrait jouer dans cette partie du Canada l'élément français; il a surtout invité ses compatriotes de France à venir joindre leurs capitaux et leur travail aux capitaux et au travail des Métis et des Canadiens français de l'Ouest. Après la défaite des insurgés, Henry de Vallonges est allé en France commencer l'œuvre patriotique, prêcher la nouvelle croisade. Il revient avec de l'argent, et avec des espérances. Il rassure les vaincus d'hier. «Nous avons été vaincus... par la force, c'est vrai... ils avaient des canons... toute l'Angleterre derrière eux... et nous, nous n'avions que nos fusils, et nous étions seuls... Mais, laissons faire! Ils n'auront peut-être pas toujours le dessus ... C'est la lutte pacifique qui commence... la lutte avec nos capitaux... avec notre énergie...

la seule lutte possible, quoi ! Celle d'où renaîtra peut-être la France du Canada ! »[1]

Ce sursaut d'énergie qui fait éclater en discours abondants l'enthousiasme de Vallonges, le fait aussi célébrer avec chaleur la cause des insurgés. Une telle fermeté dans la résistance prouve que l'âme française ne veut pas mourir dans l'Ouest. Sans doute la révolte des Métis fut, dans l'ensemble, fâcheuse au point de vue de la colonisation ; l'essor du progrès en fut pour un temps ralenti ; et, sans doute aussi, il est déplorable qu'on ait fait couler tant de sang généreux qui faisait battre la forte poitrine des premiers occupants de la plaine.

« A mon tour, réplique Vallonges au Père Léonard qui lui a exprimé son sentiment sur la révolte des Métis, je vous accorderai que la lutte de cette poignée de descendants de Français contre la puissance anglaise fut un anachronisme, mais un bel anachronisme, avouez-le ! Quel magnifique exemple de fidélité ils ont donné, ces demi-Français qui se faisaient tuer sous les plis de notre ancien drapeau ! »

Oui, c'est un bel exemple de fidélité qui nous fut donné. Bien que la révolte des Métis ait été surtout une question de droits contestés et une question d'affaires, il est sûr que les antipathies de race ont été pour quelque chose, et peut-être pour beaucoup, dans ce conflit douloureux : le récit des événements de 1885 constitue une page nouvelle, et sanglante, de l'histoire des rivalités ataviques qui ont tant de fois précipité les uns contre les autres des peuples qui ont tant d'intérêts opposés. Et il faut donc espérer que l'âme française,

(1) Cf. p. 344.

qui depuis 1885 s'est multipliée dans la prairie, et s'est fortifiée, se souviendra des sacrifices que lui ont déjà coûtés la vitalité de son sang et la permanence de ses traditions. Le Sang-Mêlé, le Canadien français, et le Français venu de France sur l'invitation de Henry de Vallonges ou de M. Joseph-Émile Poirier, travailleront de concert, d'un même cœur, d'une même âme, à la conservation de la race supérieure...

Nous accepterons volontiers, pour assurer l'œuvre de vie, le concours fraternel des Français d'outre mer, mais à une condition que ne peut récuser l'auteur si bien inspiré des *Arpents de Neige*, à la condition expresse que la France de là-bas n'envoie dans nos champs historiques, où s'édifie l'avenir, que des ouvriers qui vivent de notre foi, et qui peuvent consolider nos espérances. Ces ouvriers-là, nous les accueillons comme des frères, et c'est d'eux comme de nous-mêmes que M. Poirier a écrit, avant de finir, cette page, qu'il faut relire :

« L'heure était radieuse. La lente approche du soir commençait à tempérer les feux du jour. Une petite brise douce, qui semblait monter de la Saskatchewan, passait à l'ombre de la maison, caressant les mains et les faces. Un bien-être infini, une calme joie de vivre dilatait les cœurs, gonflait les poitrines... Et les deux Français, l'un assis près du seuil, l'autre debout à son côté, se sentaient prêts à de grandes choses dans la plénitude de leur enthousiasme, de leur patriotisme, de leur foi. Cette immense terre encore presque vierge pouvait seule convenir à l'effort de leurs énergiques, de leurs viriles jeunesses... Plus que jamais, ils étaient décidés à la

lutte obscure et pacifique, mais grandiose, pour le triomphe de la race... » [1]

*
* *

Pour toutes ces raisons: pour l'intérêt historique, national, qui s'attache à l'insurrection des Métis, pour la vie intense qui circule à travers les pages du roman, pour la qualité artistique, pour la sobriété et l'élégance du style qui jaillit toujours en un flot clair et rapide, pour l'inspiration noblement française et chrétienne de l'œuvre, nous recommandons à nos compatriotes la lecture saine et instructive des *Arpents de Neige*.

---

(1) Cf. p. 363.

Février 1910.

TABLE DES MATIÈRES